EGARDS SUR
NE REVOLTE

que faisaient ils en avril ?

NE ENQUETE SUR LE MONDE ETUDIANT
VEC LA COLLABORATION DE :

. CLAVEL A. ROBBE-GRILLET F. MAURIAC
.PISANI J. CAU J.M. DOMENACH J. GUITTON
. de CERTEAU L. HAMON G. LAVAU
. BURON P. BOUTANG P. BLANQUART
. DANIELOU P. MARCILHACY S. LIGIER
. ROSTAND LAZARUS PH. de SAINT-ROBERT

Que faisaient-ils en avril ?

REGARDS SUR
UNE REVOLTE

que faisaient_ils en avril ?

UNE ENQUETE SUR LE MONDE ETUDIANT
AVEC LA COLLABORATION DE :

M. CLAVEL A. ROBBE-GRILLET F. MAURIAC
E. PISANI J. CAU J.M. DOMENACH J. GUITTON
M. de CERTEAU L. HAMON G. LAVAU
R. BURON P. BOUTANG P. BLANQUART
J. DANIELOU P. MARCILHACY S. LIGIER
C. ROSTAND LAZARUS PH. de SAINT-ROBERT

Cet ouvrage, achevé d'imprimer le 22 mars 1969 sur les presses de l'imprimerie La Renaissance, 17, rue Chalmel à Troyes (Aube) et relié par la SIRC à Marigny-le-Châtel (Aube) a été tiré à 2700 exemplaires sur papier velin bouffant Flaubert des papeteries Navarre et 300 exemplaires sur offset sully des papeteries Compas.

© Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Les opinions émises dans la « Revue Montalembert » n'engagent que la seule responsabilité de ceux qui les expriment.

Avant-propos

C'est en novembre 1967 *que le comité de rédaction nouvellement formé de la Revue MONTALEMBERT décida de consacrer son prochain cahier à l'étude du monde étudiant. Cette perspective n'était pas pour nous entièrement originale, puisque, deux ans auparavant, avait été publiée une enquête sur « L'ETUDIANT ET LA RELIGION ».* (1) *En effet, notre revue, réalisée par des étudiants du foyer catholique du* 104 *de la rue de Vaugirard, après une phase d'intimité religieuse où elle s'intéressa seulement à approfondir les problèmes du catholicisme, avait, depuis quelque temps déjà, tenté de profiter de l'échantillonnage très varié d'étudiants réunis dans ce foyer pour effectuer, par voie de sondages dans les facultés, des recherches sur les préoccupations et les tendances du monde universitaire parisien.*

La voie que nous nous étions assignée était nettement plus ambitieuse. Sentant parmi nous-mêmes et chez nos camarades planer un certain malaise, nous voulions savoir s'il était dû à l'assoupissement général dans l'indifférence, ou à l'émergence plus ou moins confuse de certaines nouveautés. Pour être sincères, il nous faut dire que nous penchions plutôt pour la première hypothèse, peut-être parce que nous étions tous plus ou moins engagés ou actifs — dans des sens très différents, d'ailleurs — et que nous sentions autour de nous le poids de l'apathie.

C'est donc sous le titre de « LE SCEPTICISME DE DEMAIN ? Regards sur le monde étudiant. », *que fut rédigé à ce moment un questionnaire, qui voulait cerner — de manière imparfaite, nous le savions — certains comportements des étudiants. Ainsi furent posées des questions sur l'engagement politique, syndical, social, sur les doctrines politiques et les maîtres à penser ; mais aussi sur l'intérêt porté au théâtre, à la littérature, à la musique, etc... La rédaction de ce questionnaire nous prit un certain temps, et c'est seulement en mars-avril* 1968 *qu'il fut distribué dans les facultés.*

---

(1) Desclée de Brouwer - Paris 1966.

Puis vinrent les événements de mai, quelques jours après la fin du dépouillement de nos résultats. Nous y prîmes tous part à des titres divers, et avions un peu oublié notre travail qui paraissait périmé, couvert d'un titre ridiculement infirmé par les faits. Mais, lorsqu'on commença partout, le calme revenu, à étudier les conditions et les raisons de la tempête de mai, nous nous sommes aperçus que nous nous trouvions en possession d'un document que le hasard avait rendu précieux : un tableau des tendances idéologiques et culturelles conscientes du monde étudiant un mois avant l'événement. La tentation était trop grande de se poser des questions, d'établir des comparaisons, et de mesurer exactement la valeur des indications statistiques recueillies selon des méthodes traditionnelles.

Une restriction essentielle entache de doute notre réflexion : peut-on parler du monde idéologique et culturel de l'étudiant en avril avec le langage de maintenant ? Tout ce que nous dirons ne sera-t-il pas immanquablement marqué, au plus profond et au plus sournois de notre logique, par le bouleversement de mai ? Le choix se présentait entre le silence ou des conclusions forcément déformées par mai qui avait distendu le miroir des paroles et des actes. A vrai dire, le document que nous possédons apparaît, après la tempête, comme le plan détaillé du bateau qui n'a pas pu y résister. Quoi qu'il en soit, ce qui nous a écrasés et engloutis un instant nous marque irrémédiablement. Le choix n'était pas facile. Nous avons décidé de parler, mais seulement parce que le silence n'est pas la seule solution honnête.

Mais nous ne voulions pas être seuls à parler. Depuis longtemps, nous admirions certains hommes ; d'autres étaient nos amis. Enfin, les événements nous en ont révélé certains, et nous avons voulu aller voir tous ces gens avec notre petite liasse goudronnée de documents arrachés à l'épave. Non pas pour leur demander « pourquoi ? » Ni pour attendre de leur plume la clé d'une énigme simpliste « avant mai, telle chose. Puis mai. Contradiction n'est-ce pas ? Trouvez-la solution »... mais pour entendre leurs esprits se débattre, se raccrocher ou bien nous entraîner, un peu saisis d'admiration, vers leurs conceptions. Tous ont été intéressés. Nous savons que les rares d'entre eux qui ont refusé l'ont fait pour des raisons professionnelles ou personnelles. Nous savons également ce que notre choix a d'arbitraire, fondé sur les admirations ou les amitiés du moment ou du hasard. Mais aucune de nos visites ne nous a laissés indifférents. Aucun des articles que nous avons reçus qui ne fût dicté par l'émotion la plus sincère et la recherche passionnée de la vérité.

Le même regard sceptique fut posé sur les résultats de notre enquête : ne reflètent-ils pas, un mois avant l'explosion, un désengagement, un désintérêt de la part des étudiants, qui aurait justifié mille fois notre titre primitif ? Et puis, nous-mêmes, nous nous sommes pris au jeu, et à force de découvertes, de surprises, nous en sommes venus à courir après le vrai, *les* raisons, *les* causes, *les* conséquences... *pour la simple jouissance de la course. Comme les héros de Borgès, nous avons fondé notre logique à force de la répéter et de nous en enivrer, tout en oubliant qu'il nous serait reproché par mille censeurs de tout acabit d'avoir consacré des dizaines de pages à expliquer des résultats qui ne présentent pas des garanties sociologiques indiscutables, dont le libellé tient à la fantaisie de l'instant... aussi de consacrer d'autres dizaines de pages à faire parler des gens qui ont déjà beaucoup dit, à déformer leur pensée par nos questions sincères et immédiates.*

Qu'importe. Nous avons tous été pris au même jeu, et c'est cela qui est extraordinaire ! Qu'il s'agisse des hommes politiques, des écrivains, des artistes, des philosophes qui nous ont répondu et que nous remercions ici ; ou de la dizaine d'étudiants qui se sont passionnés pour ce travail voué au scepticisme ou à la bienveillance amusée, tous ont couru à perdre haleine dans le labyrinthe dont l'ouverture ultime est la conviction, mais avec une ardeur et une sincérité qui valent à elles seules toutes les rigueurs chiffrées.

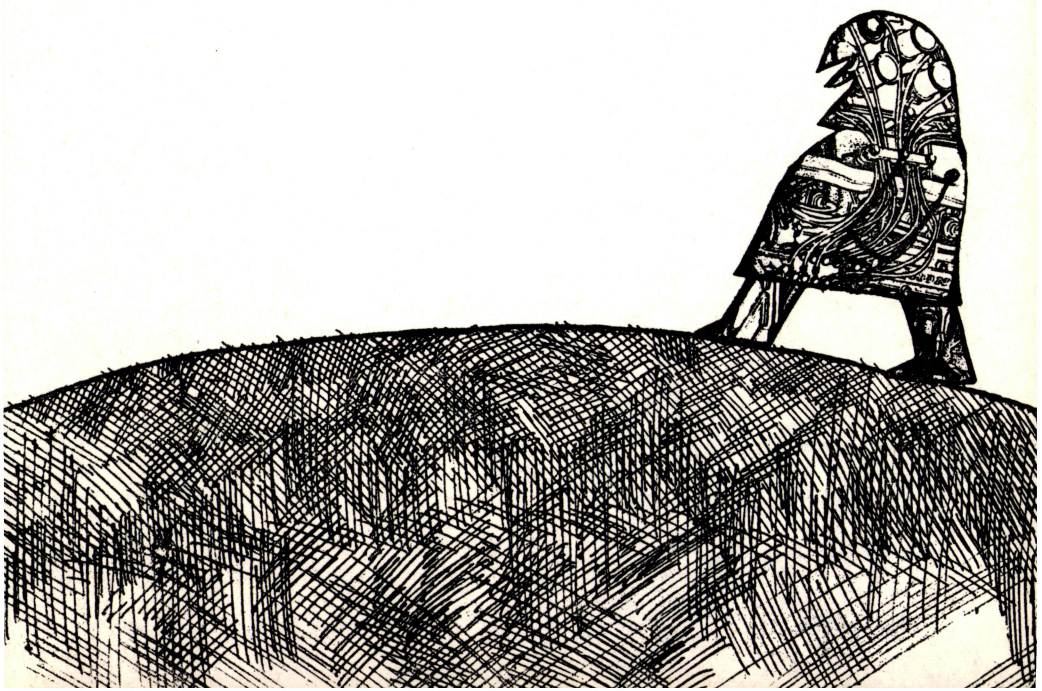
Malgré tout — et là nous sourions — le hasard fait que nos statistiques ne sont pas si contestables que cela, que les articles que nous avons recueillis éclairent tous d'une lumière différente et indispensable les questions que nous nous posons...

Jouissance suspecte, qui n'efface pas tout remord d'avoir forcé l'honnêteté du silence.

Jean-Michel DAMIAN.

Résultats d'une enquête

un portrait robot de l'étudiant en Avril 68



Présentation technique de l'enquête

Les résultats statistiques présentés et commentés dans les pages qui suivent sont tirés d'une enquête réalisée par nos soins dans le milieu étudiant parisien à la veille des événements du printemps.

Depuis ces événements, de nombreux ouvrages sont parus ; beaucoup citent des statistiques. Mais, à notre connaissance, aucun sondage idéologique effectué dans la période qui a précédé l'agitation n'a encore été publié. Faute de moyens techniques et financiers suffisants, et à cause des perturbations entraînées par les mouvements sociaux des mois de mai et juin, les résultats de notre sondage n'ont pu paraître dans des délais plus brefs. Ce retard ne comporte d'ailleurs pas que des inconvénients car nous possédons maintenant une vision globale des trois périodes : avant, pendant et après les événements, ce qui nous permèt peut-être de rédiger notre commentaire avec une plus grande objectivité et un certain recul.

Mais, avant d'entamer le commentaire de nos résultats, nous devons préciser les conditions de réalisation de notre enquête, c'est-à-dire sa date, les méthodes employées et le milieu qui a fourni les réponses.

La période de distribution des questionnaires et de leur collecte s'est étendue des environs du 15 mars à la veille des vacances de Pâques, c'est-à-dire le 3 avril. Les manifestations estudiantines ayant débuté le 3 mai et la durée des vacances étant d'au moins quinze jours pour les étudiants des facultés, on peut sans doute estimer que le milieu étudiant n'avait que très peu évolué entre le 3 avril et le 3 mai, si ce n'est au cours de la dernière semaine d'avril, puisque les étudiants avaient, dans leur grande majorité, passé leurs vacances en famille, donc isolés les uns des autres. Et, sans vouloir nous targuer de la possession d'un document réalisé à la veille de la fermeture de la Sorbonne, nous pouvons estimer que notre statistique reflète assez fidèlement le climat de la période qui a précédé l'agitation.

Mais pour bien juger de la teneur de nos résultats, précisons tout d'abord quels critères nous avons retenus pour bâtir notre échantillonnage.

Ayant distribué 4.000 questionnaires, nous avons collecté 1.998 réponses sur la base desquelles sont calculés tous les résultats présentés dans les pages qui suivent. Ce taux de collecte (1/2) qui peut paraître très élevé tient essentiellement aux lieux où nous avons lancé notre questionnaire. En effet, après une prise de contact avec Messieurs les Doyens, il s'est avéré que ceux-ci, dans des périodes qui connaissaient déjà les prémices de l'agitation, n'autorisaient pas sans réserves la distribution d'un questionnaire traitant, en particulier, de problèmes d'action et de politique. De l'ensemble de leurs réponses se dégageait ce conseil sinon impératif, du moins pressant : « *distribuez vos questionnaires, certes, mais faites en sorte que cela ait lieu dans des endroits où les étudiants soient relativement isolés les uns des autres et où ils ne risquent pas de soulever des débats trop passionnés qui pourraient dégénérer* ». Cela limitait fort notre champ d'investigation. Il fallait trouver un moyen, nous trouvâmes un biais : nos collaborateurs distribuèrent les questionnaires dans les restaurants universitaires, cafetérias, bibliothèques, tous lieux compris dans l'enceinte d'une faculté où aucun cours n'est dispensé et où les gens sont en général assis et dispos.

Nous en retirâmes d'ailleurs beaucoup d'avantages : la collecte des questionnaires fut grandement facilitée, car il est plus aisé de ramasser ceux-ci à la sortie de ces lieux qu'à la sortie d'un amphithéâtre par exemple. C'est en dernière analyse cette méthode qui nous a permis d'atteindre le taux si élevé distribution/collecte.

Quelles furent les réactions de nos collaborateurs d'un jour, venus tranquillement manger, boire ou travailler en bibliothèque et à qui nous imposions un pensum dont nous ignorions s'il était de nature à troubler leur quiétude ou à exciter leur intérêt. La grande participation à notre enquête prouverait peut-être à elle seule que nos questions ont eu une certaine faveur. Mais il faut sans doute aller plus avant et essayer de classer ces réactions qualitativement. Qu'on le veuille ou non, un questionnaire traitant d'engagement, de politique, de syndicalisme est toujours un peu « suspect » quand bien même garanti par un anonymat des plus stricts. Il y avait même eu au sein de notre Comité de Rédaction des débats souvent animés pour décider de l'ordre et de la présentation des questions.

Fallait-il commencer par la politique et finir par l'art ? Ne risquait-on pas alors de se heurter à un refus de collaboration *a priori ?* Fallait-il instaurer une sorte de « gradation de l'indiscrétion »

en commençant par art et pensée, puis action, puis politique ? Mais il fallait bien prendre une décision, et nous avons choisi l'ordre action, politique et art qui nous a semblé de nature à ne pas trop dérouter les personnes interrogées.

Beaucoup, parmi les étudiants voulaient en savoir plus long. Quelle était cette revue dont ils ignoraient jusqu'au nom, quand paraîtrait son prochain numéro, qui étaient les rédacteurs, étions-nous de droite, de gauche, que sais-je encore ? Certains furent déçus : notre tirage n'était pas bien important, nous n'étions pas une revue engagée mais simplement un groupe d'étudiants, nous ferions paraître nos résultats bien tard, la revue ne serait pas vendue dans tous les kiosques. Mais, beaucoup, rassérénés par ces explications complémentaires collaborèrent avec beaucoup d'ardeur.

Notre questionnaire, destiné à un traitement mécanographique, était conçu de telle manière que l'alternative ne puisse exister qu'entre le oui et le non. Cependant que d'annotations, de développements, de remarques, de critiques même n'avons-nous pas relevé au cours de son dépouillement ! Tel cet étudiant qui semble vouloir se justifier : « *je n'achète pas de disques, je n'ai pas d'électrophone* ». Ou tel autre répondant à la question de l'implication doctrine-art : « *c'est possible, en tout cas cette question me tracasse* ». Ou bien: « *oui, je pense que notre génération a des maîtres à penser : des mauvais* ». Mais aussi des choses plus graves : un étudiant noir congolais nous répond qu'il ne veut s'engager dans aucun mouvement par principe, car, dit-il, la camaraderie des Français est souvent superficielle.

Quant aux remarques, une nous avait frappé d'autant plus qu'elle avait été faite dans la Bibliothèque de la Sorbonne :

« *Je refuse de répondre à ce questionnaire ; pourquoi limiter votre enquête sur la jeunesse aux étudiants ? C'est créer artificiellement une élite qui n'existe pas. Ne recommençons pas l'erreur de l'enquête d'Agathon* » (1).

L'esprit de mai ne soufflait-il déjà pas ce jour-là sur la Bibliothèque de la Sorbonne ?

D'un point de vue plus technique, maintenant, il nous incombe de préciser les méthodes de composition de notre échantillonnage. Ne pouvant utiliser tous les critères souhaitables à la fois, nous nous sommes attachés essentiellement à la branche d'études. Nous avons donc essayé de distribuer notre questionnaire dans les proportions fournies par les statistiques du BUS.

Nous avons été obligés de nous limiter aux facultés, excluant les grandes écoles ou classes préparatoires. Là encore, des impéra-

(1) Enquête de Massis en 1914 sur la jeunesse nationaliste.

tifs pratiques se sont opposés à nos souhaits ; le problème était délicat : comment répartir 4.000 questionnaires entre l'ensemble des facultés (152.000 étudiants) et un nombre en proportion à l'Ecole des Chartes par exemple (100 élèves) ? Tout au plus aurions-nous pu distribuer un ou deux questionnaires dans cette école. Comment alors parler de représentativité avec un tel échantillonnage ? Donc, en reconnaissant l'intérêt ôté à notre enquête par une telle lacune, il faut reconnaître qu'avec un si petit nombre de questionnaires, l'interrogation des étudiants n'appartenant pas aux facultés était impossible.

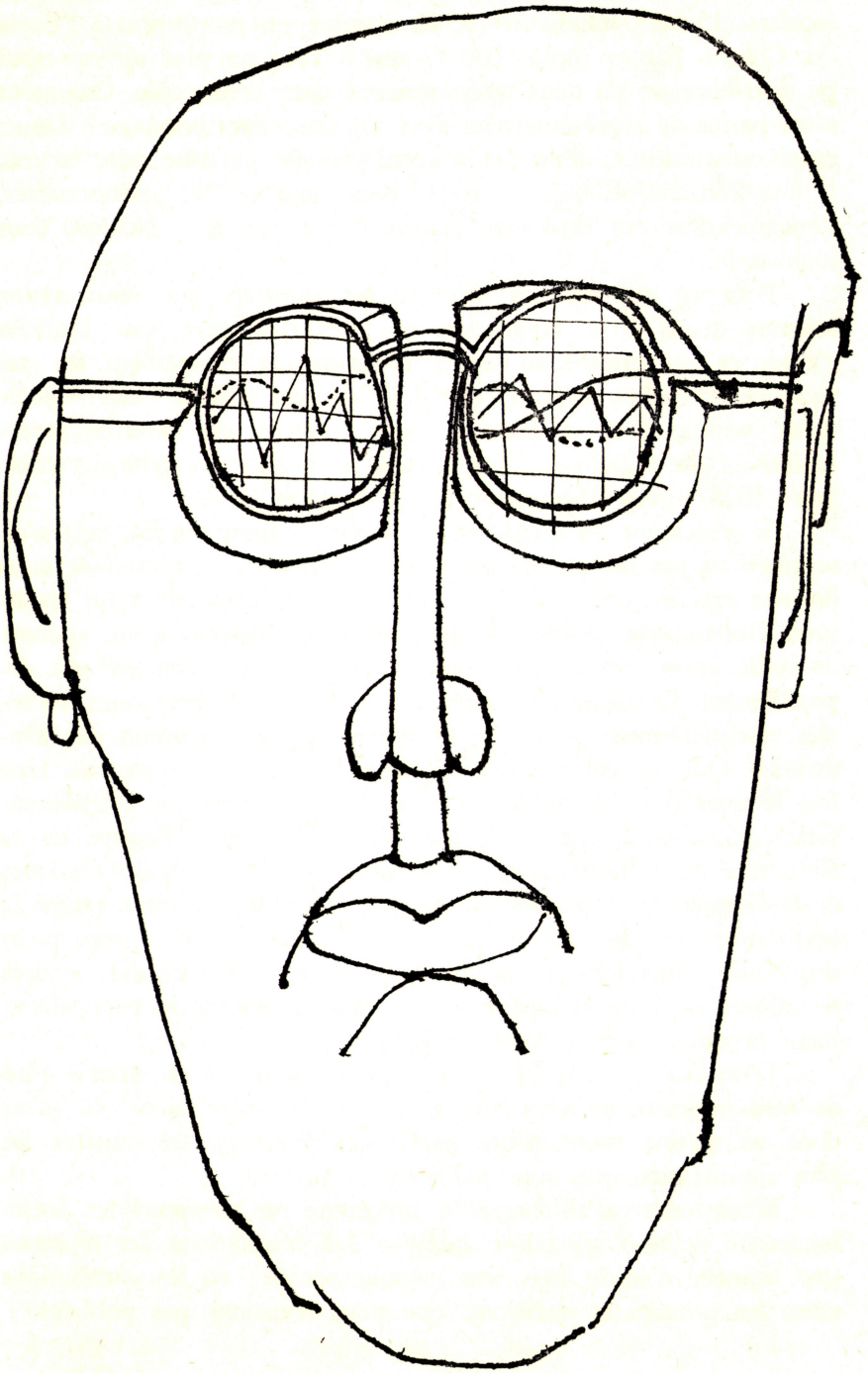
Pour ce qui est des facultés, les résultats que nous avons obtenus quant à la répartition par âge, par sexe, par branche d'étude et par origine sociale, sans reproduire exactement les statistiques officielles, en sont cependant souvent voisins. Cette concordance semble donc conférer à notre enquête une certaine représentativité du milieu étudiant, comme il ressort des tableaux comparés BUS/Revue Montalembert (cf annexe).

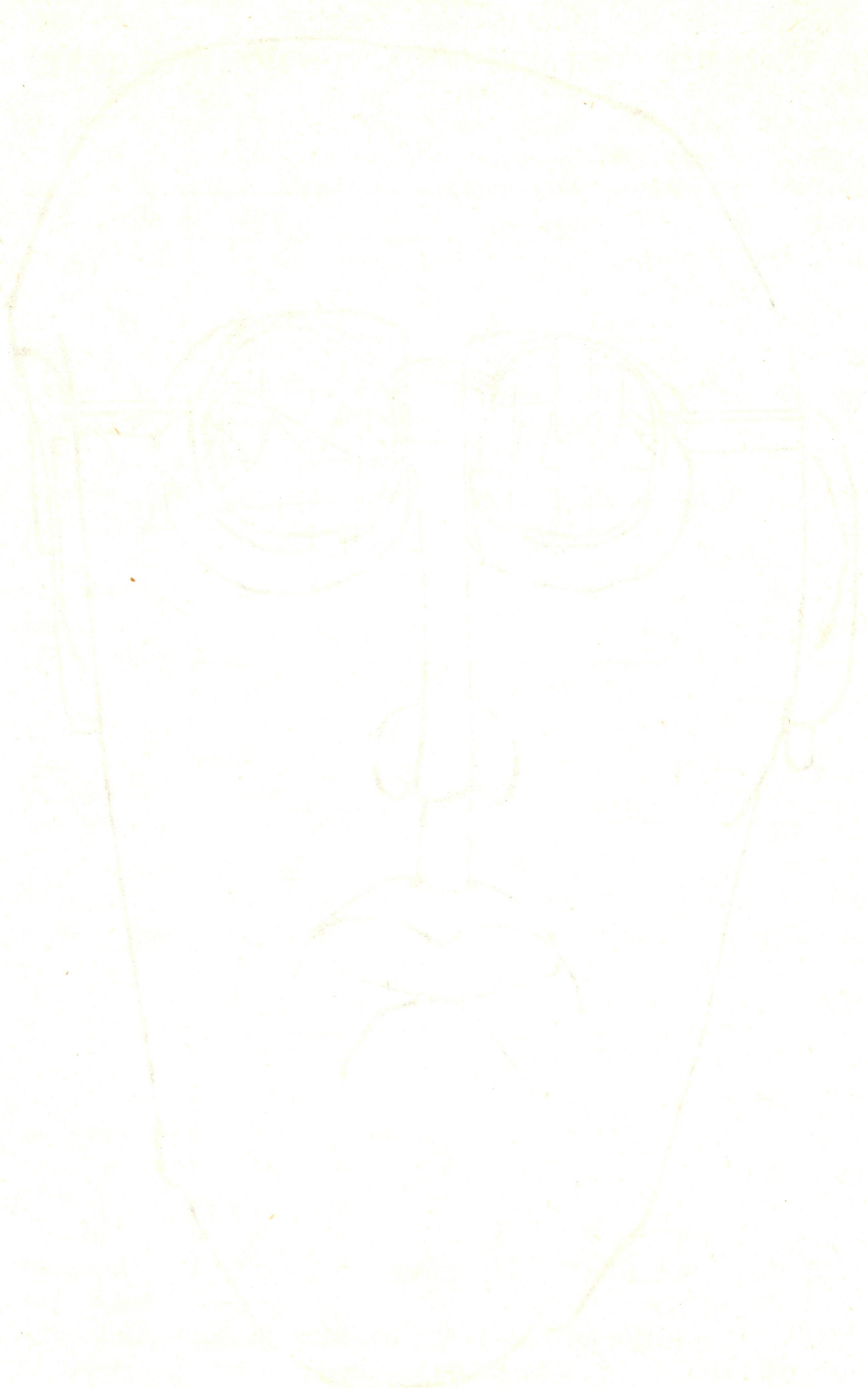
Si seulement un questionnaire sur deux était revenu, cela n'en représentait pas moins une masse de 1.998 fois 4 pages dont nous devions extraire l'essentiel : force fut alors de recourir à un traitement électronique de ces informations. Ayant déterminé un système de codification très simple nous avons pu faire participer au dépouillement du questionnaire un grand nombre de personnes, recrutées essentiellement parmi les étudiants de la « Réunion des Etudiants ». Que nos collaborateurs volontaires en soient remerciés. Une fois le questionnaire codifié, il nous fallait trouver un calculateur. Grâce à l'amabilité de Monsieur Robert Galley, Ministre de la Recherche Scientifique, nous avons pu utiliser les services techniques de la Compagnie Internationale pour l'Informatique qui a assuré la perforation des données et le traitement électronique proprement dit. Nous remercions ici la direction et le personnel des services techniques de cette Compagnie pour leur collaboration particulièrement précieuse et leur accueil indulgent.

D'un *listing* de près de 300 pages, nous avons extrait plus de 600 tableaux de ventilations et 330 de corrélations. Ce n'est donc ici qu'une toute petite partie des résultats, les chiffres les plus significatifs, que nous publions.

Nous tenons d'ailleurs à la disposition de Messieurs les Sociologues ou de tout spécialiste intéressé les ventilations des réponses (par branche d'étude, âge, sexe, origine sociale) ou les corrélations entre les principales questions, que nous n'aurions pas publiées.

C.P.





ANNEXE

TABLEAUX COMPARES BUS/REVUE MONTALEMBERT

Tableau 1 : *Branches d'études*

	BUS	RM
Droit	24,66	26,75
Sciences	25,47	30,20
Lettres	33,57	26,40
Médecine ..	16,30	16,65

BUS : 31 mars 1968, 151.693 étudiants à Paris
R.M. : 1.970 réponses

Tableau 2 : *Sexe*

	BUS	RM
Garçons ...	54,5	59,4
Filles	45,5	40,6

BUS : 30 juin 1967, 133.132 étudiants à Paris
R.M. : 1.985 réponses

Tableau 3 : *Age*

3-1

	BUS	RM
17-18 ans ..	10,22	11,50
19-20 ans ..	30,12	42,40
21-22 ans ..	22,16	27,60
+ de 22 ans	37,50	18,50

BUS : 30 juin 1967, 409.147 réponses
R.M. : 1.982 réponses

3-2

	BUS	RM
17-18 ans ..	16,38	14,11
19-20 ans ..	48,12	52,01
21-22 ans ..	35,50	33,88

BUS : 30 juin 1967, France entière, 255.465 réponses
R.M. : 1.615 réponses

Tableau 4 : *Origine sociale*

	BUS	RM	
Agriculteurs	6,5	2,8	3,2
Patrons ind. com.	15,0	9,8	10,8
Cadres supérieurs	29,4	37,4	41,0
Cadres moyens	15,8	16,9	18,5
Employés	8,5	12,1	13,3
Ouvriers	9,9	3,2	3,5
Divers	9,0	6,5	7,1
Sans profession, décédés ..	2,4	2,4	2,6
S.R.	3,5	8,9	—

(La colonne de droite donne le pourcentage par rapport aux réponses non nulles).

BUS : 30 juin 1967, France entière, 384.737 réponses
R.M. : 1.820 réponses

Sources :

Tableau 1 : effectifs universitaires au 31 mars 1968 (résultats provisoires).

Tableaux 2, 3, 4 : document statistique n° 3290 - Recensement des effectifs universitaires au 30 juin 1967 et analyse démographique des étudiants pour l'année 1966-67.

Questionnaire distribué en Avril 1968

1) - Quel âge avez-vous ?
2) - Sexe ?
3) - Dans quelle branche d'études êtes-vous engagé (e) ?
4) - Quelle est la profession de vos parents ?

Action

1) - Etes-vous inscrit à un mouvement
politique ? club ou mouvement de jeunes ?
syndical ? philanthropique et social ?
confessionnel ? - autre ?
si oui, cherchez-vous à intéresser les autres ?
à susciter de nouvelles adhésions ?
2) - Si non, vous y refusez-vous
à cause d'influences extérieures ?
par refus d'un engagement profond ?
par principe ?
par négligence ?
3) - Néammoins, vous intéressez-vous à ces mouvements de l'extérieur ?
4) - Si non, est-ce dû à une trop grande emprise de
vos occupations professionnelles ?
familiales ?
ou à un manque de temps en général ?

Politique

1) - Avez-vous une doctrine politique ?
Si oui, la devez-vous surtout à une investigation personnelle ?
à l'influence d'un maître à penser ?
à une tradition familiale ?
à l'influence du milieu étudiant ?
à l'influence d'un courant de pensée contemporain, lequel ?
Si non, est-ce
par indépendance intellectuelle ?
parce que vous n'y avez jamais songé ?
parce que vous doutez de la valeur universelle, définitive et absolue d'une doctrine ou d'un homme ?
2) - Sentez-vous le besoin d'un absolu en matière politique ?

3) - Si vous avez un maître à penser
quel est son nom ?
avez-vous étudié son œuvre ?
a-t-il sur vous une influence totale ?
limitée ?
tentez-vous de le faire adopter par d'autres ?

4) - Estimez-vous que la génération qui vous a précédé avait des maîtres à penser ?

5) - Estimez-vous que votre génération en a ?

6) - Quel est l'homme politique qui a eu sur vous la plus grande influence ?

ART ET PENSEE

Théâtre

1) - Allez-vous au théâtre par an 1 fois, 5 fois, 10 fois, 25 fois ?

3) - Quels sont vos auteurs préférés ?

2) - Vous informez-vous régulièrement des manifestations théâtrales ?

Peinture

1) - Etes-vous allé à une exposition, une galerie, au cours des trois derniers mois ?

2) - Aimez-vous la peinture contemporaine ?

Musique

1) - Allez-vous régulièrement au concert ?

2) - Achetez-vous des disques de musique

classique ?	souvent ?
jazz ?	parfois ?
variétés ?	jamais ?

3) - Lisez-vous des articles de critique musicale ?

Littérature

1) - Lisez-vous des auteurs classiques depuis la fin de vos études secondaires ?

2) - Lisez-vous la poésie contemporaine ?

Idées-philosophie

1) - Etes-vous informé des derniers courants de la pensée et de la philosophie contemporaines (cf structuralisme) ?

2) - Selon vous, une quelconque doctrine doit-elle entraîner une attitude particulière à l'égard de l'art ?

Principaux résultats

Le premier nombre donne le pourcentage absolu, le second le pourcentage par rapport aux réponses non nulles.

⁂

AGE :

Ne répondent pas	0,80
17-18 ans	11,41 — 11,50
19-20 ans	42,04 — 42,38
21-22 ans	27,38 — 27,60
+ de 22 ans	18,37 — 18,52

SEXE :

Ne répondent pas	0,65
Masculin	59,06 — 59,45
Féminin	40,29 — 40,55

BRANCHE D'ETUDE :

Ne répondent pas	1,40
Droit, Sciences Economiques, Sciences Politiques	26,38 — 26,75
Sciences	29,78 — 30,20
Lettres, Philosophie, Psychologie	26,03 — 26,40
Médecine	16,12 — 16,65

PROFESSION DES PARENTS :

Ne répondent pas	8,91
Agriculteurs	2,75 — 3,02
Patrons Industrie ou Commerce	9,86 — 10,82
Cadres supérieurs professions libérales	37,39 — 41,04
Cadres moyens	16,87 — 18,52
Employés	12,16 — 13,35
Ouvriers	3,15 — 3,46
Divers	6,51 — 7,14
Sans professions, décédés	2,40 — 2,64

INSCRIPTION A UN MOUVEMENT :

Ne répondent pas	3,95
Oui	43,49 — 45,28
Non	52,55 — 54,72
Inscription mouvement politique	8,01
syndical	9,61
confessionnel	13,91
club ou mouvement de jeunes	19,32
philantropique et social	5,16
autres	5,91

SI OUI CHERCHEZ-VOUS A INTERESSER LES AUTRES ?

Ne répondent pas	69,72	
Oui	24,77 —	81,82
Non	5,51 —	18,18

ID. A SUSCITER DE NOUVELLES ADHESIONS ?

Ne répondent pas	72,32	
Oui	18,72 —	67,63
Non	8,96 —	32,37

SE REFUSENT A S'ENGAGER DANS UN MOUVEMENT :

A cause d'influence extérieures	4,05
Par refus d'un engagement profond	15,27
Par principe	12,41
Par négligence	18,52

NEANMOINS VOUS-INTERESSEZ-VOUS A CES MOUVEMENTS DE L'EXTERIEUR ?

Ne répondent pas	40,04	
Oui	45,90 —	76,54
Non	14,06 —	23,46

REPONDENT QUE LEUR ABSENCE D'ENGAGEMENT EST DUE A :

Une trop grande emprise de leurs occupations professionnelles	8,01
Occupations familiales	3,05
Un manque de temps en général	17,12

AVEZ-VOUS UNE DOCTRINE POLITIQUE ?

Ne répondent pas	9,21	
Oui	46,85 —	51,60
Non	43,94 —	48,40

SI OUI, LA DEVEZ-VOUS SURTOUT :

A une investigation personnelle	30,73
A l'influence d'un maître à penser	8,11
A une tradition familiale	9,66
A l'influence du milieu étudiant	5,91
A l'influence d'un courant de pensée contemporain	9,16

SI NON, EST-CE

Par indépendance intellectuelle	16,07
Parce que vous n'y avez jamais songé	4,50
Parce que vous doutez de la valeur universelle, absolue et définitive d'une doctrine ou d'un homme	29,58

SENTEZ-VOUS LE BESOIN D'UN ABSOLU EN MATIERE POLITIQUE ?

Ne répondent pas	20,67	
Oui	17,92 —	22,08
Non	61,81 —	77,92

ONT UN MAITRE A PENSER **23,67**

ONT ETUDIE SON ŒUVRE **18,22**

SUBISSENT DE SA PART UNE INFLUENCE :

Sans réponse	79,13	
Totale	5,71 —	27,34
Limitée	15,17 —	72,66

TENTENT DE FAIRE ADOPTER LEUR MAITRE A PENSER PAR D'AUTRES :

Sans réponse	81,93
Oui	9,51
Non	8,56

ESTIMENT QUE LA GENERATION QUI LES A PRECEDES AVAIT DES MAITRES A PENSER :

Sans réponse	26,18
Oui	58,56 — 79,32
Non	15,27 — 20,68

ESTIMENT QUE LEUR GENERATION EN A :

Sans réponse	24,37
Oui	47,05 — 62,21
Non	28,58 — 37,79

VONT AU THEATRE :

Au moins une fois par an	88,04
Au moins cinq fois par an	63,36
Au moins dix fois par an	22,67
Au moins vingt-cinq fois par an	4,05

S'INFORMENT REGULIEREMENT DES MANIFESTATIONS THEATRALES :

Sans réponse	17,62
Oui	51,35 — 62,33
Non	31,03 — 37,67

PARMI VOS AUTEURS PREFERES, Y A-T-IL DES AUTEURS :

Classiques	31,03
Modernes	44,09

ETES-VOUS ALLE A UNE EXPOSITION, UNE GALERIE, AU COURS DES TROIS DERNIERS MOIS ?

Ne répondent pas	8,86
Oui	50,25 — 55,13
Non	40,89 — 44,87

AIMEZ-VOUS LA PEINTURE CONTEMPORAINE ?

Ne répondent pas	14,56
Oui	46,35 — 54,25
Non	39,09 — 45,75

ALLEZ-VOUS REGULIEREMENT AU CONCERT ?

Ne répondent pas	9,91
Oui	16,22 — 18,44
Non	73,47 — 81,56

ACHETENT DES DISQUES DE MUSIQUE :

CLASSIQUE :	Souvent	25,83
	Parfois	40,84
	Jamais	19,62
DE JAZZ :	Souvent	10,16
	Parfois	32,13
	Jamais	30,33
DE VARIETES :	Souvent	8,46
	Parfois	31,03
	Jamais	33,68

LISEZ-VOUS DES ARTICLES DE CRITIQUE MUSICALE ?

Ne répondent pas	10,91
Oui	35,09 — 39,38
Non	54,00 — 60,62

LISEZ-VOUS DES AUTEURS CLASSIQUES DEPUIS LA FIN DE VOS ETUDES SECONDAIRES ?

Ne répondent pas	5,51
Oui	71,92 — 76,11
Non	22,57 — 23,89

LISEZ-VOUS LA POESIE CONTEMPORAINE ?

Ne répondent pas	5,56
Oui	45,70 — 48,38
Non	48,75 — 51,62

ETES-VOUS INFORME DES DERNIERS COURANTS DE LA PENSEE ET DE LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINES ?

Ne répondent pas	8,91
Oui	36,49 — 40,05
Non	54,60 — 59,95

SELON VOUS, UNE QUELCONQUE DOCTRINE DOIT-ELLE ENTRAINER UNE ATTITUDE PARTICULIERE A L'EGARD DE L'ART ?

Ne répondent pas	22,07
Oui	23,97 — 30,76
Non	53,95 — 69,24

*
**

Résultats généraux sur l'engagement politique et syndical

On a parlé de la solitude étudiante, on a dit aussi qu'en mai les étudiants étaient sortis de leur chambre. On perçoit, en consultant les résultats de l'enquête, combien cette déclaration est vraie : en effet 52,55 *% des étudiants ne sont inscrits à aucun mouvement, quel qu'il soit.* On envisage la réponse selon laquelle se livrer à telle ou telle activité dans le cadre d'un groupe serait aliénant. Mais il existe de nombreux groupes et il est significatif que ce soit dans la catégorie de l'enquête la plus hétérogène, « club ou mouvement de jeunes », que l'on retrouve le plus fort pourcentage. De plus si l'on considère les étudiants engagés dans un groupe ou un mouvement politique, on voit que 8 *% des étudiants appartiennent à un mouvement politique et* 9,6 *% à un mouvement syndical ;* ceci prouve une grande désaffection politique chez ceux qui sont appelés à être placés à des postes de responsabilité et à penser continuellement les rapports sociaux.

On constate donc, avant mai, une désaffection politique et syndicale certaine doublée d'un éparpillement sur des activités fort hétérogènes. On sait à quel point les facultés, l'université en général, étaient peu un lieu de rencontre entre étudiants, principalement dans le milieu parisien où les cours, surtout au niveau de la licence, n'attiraient et ne pouvaient attirer qu'un nombre fort limité d'étudiants. La faculté n'est donc pas le lieu où se forment les vocations syndicales, encore moins politiques. On constate en effet que *parmi ceux qui sont inscrits à un mouvement politique et qui ont une doctrine,* 54,4 *% la doivent à une investigation personnelle et* 13,7 *% seulement au milieu étudiant.* Ceci contraste énormément avec les ruches qu'étaient devenues les facultés en mai et juin. A cette époque, aucun doute, la sollicitation avait bien lieu par et au sein du milieu étudiant. Le ghetto étudiant d'avant mai, la « misère étudiante » d'avant mai n'était pas la faculté mais la chambre et la situation de l'étudiant, retranché par rapport à l'ensemble de la population active, ne trouvant pas de lieu ou d'activités où s'engager, où exercer des responsabilités. Et pour ceux qui étaient dans

un mouvement politique, il ne pouvait la plupart du temps s'agir que d'une position attentiste.

⁂

Ces indications méritent cependant d'être tempérées. Comme le tableau le montre, on voit qu'heureusement — ou malheureusement, si on considère le désir qu'avaient les contestataires de mai de ne pas « vendre » les étudiants à la société — la responsabilité et l'engagement des étudiants vont croissant avec l'âge, dans le cadre de mouvements politiques ou syndicaux. Cela, relativement, puisque les pourcentages globaux restent faibles. Cependant, l'écart entre le pourcentage des étudiants de 17-18 ans inscrits dans un mouvement politique et le pourcentage global est quand même de 2,3 % et de 2,4 % pour les mouvements syndicaux. Le gain est donc comparable pour les deux types de mouvements.

Cependant l'écart initial entre les deux types de mouvement politique et syndical est de 1,3 %, avec une amplitude maximum à 21-22 ans de 4,1 % alors que les deux types d'engagement politique et syndical se rejoignent en pourcentage à plus de 22 ans. Il y a donc à cet âge une égalisation d'engagement politique et syndical.

On peut essayer de dégager des hypothèses qu'on retiendra seulement comme probables, afin d'expliquer à la fois l'écart signalé, le fait que la participation à des activités syndicales soit initalement plus grande, et l'égalisation finale entre les deux types d'engagement.

Tout d'abord, 54,4 % *des étudiants inscrits à un mouvement politique doivent leur doctrine à une investigation personnelle,* ce qui laisserait supposer que la croissance de l'engagement des étudiants aux niveaux politique et syndical n'est pas issue d'une réflexion de groupe, mais d'une réflexion individuelle.

Egalement, les raisons qu'a l'étudiant de prendre part à des activités syndicales plutôt que politiques se comprennent à partir du moment où la vie de la faculté lui est quand même, de par sa position qu'on signalait au début, plus accessible que la société globale. L'écart initial s'expliquerait donc ainsi, compte tenu du fait signalé que l'étudiant vit peu à la faculté.

L'amplitude maximum s'explique par la raison même de la situation de l'étudiant auquel la société globale est peu ou mal accessible et par le fait que l'étudiant, cherchant à avoir accès aux responsabilités, les reporte sur ce qui est le plus tangible, le syndicat. Peut-être est-ce par ce biais qu'il rejoint la société globale et qu'il trouve à s'engager dans un mouvement politique, ce qui expliquerait l'égalisation finale des deux centres d'intérêt.

LA REPARTITION PAR SEXE

Comment, aux niveaux politique et syndical, se fait la répartition par sexe ? L'écart est assez grand entre garçons et filles surtout en ce qui concerne l'engagement politique. En effet, l'écart en pourcentage global entre l'engagement politique des garçons et celui des filles est de 6 %, il est moindre pour l'engagement syndical 4 %.

Si l'appartenance à un mouvement politique reste faible chez les garçons (elle est quand même supérieure à 10 %) *elle est très faible pour les filles* 4,5 %. Ceci tendrait à prouver que l'univers politique est encore moins perceptible à la femme qu'à l'homme, que peut-être la société — et cela spécialement en milieu étudiant — ne fait pas ou peu de place à la femme. Il avait été question, à la faculté de droit, pendant les événements de Mai, de créer une commission promotion sociale et politique de la femme en essayant d'analyser ces problèmes.

C'est qu'en effet, s'il y a des raisons psychologiques qui font que la femme va plus volontiers, plus facilement que l'homme vers des activités qui la touchent plus directement dans sa personnalité, qui requièrent moins de facultés d'abstraction, il faut relever que la société accueille encore mal la femme, en ne lui permettant pas de développer ses facultés spécifiques ; et ceci réagit probablement aussi sur son attitude psychologique à l'égard de la société ; la première raison signalée pourrait donc être éventuellement, au moins partiellement, la conséquence de la seconde.

Un certain nombre de corrélations méritent d'être évoquées : l'engagement politique des filles est inférieur de 4,5 % à la moyenne générale, alors qu'il n'est que de 2,5 % supérieur pour les garçons.

Au contraire l'engagement syndical des filles n'est inférieur que de 2,6 % à la moyenne générale et de 1,8 % supérieur pour les garçons.

L'écart d'engagement est donc beaucoup plus réduit pour les filles au niveau syndical qu'au niveau politique. En effet, pour les garçons, l'écart est sensiblement constant : 2,5 % et 1,8 % supérieur à la moyenne générale ; cependant, on remarque cette fois-ci au contraire des filles une préférence pour l'engagement politique ; alors que le rapport est inverse pour les filles : 4,5 % et 2,6 % *inférieur* à la moyenne générale.

La différence d'attitude tient probablement, dans sa légère nuance, à des raisons psychologiques et sociologiques, ainsi que nous le signalions.

LA REPARTITION PAR BRANCHES D'ETUDES

Il semble que le type d'études poursuivies détermine la nature de l'engagement des étudiants. Le temps d'étude dans chaque discipline, ainsi que la matière même des études, semble prédisposer à tel type d'engagement plutôt qu'à tel autre, ou plus simplement dégager un potentiel en faveur de l'engagement.

Ainsi, les plus forts niveaux d'engagements politiques et syndicaux correspondent aux disciplines juridiques et littéraires toutes deux plus axées sur une réflexion prenant l'homme ou la société comme objet d'étude.

Au contraire les plus faibles niveaux d'engagement correspondent aux disciplines scientifiques : facultés des sciences et de médecine.

Tandis qu'au niveau général, on relève toujours un engagement syndical plus fort, les étudiants de la faculté de droit échappent à cette tendance générale puisque 11 % des étudiants se disent inscrits dans un mouvement politique, alors que seulement 7 % disent avoir un engagement syndical.

Un autre cas particulier mérite d'être remarqué : celui des étudiants en lettres — fer de lance pendant les événements de Mai — dont les activités politiques, syndicales et culturelles se situent à des niveaux comparables : c'est là le signe d'un intérêt très net pris à la vie tant politique que culturelle. Les étudiants en lettres semblent être les plus aux aguets, les plus soucieux de leurs responsabilités.

L'analyse comparative des diverses branches est également intéressante : en effet, si on compare les amplitudes existant au niveau global, entre l'engagement politique et l'engagement syndical pour chaque discipline, on constate que les lettres — ainsi qu'on le signalait — viennent en tête avec une faible amplitude de 2 %, puis médecine avec une amplitude de 3 %, le droit avec une amplitude de 4 %, et enfin les sciences avec une amplitude assez forte de 6 %. Si la première amplitude ne fait qu'enregistrer d'une manière assez faible la tendance générale à un moindre engagement politique, les autres amplitudes sont, semble-t-il, plus significatives. En effet, il existe chez les médecins, et ceci est encore plus vrai pour les scientifiques, une assez longue tradition syndicaliste ou tout au moins une défiance à l'égard du politique. Ceci s'explique, disait un étudiant en médecine, par le temps assez long que doit consacrer un étudiant en médecine à ses études : ceci entraînerait une indisponibilité pour la réflexion politique et, là encore, on enregistrerait une solution de repli sur ce qui est le plus immédiatement tangible : le syndicat. Toutefois l'am-

plitude forte rencontrée en faculté des sciences pourrait presque être interprétée comme une défiance à l'égard de la politique, ceci, bien sûr, restitué à sa juste place puisque l'amplitude ne reste que de 6 % ce qui est peu finalement pour l'ensemble, mais ce qui est beaucoup si l'on considère que 16 % des étudiants en science ont une activité politique ou syndicale. En droit, l'amplitude est également assez forte : 4 %, cette amplitude est dûe à un mouvement inverse de défiance à l'égard des syndicats étudiants et ceci également depuis assez longtemps. 7 % des étudiants en droit sont dans un syndicat — le plus faible pourcentage parmi les diverses disciplines — et 11 % sont inscrits dans un mouvement politique. Les raisons de cette attitude tiennent probablement au conservatisme et à l'individualisme des étudiants de la faculté de droit, qui s'engagent facilement dans des mouvements ou partis de droite ou du centre et qui se défient de l'U.N.E.F. à cause de ses positions politiques et de la F.N.E.F. à cause de son corporatisme qui risquerait de géner leur individualisme.

Finalement, on voit que, si on excepte les pourcentages politiques de la faculté de droit dont on voyait la signification, le fort engagement politique et syndical en lettres explique largement la réaction de la Sorbonne ou de Nanterre en mai.

LA DOCTRINE POLITIQUE ET LES ETUDIANTS

Le résultat est assez surprenant à ce niveau : en effet 47 % *des étudiants disent avoir une doctrine politique.* Il semble que le mot doctrine n'ait pas été bien compris ou alors il existe un hiatus entre pensée et action, la pensée n'étant pas assez rigoureuse dans un certain contexte pour donner lieu à un engagement. En effet ce résultat — 47 % — est supérieur aux 43 % d'étudiants qui se disent inscrits à un mouvement. Il y a donc nécessairement une part résiduelle qui réfléchit d'une manière purement gratuite, sans que cela entraîne un quelconque type d'engagement (politique, syndical, culturel, ou simplement philanthropique).

Par ailleurs, et ceci est assez rassurant, 15,5 % *des étudiants ayant une doctrine politique sont inscrits à un mouvement politique.* Les 47 % ne recouvrent donc aucune homogénéité, mais une grande hétérogénéité puisqu'y sont inclus ceux qui sont fortement engagés et ceux qui n'ont aucun engagement.

Signalons seulement que le même écart qui existait entre garçons et filles à propos de l'engagement politique et syndical se retrouve en ce qui concerne la doctrine politique, que la répartition par branches d'études recouvre une signification identique, pour le droit et les lettres, à celle analysée à propos de l'engagement poli-

tique et syndical. Mais en ce qui concerne les sciences et la médecine, les rapports sont inversés : en effet, on enregistrait en médecine un plus fort engagement politique qu'en sciences. Ici les scientifiques (42 %) s'intéressent plus aux doctrines politiques que les médecins (39 %), mais l'amplitude constatée (3 %) entre l'engagement politique des étudiants en médecine et celui des étudiants en sciences est très significative malgré sa faiblesse quand on sait que 8 % des étudiants seulement sont inscrits à un mouvement politique ; tandis que l'amplitude (3 %) existant entre médecins et scientifiques, concernant la doctrine politique, est faible arithmétiquement et faible dans sa signification, puisque les 47 % correspondent à une grande hétérogénéité. Des 47 % nous retiendrons seulement qu'ils ne font qu'accuser « la misère » de l'étudiant qui était, avant mai, assez désabusé, dans le ghetto de sa chambre.

Une catégorie cependant est plus intéressante et significative : on sait en effet que 15,55 % des étudiants ayant une doctrine politique sont inscrits à un mouvement politique ; cette catégorie là est beaucoup plus homogène. De plus, 90,6 % des étudiants inscrits à un mouvement politique ont une doctrine politique. Nous cernons donc là les minoritaires très politisés qui ont pu parler en Mai parce qu'ils avaient un cadre où ils pouvaient agir et penser.

L'ABSOLU EN MATIERE POLITIQUE

Si la notion d'absolu reste fort vague, ce qui explique la faiblesse des résultats positifs enregistrés à la question « sentez-vous le besoin d'un absolu en matière politique ? », il faut quand même penser que ceux qui répondaient oui (17,5 %) donnaient un contenu au terme absolu. Or, il se trouve que ceux qui ont répondu oui à cette question semblent être beaucoup plus actifs, beaucoup plus conscients, beaucoup plus assoiffés de connaissances que les autres étudiants. Signalons seulement quelques chiffres significatifs : 69,4 % *des étudiants ayant répondu oui ont une doctrine politique ;* 51,1 % *sont informés des courants de la pensée philosophique ;* 53 % *aiment la poésie contemporaine ;* 18 % (*contre* 5,9 % *pour ceux qui répondent non*) *sont inscrits à un mouvement politique...*

Donc, malgré le caractère vague de la notion d'absolu, on discerne là des étudiants qui croient à quelque chose et pour lesquels cette « foi » trouve à s'exprimer dans divers domaines.

LE MAITRE A PENSER

Moins du quart des étudiants (23,7 %) *ont un maître à penser.* Ceci est peu. On sait que 43 % des étudiants disent ne

pas avoir de doctrine politique et, que s'ils le disent, c'est parce que 30 % d'entre eux déclarent douter de la valeur universelle, absolue ou définitive d'une doctrine ou d'un homme. Contre-épreuve : combien d'étudiants, parmi ceux qui disent ressentir la nécessité d'un absolu en matière politique, ont un maître à penser ? 45,71 % exactement. Ce sont ces derniers étudiants que l'on trouvait engagés partout.

On arrive donc bien à situer les tendances au scepticisme et au relativisme qui justifiaient le titre de la revue. Une émission de la télévision faisait part l'année dernière du recul des maîtres à penser. On l'enregistre bien ici.

Cependant, situons encore mieux le problème : parmi les étudiants inscrits à un mouvement politique, 60 % ont un maître à penser ; parmi les étudiants ayant une doctrine politique, 32,4 % ont un maître à penser. Mais aussi, seuls 18 % des étudiants ressentant le besoin d'un absolu en matière politique sont inscrits dans un mouvement politique.

On constate donc finalement au niveau global une désaffection à l'égard des maîtres à penser. On constate également que, si l'inscription à un mouvement politique détermine une tendance à avoir un maître à penser, cette tendance n'est cependant pas obligatoire. Donc, même les étudiants assez politisés n'ont pas obligatoirement de maître à penser. Il ne faut pas, en effet, surestimer les 23,7 % d'étudiants ayant, au niveau global, un maître à penser, car il y a ici un fossé assez large entre pensée et action et avoir un maître à penser n'implique aucunement qu'on se sente responsable et engagé.

Le bilan reste donc faible. Une analyse plus détaillée nous apprend que les garçons s'attachent plus que les filles à un maître à penser et que les juristes, plus que les autres (28 %) ont un maître à penser. Ceci peut donc donner une idée de la position du juriste : peu engagé ou militant seulement intellectuellement.

La dernière question relative aux maîtres à penser et aux générations étant moins significative, elle mérite d'être plutôt étudiée dans le cadre de l'analyse détaillée.

D. D.

L'étudiant et l'action

Pour tenter de dresser un « portrait robot » de l'étudiant en avril 1968, pour peut être discerner ceux qui ont participé à mai, nous étudierons chaque ventilation (sexe, âge, branche d'études et catégories sociales) en analysant d'abord :

— l'étudiant et l'engagement,
— puis, l'étudiant et le mouvement.

Les questions que nous posions — en ce qui concerne l'Action — étaient les suivantes :

1) Etes-vous inscrit à un mouvement
   — politique ?
   — syndical ?
   — confessionnel ?
   — club ou mouvements de jeunes ?
   — philantropique et social ?
   — autre ?

   Si oui, cherchez-vous
   — à intéresser les autres ?
   — à susciter de nouvelles adhésions ?

2) Si non, vous y refusez-vous à cause
   — d'influences extérieures ?
   — par refus d'un engagement profond ?
   — par principe ?
   — par négligence ?

3) Néanmoins vous intéressez-vous à ces mouvements de l'extérieur ?

4) Si non, est-ce dû à
   — une trop grande emprise de vos occupations professionnelles ? familiales ?
   — ou à un manque de temps en général ?

I — DONNEES GENERALES

a) *L'Etudiant et l'Engagement*

La première question posée était celle de l'inscription à un mouvement :

45,28 % *des étudiants interrogés y ont répondu par l'affirmative.* Cette proposition de presque un sur deux, sans être surprenante, est cependant intéressante. Bien sûr, on peut nous faire le grief de considérer comme engagement aussi bien l'appartenance à un mouvement politique qu'à un groupe de jeunes (clubs ou organisations confessionnelles par exemple).

Mais, ce que nous désirions constater, c'était le nombre de garçons et de filles de 17 à 22 ans et plus, pour qui la préparation à la vie d'adulte ne passait pas uniquement par l'université ou l'école, mais aussi par le service et une formation complémentaire.

Ce chiffre de 45,28 % appelle deux remarques :

— si on l'extrapole sur la population étudiante tout entière, on s'aperçoit qu'il y a dans Paris 70.000 jeunes environ que l'on peu qualifier « d'actifs ». Donc, au cliché communément admis de l'étudiant « industrieux », solitaire dans sa chambre, penché sur ses livres, on voit que se substitue l'image de l'étudiant cherchant à s'engager.

— cependant il faut nous garder d'accorder trop d'importance à ces résultats. Car de par le mode de distribution de notre questionnaire et sa formulation, on peut admettre que seule une certaine minorité d'actifs a été touchée et intéressée.

Faisons maintenant entrer dans l'analyse cette nouvelle variable qu'est le choix exercé par l'étudiant.

b) *L'Etudiant et le Mouvement*

Les chiffres qui suivent sont placés dans l'ordre décroissant :

— Mouvements :	Clubs	Confes.	Syndic.	Polit.	Phil./Soc.
— Pourcentage d'inscrits :	19,32	13,93	9,61	8,01	5,46

Ces résultats ne tiennent pas compte des étudiants qui sont à la fois engagés dans deux ou plusieurs mouvements.

Une explication du classement qu'on obtient peut apparaître dans les remarques suivantes :

— Les clubs de jeunes sont beaucoup plus attrayants qu'une activité philanthropique. En effet, ils offrent à leurs membres des soirées, des sorties, des séances culturelles (cinématographiques, musicales ou théâtrales). De ce fait, leur recrutement est assez facile.
— Faire partie d'un club de jeunes, d'un groupe confessionnel est moins prenant, moins conséquent que l'appartenance à une organisation syndicale ou politique.

REMARQUE GÉNÉRALE

Seulement 17,62 % des étudiants engagés disent avoir une action politique ou syndicale. Ce chiffre est relativement faible. Il montre le peu d'attrait des jeunes qui désirent s'engager pour ces types de mouvements.

⁂

II — VENTILATION PAR SEXE

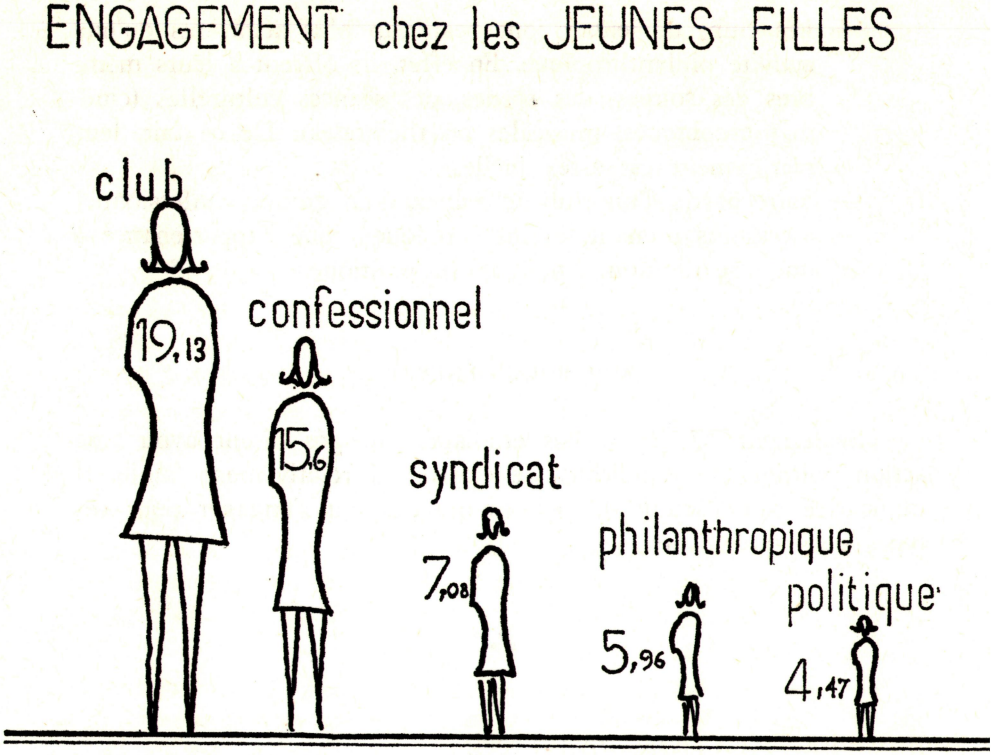
a) *L'Etudiant et l'Engagement*

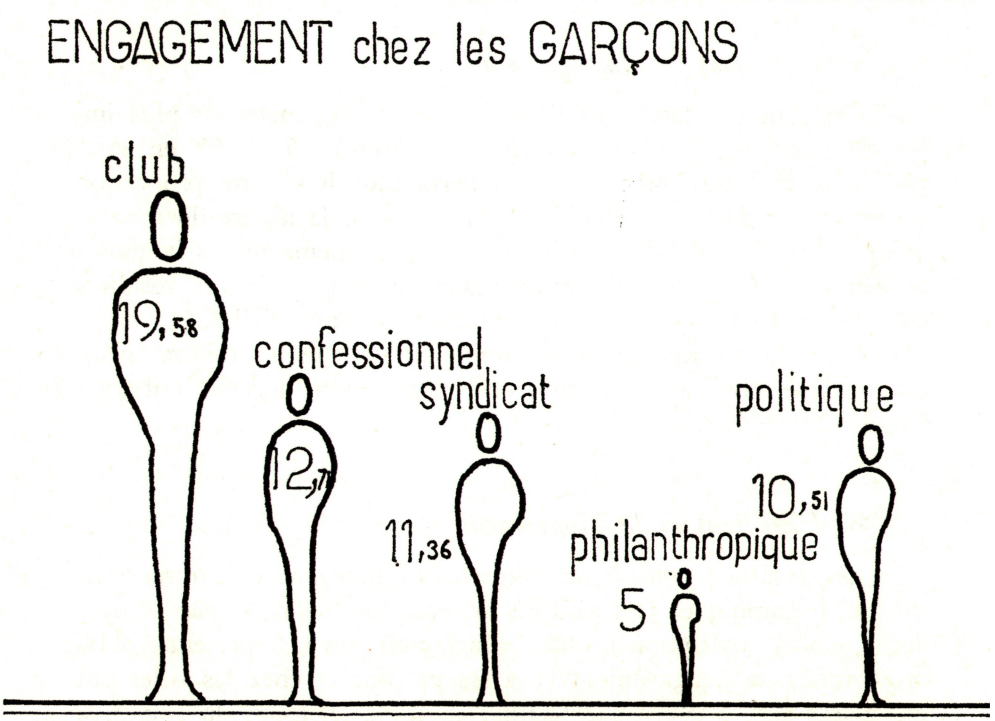
On peut constater, dès l'abord, que l'engagement est plus important chez les garçons que chez les filles : 45,51 % en effet pour ceux-ci contre 40,87 %. On verra plus loin cette proportion — en faveur du sexe masculin — varier selon la nature du mouvement. (L'explication la plus simple — et en même temps la moins réaliste — qui vient souvent à l'esprit à propos de ces résultats est celle portant sur certaines particularités caractérielles.

Nous ne savons — pour notre part — quelles raisons avancer : société, civilisation, formes des mouvements, accueils faits aux jeunes filles etc. ?...)

b) *L'Etudiant et le Mouvement*

Les résultats concernant cette ventilation ont été retranscrits sur deux graphiques (les chiffres obtenus ne tiennent pas compte des doubles inscriptions). Les « histogrammes » représentant les orientations de l'engagement chez les garçons et chez les filles ont été placés côte à côte pour faciliter la compréhension du commentaire.





GRAPHIQUES I ET II

Ainsi on constate :

— l'irrégularité de la décroissance du pourcentage d'engagés dans les différents mouvements chez les garçons,

— chez les filles, les mouvements politiques arrivent en dernière position alors que chez les garçons ils occupent la quatrième place.

Les formes que prend cette décroissance nous permettent de dire que pour les garçons, il existe trois directions d'engagement (la première étant constituée par les clubs, la seconde par les organisations confessionnelles, syndicales et politiques, la troisième par les groupes philantrophiques). On peut distinguer chez les jeunes filles deux directions : la première étant plus privilégiée que la seconde. Le groupe formé par les clubs et organismes confessionnels « draînant » 34,78 % des jeunes filles qui s'engagent, et le groupe composé des mouvements politiques, syndicaux et philantropiques, n'en possédant que 17,51 %.

On peut dégager quelques conséquences de ces remarques :

— *Les jeunes filles* préfèrent s'inscrire à un club de jeunes ou faire partie d'un groupe confessionnel.

— *Les garçons* — nous avions distingué précédemment à leur sujet trois types d'inscription. Analysons-les tour à tour.

Le fort pourcentage obtenu pour les clubs peut paraître normal (cf les raisons que nous évoquions dans l'étude du chiffre global concernant la répartition des inscrits dans les différents mouvements). Mais entre les deux extrêmes que sont ces clubs et les mouvements philanthropiques, on trouve un « ramassage » — relatif — des pourcentages concernant les groupes confessionnels, politiques et syndicaux. Cette dernière catégorie regroupe 21,87 % des jeunes gens engagés contre 37,89 % pour les deux autres catégories.

La conjugaison de ces deux faits va peut-être nous aider à discerner le sens qu'ils donnent en majorité à leur engagement :

— Ils préfèrent les mouvements à la fois de pensée et d'action.

— S'ils sentent le besoin d'une réflexion (cf. inscription aux organisations confessionnelles ou politiques) ils veulent aussi agir, mettre en application leurs idées (cf. la participation aux syndicats).

N.B. — Le faible pourcentage d'inscrits dans la catégorie philantrophique et sociale peut s'expliquer par le petit nombre de ces groupements et les limites de leur action.

III — VENTILATION PAR AGE

Afin de donner avec précision les caractéristiques de l'engagement pour chaque tranche d'âge, nous avons regroupé les chiffres concernant l'étudiant, l'engagement et le mouvement.

— Ages :	17/18	19/20	21/22	Plus de 22
— Pourcentage d'inscrits :	50,44	43,20	44,79	39,24

Graphique III

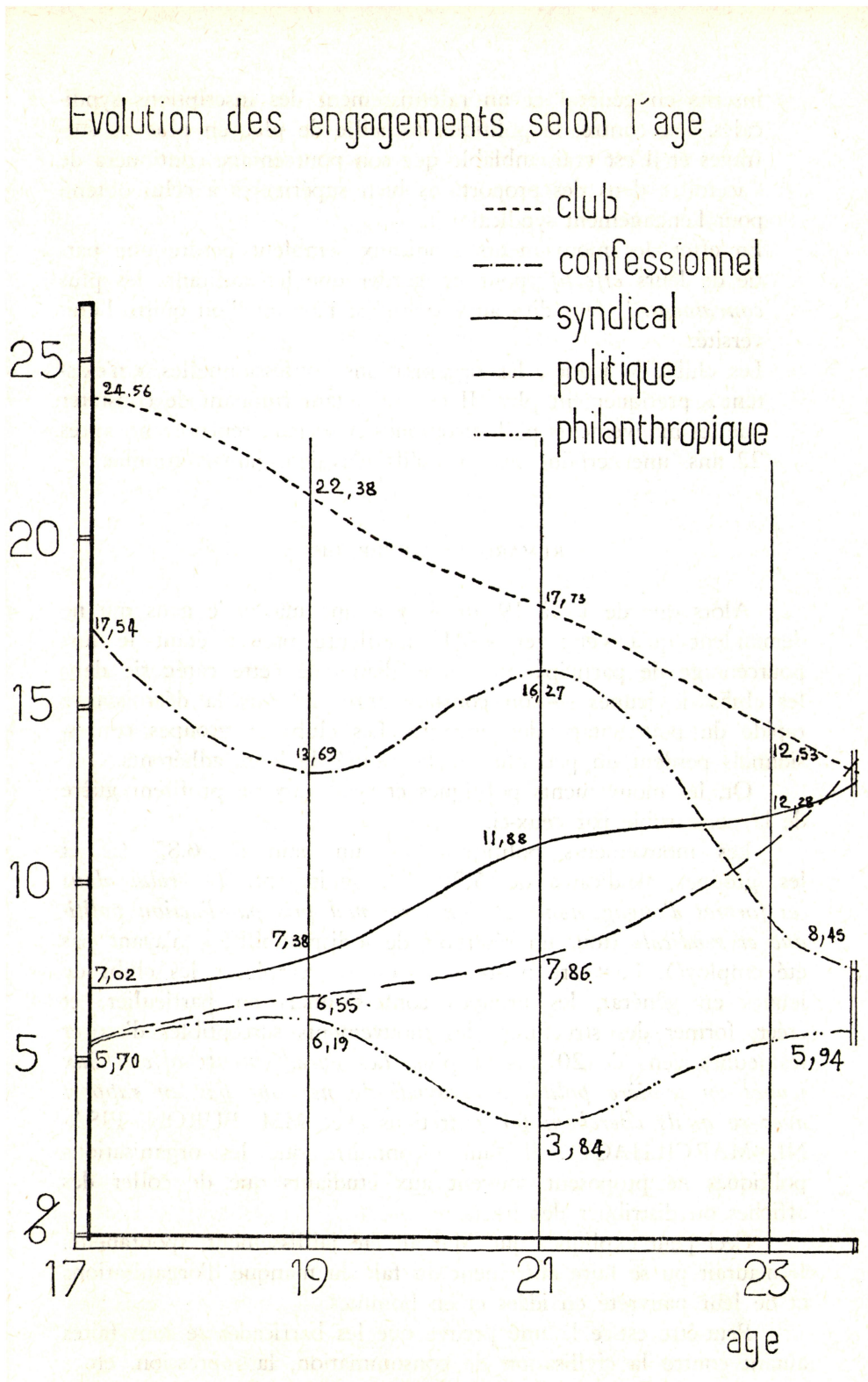
— 17/18 *ans*
C'est la tranche d'âge où l'on s'engage le plus, mais où l'engagement est le plus conservateur possible. On continue à s'inscrire dans les clubs, les groupes confessionnels (on garde l'orientation prise dans le secondaire). Les mouvements politiques et syndicaux ne recueillent pas beaucoup de suffrages. Dans le fond, la première année à l'Université est certainement considérée comme une année d'observation des différents choix possibles. (Pourtant certains journalistes ont écrit que c'était parmi les étudiants de cet âge que se sont trouvées, au moment de mai, les troupes de combat les plus nombreuses et les plus enthousiastes).

— 19/20 *ans*
Baisse du pourcentage d'inscrits. Les clubs et organismes confessionnels perdent une partie de leurs adhérents ; par contre légère croissance du Politique et du Syndical (1).

— 21/22 *ans*
Décroissance rapide des mouvements de jeunes (on abandonne un engagement qui, finalement, ne mène pas à grand chose pour rentrer dans un mouvement un peu plus réfléchi, un peu plus actif). Ceci peut expliquer, peut-être, la remontée exceptionnelle des groupes confessionnels et la croissance du mouvement politique. Le pourcentage des engagés augmente de plus de 1 % par rapport à la tranche d'âge précédente (1 % dont bénéficie certainement le politique et le syndical).

— *Plus de* 22 *ans*
A partir de cet âge on constate une baisse du pourcentage des

(1) Peut-être est-ce l'âge où l'on commence à changer d'orientation ; à choisir (ou vouloir choisir) un nouveau type d'engagement.



GRAPHIQUE III

inscrits en général et un ralentissement des inscriptions syndicales. Par contre, le politique recueille de plus en plus de suffrages et il est vraisemblable que son pourcentage continuera de s'accroître dans des proportions bien supérieures à celui obtenu pour l'engagement syndical.

En effet, les mouvements syndicaux semblent perdre une partie de leurs *effectifs* pour ne garder que les militants les plus *convaincus*. Il faut dire aussi que c'est l'âge où l'on quitte l'université.

Les clubs de jeunes, les organisations confessionnelles « n'existent » pratiquement plus. Il est cependant frappant de constater que les mouvements philantropiques et sociaux rencontrent, après 22 ans, une certaine faveur qu'ils n'avaient jamais connue.

REMARQUES GÉNÉRALES

Alors que de 17 à 19 ans il y a une masse de gens qui ne demandent qu'à s'engager — la meilleure preuve étant le fort pourcentage de participation des étudiants de cette catégorie dans les clubs de jeunes — on constate après 20 ans la décroissance rapide du pourcentage des engagés. Les clubs et groupes confessionnels perdent un peu plus de la moitié de leurs adhérents.

Or, les mouvements politiques et syndicaux ne profitent guère de la perte subie par ceux-ci.

Les mouvements politiques ont un gain de 6,83 % et les groupes syndicaux de 5,26 %, seulement. *Le relai dans les formes d'engagement est donc très mal pris par l'action politique et syndicale* (tout un réservoir de « disponibilité » n'ayant pas été employé). Peut-être n'a-t-on *pu* ou *su* remplacer les clubs de jeunes en général, les groupes confessionnels en particulier, et créer, former des structures, des mouvements susceptibles d'attirer les jeunes gens de 20 ans et plus. *Les encadrements offerts aux jeunes en matière politique et syndicale ne sont pas en rapport avec ce qu'ils cherchent* (cf. entretiens avec MM. BURON, PISANI, MARCILHACY). Il faut reconnaître que les organisations politiques ne proposent souvent aux étudiants que de coller des affiches ou distribuer des tracts.

Ceci peut expliquer que Mai ait été jaillissement, spontanéité. Il n'aurait pu se faire autrement du fait du manque d'organisations et de leur pauvreté en idées et en hommes.

Peut-être est-ce là une preuve que les barricades se sont faites autant contre la civilisation de consommation, la répression, etc..., que contre les types d'action proposés, l'engagement lui-même...

inconsciemment *et à la limite,* de nombreux étudiants se sont engagés... contre l'Engagement, mais l'Engagement *traditionnel.*

IV — VENTILATION PAR BRANCHES D'ETUDES

Pour les mêmes raisons que celles citées dans l'étude des ventilation par âge, nous avons regroupé ici nos deux parties : l'étudiant et l'engagement, l'étudiant et le mouvement.

— Branches d'études :	Lettres	Sciences	Médecine	Droit
— % d'inscrits à un mouvement :	45,90	44,80	42,07	40,23

Graphique N° 4 : voir page suivante.

L'amplitude entre les différents pourcentages est relativement faible (5 % maximum), on ne peut donc discerner au mieux que des tendances.

DROIT :

Ces étudiants sont normalement sensibilisés à la chose publique, à tout ce qui touche l'action. Or,

— ils viennent en dernière position pour le pourcentage d'inscription à un mouvement.

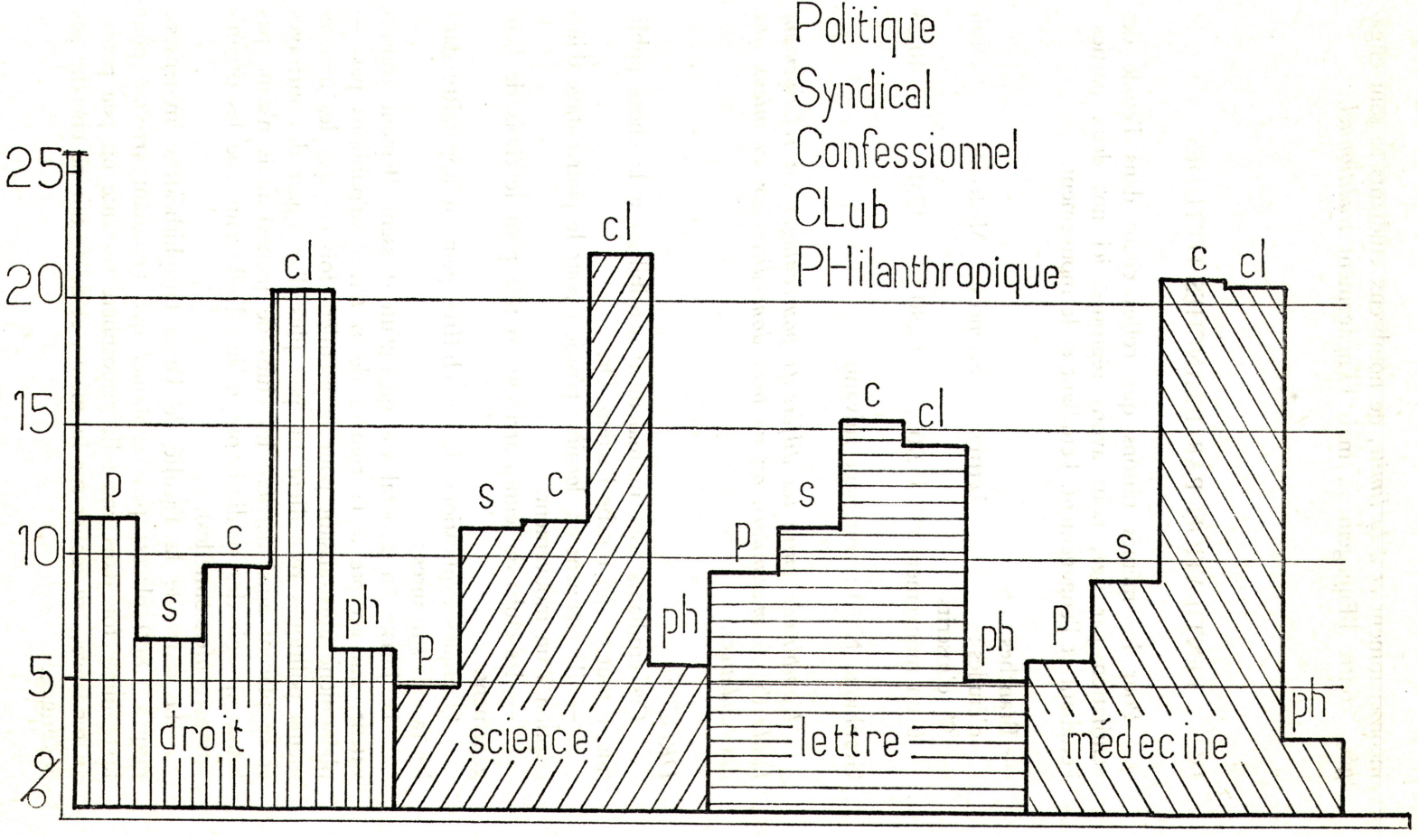
— les clubs de jeunes arrivent en tête pour le choix de l'engagement.

Quelques explications de ces chiffres peuvent apparaître dans les raisons suivantes :

Le juriste en général est quelqu'un d'essentiellement conservateur, qui accepte à la rigueur de *réfléchir* (n'oublions pas — phénomène apparaissant pour la première fois — que les mouvements politiques recueillent un peu plus d'un quart des suffrages et se placent ainsi derrière les clubs de jeunes) mais n'aime pas beaucoup *agir* (les syndicats ont moins d'adhérents que les organisations confessionnelles).

Le cadre de la Faculté de Droit (amphithéâtres immenses : jusqu'à 1.800 places) peut expliquer que l'étudiant arrivant pour la première fois dans une telle atmosphère se sente un peu perdu, ait tendance à se replier sur lui-même, et de ce fait ne cherche pas à s'engager.

ENGAGEMENT des ETUDIANTS PAR DISCIPLINE



N'oublions pas non plus les raisons que nous évoquions dans les chapitres précédents ; « l'engagement » dans un club de jeunes est beaucoup moins prenant, moins conséquent, etc... que l'inscription à un mouvement politique ou syndical.

LETTRES (Philosophie et Psychologie comprises) :

Ces étudiants arrivent en tête pour le pourcentage d'inscriptions. Si l'on considère le graphique, on trouve là l'écrasement le plus important entre les différents pourcentages. C'est la preuve qu'ils ne privilégient pas d'une façon importante un type d'engagement.

Trois autres remarques à propos de ces chiffres :

Il est possible de voir dans la forte proportion d'engagés une des raisons expliquant l'importance des événements en Sorbonne.

Il apparaît normal qu'avant mai les organisations confessionnelles aient le plus fort pourcentage d'inscrits parmi les personnes ayant le souci de la réflexion. Sans doute peut-on voir là aussi l'influence d'un centre religieux important : le Centre Richelieu.

Par contre, on est en droit d'être surpris par le chiffre concernant les mouvements politiques. Car n'oublions pas que mai « est parti » — si l'on peut dire — des jeunes faisant ce genre d'études, Or, les événements de ce mois, s'ils étaient significatifs d'un certain malaise universitaire, peuvent aussi se traduire — selon certains — comme un phénomène politique...

Cependant nous devons formuler quelques réserves sur cette hypothèse. Il ne faut pas oublier en effet que mai apparaît à beaucoup spontané et non organisé (la meilleure preuve étant l'échec de la tentative de récupération de ce mouvement sous forme revendicative par les appareils politiques traditionnels).

SCIENCES :

Le pourcentage des scientifiques engagés est intéressant. Ce fait peut s'expliquer, croyons-nous :

— par le sens du travail en commun, par l'esprit d'équipe que donnent à la fois les matières étudiées et la manière dont on les étudie dans cette faculté ;

— les étudiants en sciences ont généralement un désir d'ouverture sur le monde extérieur qui fait montre *pour certains* d'un... « dessèchement technique » imposé par leurs études.

C'est dans cette branche d'études que l'on remarque le plus grand écart entre les pourcentages d'inscrits aux différents mou-

vements. C'est dire que les scientifiques privilégient les clubs de jeunes et défavorisent très fortement la politique. Les groupements confessionnels arrivent en second et les syndicats recueillent 11,09 % des inscrits (fort pourcentage obtenu par ce type d'engagement si l'on considère les autres branches d'études : longue tradition d'apolitisme, implantation ancienne de l'U.N.E.F., prise en charge des polycopiés par les syndicats, etc...).

MEDECINS :

Nombreux sont ceux pour qui le futur médecin vit dans une espèce d'autarcie intellectuelle, et ne connaît qu'un seul monde . le monde médical. Or, on s'aperçoit que les étudiants en médecine s'inscrivent dans une proportion de 42,07 % (proportion supérieure à celle rencontrée chez les juristes et ce malgré des études plus prenantes).

C'est la seconde branche d'études où les groupes confessionnels arrivent en tête pour les pourcentages d'inscription. Deux explications possibles de ce résultat :

— C'est un milieu déjà chrétien (de ce fait : sensibilisation aux problèmes moraux posés par cette discipline).

— Influence d'un centre de spiritualité important : le Centre Laënnec.

La position des syndicats peut s'expliquer par le fait qu'ils prennent en charge les polycopiés. Enfin, le peu d'intérêt des médecins pour la politique étant bien connu, il apparaît normal que ce type d'engagement ne rencontre pas beaucoup de faveur parmi eux. Par contre, la place des organisations philantropiques et sociales s'explique assez mal.

REMARQUE

Nous n'avons voulu ici que donner ou plutôt suggérer quelques pistes de réflexion. Peut-être, grâce à ces chiffres, verrons-nous mieux maintenant ce que sont les étudiants des différentes branches d'études, ou tout au moins ce qu'ils étaient, pensaient, faisaient, *avant* mai.

V — VENTILATION PAR ORIGINES SOCIALES

a) *L'Etudiant et l'Engagement*

Sur 100 fils ou filles de :

Cadres supérieurs,	46,45 %	s'engagent	dans	un mouvement
Cadres moyens,	44,81 %	»	»	»
Ouvriers,	44,84 %	»	»	»
Employés,	43,62 %	»	»	»
Patrons,	38,58 %	»	»	»

Là encore, l'amplitude entre ces pourcentages est faible. Il ne s'agit donc pas pour nous de considérer les proportions d'engagés dans chaque catégorie sociale, mais bien plutôt le *rang* occupé par ces catégories les unes par rapport aux autres.

On aurait pu s'attendre à rencontrer les enfants d'ouvriers et d'employés en tête de notre classement. Or ceux-ci ne viennent qu'en troisième position. Il est intéressant de constater que ce sont les enfants de cadres supérieurs qui — proportionnellement — s'engagent le plus, et ceux de patrons le moins. Alors que, finalement, on peut considérer ces deux catégories sociales comme très rapprochées.

Etudions maintenant le choix de chacun de ces « types » d'étudiants.

b) *L'Etudiant et le Mouvement*

Nous ne nous intéresserons pas aux résultats concernant les enfants d'agriculteurs, du fait de la petitesse de notre échantillon (cf. « Présentation de l'enquête et chiffres globaux »).

PATRONS :

	Clubs	Confes.	Polit.	Syndic.	Phil./soc.
— Mouvements :					
— Pourcentage d'inscrits :	17,26	10,66	10,25	7,11	5,08

Ces chiffres sont donnés pour mémoire car l'échantillon concernant les enfants de patrons est à peine plus important que celui que nous possédons pour les agriculteurs. Clubs de jeunes et mouvements confessionnels recueillent plus des deux tiers des inscrits. Il faut noter que les syndicats passent avant les mouvements politiques

EMPLOYES :

— Mouvements :	Clubs	Syndic.	Confes.	Polit.	Phil./Soc.
— Pourcentage d'inscrits :	16,05	13,17	9,88	8,64	3,25

Il peut apparaître normal chez les enfants d'employés que 13,17 % d'entre eux s'inscrivent à un syndicat. On peut voir là l'influence du milieu familial. Comme leurs parents, les enfants paraissent songer — dès l'université — à défendre leurs droits, à protéger leurs intérêts (?) Ils ne sont guère attirés par les mouvements politiques et encore moins par les organisations philantropiques et sociales.

OUVRIERS :

— Mouvements :	Clubs	Syndic.	Polit.	Confes.	Phil./Soc.
— Pourcentage d'inscrits :	22,22	11,70	6,35	6,33	4,76

Là encore les chiffres que nous possédons sont peu significatifs, l'échantillon étant trop restreint. Le fort pourcentage d'inscrits dans un club de jeunes est néammoins intéressant. La place occupée par les syndicats suscite de notre part les mêmes observations que celles faites précédemment (cf. « Employés »).

CADRES MOYENS :

— Mouvements :	Clubs	Confes.	Syndic.	Polit.	Phil./Soc.
— Pourcentage d'inscrits :	23,44	12,46	9,76	7,42	6,23

Comme toutes les autres couches sociales, les enfants de cadres moyens privilégient les clubs de jeunes. Viennent ensuite les organisations confessionnelles, syndicales, politiques, philantropiques et sociales. On constate ainsi la similitude de ce tableau avec celui dressés à partir des chiffres généraux concernant l'étudiant et le mouvement (Tableau page 40) (le fils de cadre moyen serait-il le prototype même de l'étudiant en avril 1968 ?...)

CADRES SUPERIEURS :

— Mouvements :	Clubs	Confes.	Syndic.	Polit.	Phil./Soc.
— Pourcentage d'inscrits :	19,68	19,01	8,57	6,96	6,29

Il faut noter d'une part les résultats presque semblables des Clubs et mouvements confessionnels et d'autre part la similitude de ceux concernant les organisations politiques et syndicales, philantropiques et sociales. Enfin on peut remarquer que les enfants de cadres supérieurs privilégient grandement clubs de jeunes et groupes confessionnels, et délaissent les trois autres types d'engagement.

REMARQUE GÉNÉRALE

On trouve dans ces tableaux les constantes sociales qu'on pouvait s'attendre à y rencontrer : influence du milieu en général, de la famille en particulier. On pense en fonction d'une appartenance, on agit dans une structure donnée à l'intérieur de laquelle, tout jeune, on a été inséré.

Voilà la situation sur ce point avant le mois de Mai. Selon certains, cette situation avait pour conséquence une véritable sclérose politique, économique, et intellectuelle du pays.

Nombreux sont ceux pour qui les événements ont permis l'ouverture de ces structures et par le fait, la circulation des idées (les gens se sont rencontrés, un véritable dialogue s'est instauré...).

En quelque sorte, et pour reprendre l'expression de Monsieur Edgard Morin, nous avons assisté en mai à un certain « *Décloisonnement* » de notre société...

Ce phénomène de cloisonnement était très certainement ressenti par de nombreux étudiants. Et peut-être Mai s'explique-t-il ainsi. *Un jour ou l'autre, sans doute, le cadre des structures devait être brisé.*

Pour beaucoup d'auteurs, l'essor démographique de la France ces vingt dernières années, et les conditions particulières de l'Université, n'ont fait que précipiter cette date.

Nous voulions voir grâce à certains de ces résultats ce qu'était en avril 1968 *la masse des étudiants.*

Intéressons-nous maintenant à une catégorie particulière de jeunes qui, probablement, a participé aux événements du mois de mai : les militants.

Les Militants

Pour beaucoup, militer, c'est à la fois : être au service des autres, travailler à la diffusion et à l'affinement de ses idées.

Or, les questions que nous posions et les résultats que nous avons obtenu ne nous permettent guère de voir avec précision ce que faisaient les étudiants répondant à cette définition sommaire en avril 1968, et ce qu'ils pensaient.

Nous demandions en effet : si vous êtes inscrit à un mouvement, cherchez-vous à intéresser les autres ? à susciter de nouvelles adhésions ?

55,12 % d'entre eux ont répondu par l'affirmative à la première de ces deux questions, et 41,43 % considèrent qu'ils sont d'excellents propagandistes, puisqu'ils font tout, selon eux, pour susciter de nouvelles adhésions.

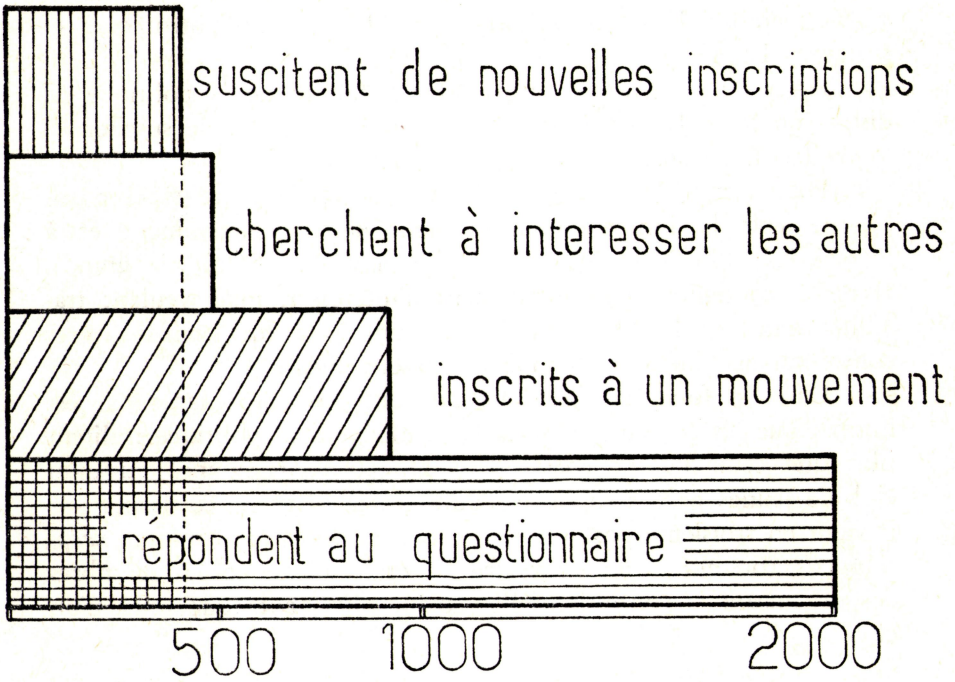
Ces chiffres peuvent paraître surprenants, mais n'oublions pas qu'ils concernent TOUS les mouvements, et que rentre en ligne de compte l'idée que l'on fait de sa propre action.

L'histogramme ci-contre représente la proportion de gens très actifs (en fonction des deux questions posées) dans la population étudiante.

---

a) *Les militants et le mouvement*

Malgré le peu d'intérêt des questions posées, il nous a paru nécessaire de connaître les pourcentages des étudiants cherchant à intéresser les autres ou à susciter de nouvelles adhésions et ce, dans chaque mouvement.


suscitent de nouvelles inscriptions
cherchent à interesser les autres
inscrits à un mouvement
répondent au questionnaire
500
1000
2000

GRAPHIQUE V

	Cherchant à intéresser les autres	Cherchant à susciter de nouvelles adhésions
Politiques	55 %	50 %
Syndicats	47,92 %	35,94 %
Clubs	58,03 %	45,34 %
Confessionnels	66,19 %	49,28 %
Phil. et Soc.	61,47 %	47,71 %

L'amplitude entre les différents pourcentages des réponses aux deux questions est intéressante. Si l'on en dresse un tableau, on obtient pour chaque mouvement : politique : 5 % ; syndicats : 12 % ; clubs : 13 % ; confessionnels : 17 % ; philantropiques et sociaux : 14 %.

Ainsi on constate que les étudiants faisant de la politique ne dissocient guère le fait d'intéresser les autres et celui de susciter de nouvelles adhésions.

Pour eux, c'est un peu la même chose. Peut-être est-il possible de voir là l'intérêt qu'ils portent à leur mouvement et à leurs idées. (Plus l'amplitude est faible, plus cet intérêt est grand). Il ne se contentent pas uniquement d'intéresser, mais veulent travailler dans un but bien précis. Ils sont à la fois convaincus et convainquants (ou tout au moins se disent ainsi).

Dans le fond, ces résultats ne sont pas surprenants : il est normal que les étudiants inscrits à un mouvement politique militent plus que ceux faisant partie d'un groupe confessionnel ou d'un club de jeunes par exemple. Néammoins, la place de ce dernier — il vient en troisième position — peut être considérée comme *exceptionnelle* (on aurait pu s'attendre en effet à ce que les membres des organisations confessionnelles soient plus actifs que ceux d'un club).

b) *Les militants et la participation*

Tableaux :

Les pourcentages concernent uniquement les étudiants cherchant à susciter de nouvelles adhésions.

— Age :	17/18	19/20	21/22	Plus de 22
— Pourcentage :	43,5	44,2	38,75	44,5

— Sexe :	masculin	féminin
— Pourcentage :	45	41,45

— Branches d'études :	Droit	Sciences	Lettres	Médecine
— Pourcentage :	45,65	43,5	41,99	41,85

Origines sociales . .	Patr.	Empl.	Ouvr.	C.M.	Agric.	C.S.
Pourcentage	70,4	45,5	43,62	40,9	39,9	38,3

Ces chiffres donnent le pourcentage d'étudiants inscrits à un mouvement et qui participent pleinement à son action (le critère retenu ici étant le fait de vouloir obtenir, emporter l'adhésion de membres nouveaux).

Il est surprenant de constater qu'à 21-22 ans, seulement 38,75 % des étudiants inscrits à un mouvement cherchent à susciter de nouvelles adhésions (cela entraîne peut-être à court terme une baisse des inscriptions). Si a plus de 22 ans, le pourcentage rejoint le niveau de ceux obtenus pour les autres tranches d'âge, c'est peut-être parce que les mouvements ne gardent très vite que les militants convaincus (c'est surtout le cas du politique).

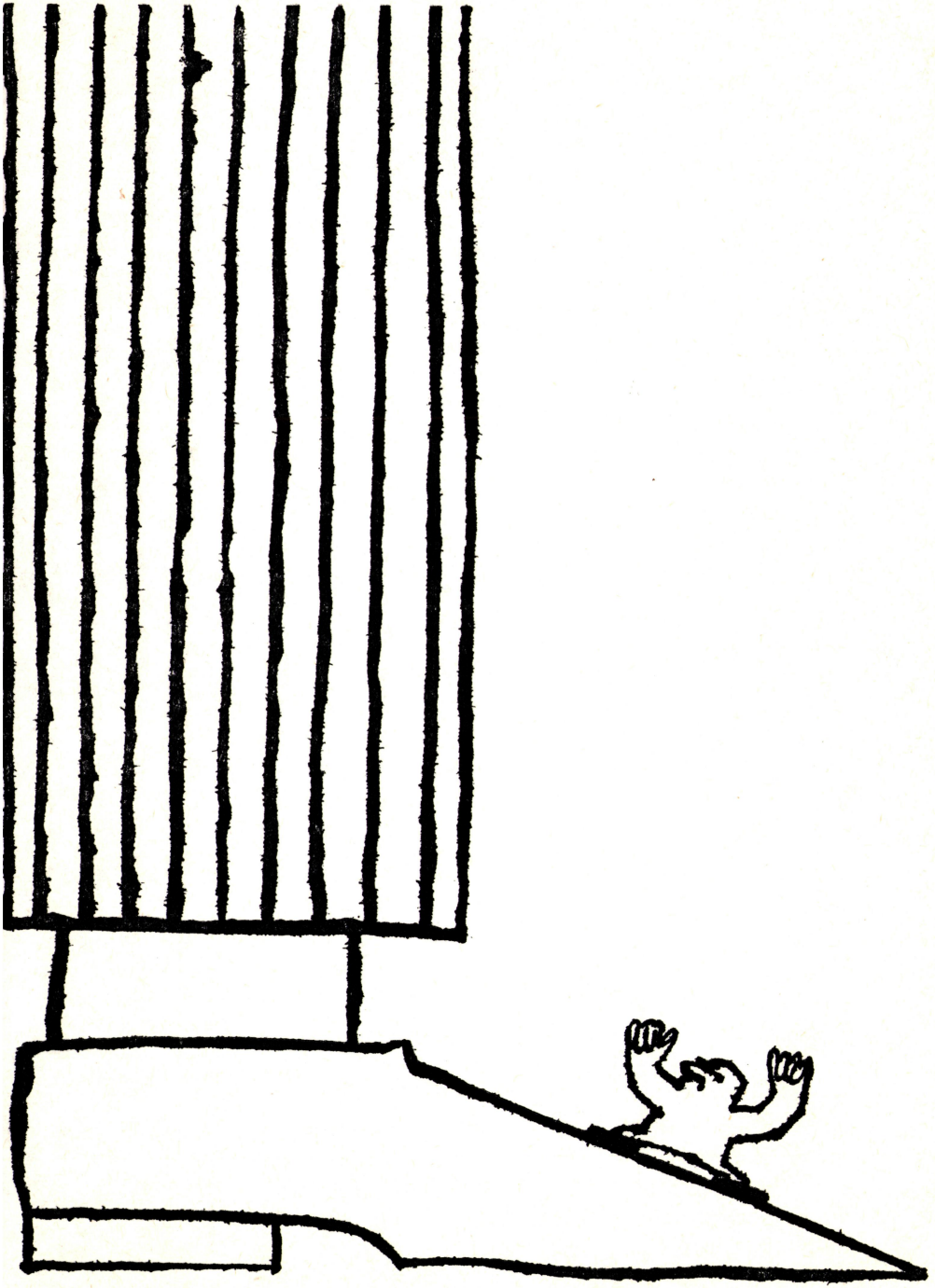
Alors que les étudiants en Droit sont ceux qui s'inscrivent le moins, on remarque que par rapport à la proportion d'inscrits, ce sont ceux qui militent le plus.

Le même phénomène se retrouve chez les enfants de patrons, mais avec des chiffres plus forts. Il faut noter aussi la place qu'occupent les employés (deuxième position : 45,5 % des enfants d'employés faisant partie d'un mouvement « militent »).

REMARQUE GÉNÉRALE

Ces chiffres ne nous apprennent qu'une seule chose : *l'existence d'un phénomène, sans plus.* Certes, ils ne nous en donnent ni la dimension ni l'importance, mais ils ont au moins le mérite de prouver sa présence... Les militants ? La race n'était pas encore morte complètement en avril dernier... Souhaitons que mai lui ait offert une vigueur *nouvelle...* et que les dirigeants, responsables, etc. sachent profiter du surcroît d'intérêt pour l'engagement dont ces événements sont la cause.

B. C.



Les causes du désengagement

Le lecteur se souvient que 45,28 % des personnes interrogées avaient répondu être inscrites à un mouvement. Dans les lignes suivantes, nous allons nous interroger sur les raisons qu'ont trouvé ou cru trouver les 54,72 % des étudiants non-inscrits pour justifier leur refus d'engagement. Seuls 50,23 % ont formulé une explication, et c'est ce chiffre qui nous servira de base dans cette partie qui pourrait s'appeler « Les causes du désengagement ».

Nous avons dû limiter à quatre les options susceptibles de justifier l'absence d'engagement. Ces quatre options sont :

— à cause d'influences extérieures ;
— par refus d'un engagement profond ;
— par principe ;
— par négligence.

Les pourcentages recueillis par chacune sont les suivants :

— influence extérieure :	4,05 %
— refus d'engagement :	15,26 %
— principe :	12,41 %
— négligence :	18,51 %

Il va sans dire que personne n'avoue facilement s'être laissé influencer en quoi que ce soit dans l'un de ces choix, qu'il soit du domaine du quotidien ou du fondamental. Aussi nous faut-il bien reconnaître ici que notre question n'avait pas été habilement posée. Nous avons certainement déclenché chez beaucoup d'étudiants une espèce de réflexe d'auto-défense qui les aura le plus souvent fait passer aux options suivantes, ce qui explique peut-être le peu de réponses recueillies par cette première.

Il n'en reste pas moins que les 4,05 % des étudiants reconnaissant s'être laissé influencer sont certainement des gens ayant

cherché à un certain moment de leur vie à s'engager, mais que l'adoption de telle doctrine, de tel maître à penser, la rencontre ou l'amitié de telle personne, en aura dissuadé ; mais cela, a posteriori, à la différence d'un refus « par principe » qui est lui, a priori. Nous essaierons de l'analyser plus loin.

La ventilation par âge (Tableau n° 1) montre d'ailleurs que le choix de cette option est une fonction directe de l'âge, donc de la connaissance de plus en plus approfondie des doctrines et des maîtres. L'influence « *extérieure* » serait donc le fruit d'un « limage de cervelle », tant au milieu étudiant qu'à l'enseignement lui-même. Le tableau n° 3 montre alors, et cela semble corroborer nos hypothèses, que ce sont, dans l'ordre, les étudiants en Lettres et en Droit qui choisissent cette option, car plus en contact avec les hommes et les doctrines, suivis des médecins et scientifiques. Cette influence si forte du milieu étudiant et des matières littéraires, qui pousse au refus d'engagement, agissait certainement dans d'autres domaines avant Mai, et elle semblerait expliquer, pour partie, le fait que la Sorbonne ait été le théâtre du début des événements.

Enfin, comme on pourra s'en rendre compte à la lecture du tableau n° 4, les fils et filles de cadres supérieurs (5,35 %) sont les plus nombreux à donner cette raison. Cette influence semblerait donc ici devenir familiale pour ces étudiants issus des couches aisées de la population où domineront souvent un certain positivisme et un sens de l'efficacité peu compatibles avec un engagement considéré uniquement sous son aspect «perte de temps ».

⁂

Tableau 1 : *Age*

	S.R.	17/18	19/20	21/22	+ 22
Influence	—	2,19	4,40	3,66	5,18
Refus	—	11,40	15,24	16,45	16,62
Principe	43,75	8,77	12,50	11,88	13,90
Négligence	—	15,35	19,20	17,73	20,71
S.R.	43,75	11,85	5,45	5,49	4,35
Engagés	12,50	50,44	43,21	44,79	39,24

⁂

Le seconde option proposée était « par refus d'un engagement profond ». Rappelons qu'elle a recueilli 15,26 % des réponses sur un total de 50,23 % pour les quatre options, ce qui la classe au

second rang. Cet argument semble aller beaucoup plus en profondeur que le précédent. En effet, il est, pour beaucoup de gens, plus facile et donc plus vrai « d'avouer » qu'ils ne s'engagent pas parce qu'après avoir pesé les motifs d'un éventuel engagement, ils ne les ont pas trouvés déterminants, que de ne l'avoir point fait en raison d'une incompatibilité avec telle doctrine ou telle conception d'*autrui*. 16 % des garçons interrogés contre 14 % de filles choisissent cette option. Peut-être peut-on formuler l'hypothèse que les filles sont plus superficielles que les garçons dans la mesure où elles se sont attachées à la *profondeur* de l'engagement, dans leur réponse.

Nous voyons ensuite 19 % des juristes ne pas s'engager pour cette raison : on peut penser que, pour certains, cela peut être un désir, tout au moins pour les mouvements politiques et syndicaux, d'assurer une certaine indépendance. Mais, cependant, leur majorité, comme 15 % des littéraires et scientifiques et 9 % des médecins, paraît bien refuser un engagement profond après y avoir bien réfléchi, et il ne semble pas que notre question ait été interprétée dans le sens « par *peur* d'un engagement profond ». Les médecins viennent toujours en dernier pour les questions d'engagement, et même de non-engagement. En effet, sur 6,51 % de réponses de médecins (sur 50,23 à nos quatre options), nous verrons que plus de 2,80 %, soit presque la moitié, donnent pour cause pure et simple la négligence.

Enfin, ce sont les fils d'employés et d'ouvriers qui constituent les plus importants pourcentages dans ce choix ; sans doute faut-il penser, une fois de plus, que des raisons pécuniaires ne sont pas étrangères à ce comportement.

⁂

Tableau 2 : *Sexe*

	S.R.	Masculin	Féminin
Influence	—	3,39	5,09
Refus	—	16,19	14,16
Principe	61,54	12,97	10,81
Négligence	15,38	16,44	21,61
S.R.	—	5,50	7,46
Engagés	23,08	45,51	40,87

⁂

De nos 50,23 % d'étudiants ayant fourni une explication, 12,41 %, soit 24,70 pour 100 réponses, choisissent l'option « par principe » ; 13 % des garçons, 11 % des filles se la partagent. Là aussi le choix de cet argument est une fonction directe de l'âge (cf. tableau n° 1). Les scientifiques viennent en seconde place (13 % des scientifiques), après les juristes (15 %) et avant les littéraires (11 %) et 9,45 % des médecins.

Il serait sans doute intéressant de savoir pourquoi les juristes et scientifiques sont plus portés sur ce refus « par principe » que sur tout autre. Nous manquons d'éléments pour cela. Notons seulement que ce sont des étudiants qui suivent à la fois des matières très éloignées et très proches de celles qui touchent aux problèmes politiques qui sont les plus nombreux à faire ce choix.

Enfin, si nous regardons le tableau des ventilations par origine sociale, nous voyons d'abord les enfants de cadres supérieurs (13,52 %), puis les fils et filles d'ouvriers, de cadres moyens, d'employés, de patrons industriels et commerciaux, et enfin les fils d'agriculteurs répondre dans ce sens.

On aurait pu penser que les gens « à principes » étaient tous des fils de « bureaucrates ». La place des fils d'ouvriers contrarie cette hypothèse, ce qui appelle deux remarques principales :

1) Dans les domaines comme l'engagement, le fait d'être étudiant prédominera souvent sur l'influence de l'origine sociale. Cette remarque ne s'applique pas seulement au paragraphe précédent, et elle sera utile pour pondérer toutes les ventilations par origine sociale que nous serons amenés à citer.

2) Il faudrait savoir plus précisément l'interprétation donnée par les gens qui ont répondu à l'option « par principe ». Nous devons reconnaître qu'elle est une notion relativement subjective, que nous aurions dû préciser dans le questionnaire.

Tableau 3 : *Branche d'études*

	S.R.	Droit	Sciences	Lettres	Médecine
Influence	—	4,17	2,52	6,15	3,66
Refus	7,14	19,27	15,46	15,19	9,45
Principe	10,71	15,18	13,11	10,77	9,45
Négligence	10,71	20,49	19,66	16,54	17,07
S.R.	25,01	0,66	4,38	5,39	18,30
Engagés	46,43	40,23	44,87	45,96	42,07

Enfin, nous devons examiner les résultats obtenus par l'option « par négligence » (18,51 sur 50,23 %).

Premier résultat intéressant : 22 % des filles contre seulement 16 % des garçons se prononcent en ce sens, et nous pouvons déjà remarquer la franchise des réponses, ce qui est assez positif pour l'ensemble de nos résultats. Mais ensuite ne faut-il pas se demander si la franchise n'est pas plutôt l'ananage des filles que la négligence, et manipuler ce chiffre avec beaucoup de précautions ?

On remarque un certain équilibre entre les diverses branches d'études : 21 % des juristes, 20 % des scientifiques, 17 % des littéraires, et 17 % des médecins (amplitude = 4 %). Ce qui semble le plus intéressant encore, c'est la ventilation par origine sociale. Rappelons-la dans l'ordre :

Agric.	C. Moy.	Pat. I. C.	C. Sup.	Employés	Ouvriers
23,64 %	21,66 %	21,32 %	17,67 %	14,81 %	14,29 %

(Amplitude = 9,35 %)

Peut-être peut-on, là aussi, faire la remarque liminaire concernant franchise et négligence.

Cette ventilation nous permet tout d'abord de remarquer que la négligence n'est pas, comme on aurait pu le penser tout d'abord une fonction directe de l'importance du revenu des parents. Mais si nous retenons le critère de l'« équilibre » des catégories socio-professionnelles telles qu'elles sont définies par l'I.N.S.E.E., nous constatons que la négligence est le fait de 24 % des fils d'agriculteurs, le monde rural constituant un univers à part et très équilibré, des enfants issus des catégories urbaines les plus équilibrées, autour de 20 %, enfin des fils d'employés et d'ouvriers, autour de 15 %.

Mais ce qui est important, c'est que la négligence est la raison la plus souvent invoquée. Qu'ont entendu par négligence les étudiants interrogés ? Il semble que, dans la plupart des cas, ce soit celle de la personne qui, ne refusant pas a priori de s'engager, n'ose pas franchir la porte de la permanence d'un mouvement (timidité <=> négligence ?) et surtout celle de l'étudiant à qui personne n'a « tendu la perche » pour l'inviter à le rejoindre au sein d'un mouvement : c'est peut-être là que nous voyons une fois de plus le terrible silence qui règne (règnait) dans les facultés. Qui, avant mai, aurait osé, sinon même pensé, organiser une réunion d'information, ou installer un stand, une permanence dans un hall de faculté ? On peut sans doute penser que si, en décembre, nous avions posé la même question à un échantillonnage comparable, nous aurions obtenu des résultats très différents après la campagne

d'information de mai : le côté « kermesse », qui a été si souvent dénoncé, aura certainement eu sur ce point un aspect très positif.

⁂

Tableau 4 : *Origine sociale*

	S.R.	Agric.	Pat. I. C.	C. S.	C. M.	Empl.	Ouvr.	Divers	Décédés Ss prof.
Influence	3,93	1,82	4,06	5,35	4,76	1,65	4,76	—	4,17
Refus	20,79	10,91	15,23	12,72	10,09	25,10	19,05	18,46	12,50
Principe	14,61	7,27	7,61	13,52	12,46	9,88	12,70	9,23	33,33
Négligence	16,85	23,64	21,32	17,67	21,66	14,81	14,29	20,00	18,75
S.R.	8,43	14,54	13,20	4,29	6,22	4,94	4,76	6,16	—
Engagés	35,39	41,82	38,58	46,45	44,81	43,62	44,44	46,15	31,25

Après avoir vu les raisons poussant les étudiants, qui ont répondu à notre questionnaire, à ne pas s'engager, nous allons voir, dans une brève troisième partie, l'attitude qu'adoptent les étudiants non-engagés vis-à-vis des mouvements en général.

Au tableau assez terne (54,72 % de personnes non-engagées) que nous venons d'essayer de dresser, nous devons en substituer un autre qui ouvre néanmoins quelques perspectives : 76,54 % de ces gens non engagés répondent s'intéresser aux mouvements, de l'extérieur, ce qui nous conduit à constater que seuls

$$(100{,}00 - 76{,}54) \times \frac{54{,}72}{100} = 12{,}84\ \%$$

ne s'intéressent pas du tout à ce qui touche aux mouvements. Ne seraient-ce d'ailleurs pas là les 12,41 % qui refusent de s'engager par principe ? Il est regrettable que l'ordinateur ne nous ait pas fourni la corrélation entre ces deux données. Mais il semble que l'on puisse raisonnablement le supposer.

Nous nous bornerons à donner ici les ventilations des gens qui ne manifestent aucun intérêt sans les commenter :

Age :	17-18	19-20	21-22	+ de 22
	5,26	16,90	13,71	13,35

Sexe :	Garçons	Filles
	14,24	13,66

Branche :	Droit	Sciences	Lettres	Médecine		
	12,71	15,29	11,69	16,77		
Origine :	Agr.	Patr.	C.S.	C.M	Empl.	Ouvr.
	12,73	12,69	14,59	15,13	12,35	20,63

Ces chiffres ne font, le plus souvent que corroborer certaines hypothèses formulées au cours de l'étude des causes du désengagement (pour le cas des médecins ou des fils d'ouvriers par exemple).

⁂

Sans nous intéresser plus longuement aux 76 % ayant répondu qu'ils s'intéressaient à un mouvement, nous avons préféré demander aux 24 % d'« irréductibles » pourquoi ils étaient hostiles à un engagement, au point de ne même pas s'intéresser à l'existence de ces mouvements.

Les réponses obtenues sont :

— occupations professionnelles :	8,01 %
— occupations familiales :	3,05 %
— manque de temps :	17,12 %
	28,18 %

(La différence de 24 % à 28 % s'explique par le fait que cetrains ont fourni plusieurs raisons à la fois).

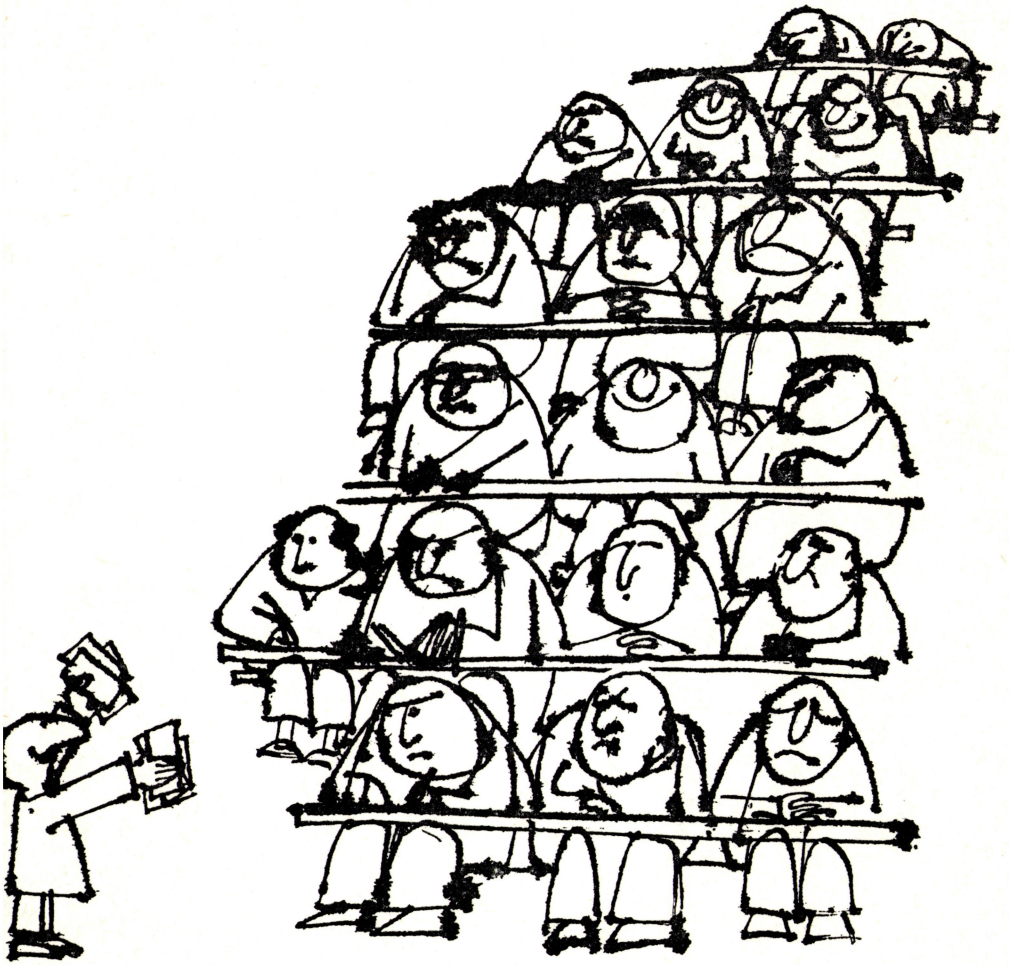
Le manque de temps est cité le plus souvent : reste à savoir s'il est réel, ou une raison que les gens se donnent à eux-mêmes. Suivent les occupations professionnelles, les occupations familiales venant très loin derrière. Le manque de temps, c'est bien évident, et nous avons pu le vérifier dans notre statistique, est une fonction directe de l'âge. Il en serait d'ailleurs de même pour les autres raisons. Mais, là encore, il nous faudrait entamer le débat entre conscience du fait et réalité du fait, car le fait d'arguer de manque de temps est une réponse facile, qui correspond à un type assez « bien vu » d'étudiant affairé.

Négligence, principe, scepticisme, manque de temps ; plus de la moitié des étudiants refusent de s'engager sans qu'aucune des raisons invoquées ne se détache nettement. La tâche des responsables

de mouvements semble être bien difficile pour attirer de nouveaux militants à l'époque de notre enquête.

Mais, dans ce domaine, les événements de mai auront sans doute fortement modifié les attitudes dans le sens d'un renouveau du militantisme, ce qui ne peut que profiter au monde étudiant et à la société toute entière.

C. P.



L'étudiant et la politique

Avant d'aborder le commentaire des résultats du questionnaire politique, il nous faut en préciser les limites et les erreurs d'interprétation possibles.

Si sur les plans de la culture et de l'action, les résultats quantitatifs présentent quelque intérêt, il nous a semblé que dans le domaine politique nous devions porter notre attention, plus particulièrement, sur la qualité des comportements. C'est pourquoi nous avons négligé certains aspects politiques tels que : « attitude face aux urnes », l'inscription dans les partis, les notions de droite et de gauche... C'est ce qui justifie les 6 questions posées :

— Avez-vous une doctrine politique ?
  Si oui, la devez-vous surtout à une investigation personnelle ?
    — à l'influence d'un maître à penser ?
    — à une tradition familiale ?
    — à l'influence du milieu étudiant ?
    — à l'influence d'un courant de pensée contemporain, lequel ?
  Si non, est-ce
    — par indépendance intellectuelle ?
    — parce que vous n'y avez jamais songé ?
    — parce que vous doutez de la valeur universelle, définitive et absolue d'une doctrine ou d'un homme ?
— Sentez-vous le besoin d'un absolu en matière politique ?
— Si vous avez un maître à penser quel est son nom ?
    — avez-vous étudié son œuvre ?
    — a-t-il sur vous une influence totale ? limitée ?
    — tentez-vous de le faire adopter par d'autres ?
— Estimez-vous que la génération qui vous a précédé avait des maîtres à penser ?
— Estimez-vous que votre génération en a ?
— Quel est l'homme politique qui a eu sur vous la plus grande influence ?

La nature même de ces questions laisse douter de la parfaite homogénéité d'interprétation des réponses obtenues ; tout particulièrement quant au concept d'absolu politique et à la notion de maître à penser.

Le choix de ces données nous a été imposé par le souci de lier les motivations et leurs applications dans l'activité politique. Aussi avons-nous cherché, à partir d'une constatation empirique : « le désengagement apparent des étudiants avant mai », à en donner si possible la vérification sociologique afin de remonter le processus du comportement qui y conduit.

— Dès les premiers résultats (que nous analyserons par la suite) il nous a paru intéressant de porter notre attention sur les variations de comportement en fonction des répartitions : par sexe, âge, origine sociale et par branches d'études ;

— De 17 à 19 ans on assiste à une sorte de gestation politique, produit d'une somme d'influences venant concurrencer et parfois même tendant à remplacer l'ambiance familiale. Fait significatif : l'étudiant de 20 ans semble rechercher la présence d'un maître, d'un chef-meneur, au détriment d'une investigation personnelle.

Au delà de 21 ans, apparaît un très net désengagement traduisant sans doute un scepticisme vis-à-vis de la doctrine et plus particulièrement de l'efficacité politique. Attitude d'autant plus troublante que c'est après 20 ans que l'on entre pleinement dans la vie politique.

— Si maintenant nous nous penchons avec attention sur les variations de comportement selon les différentes origines sociales, deux faits nous paraissent caractéristiques.

Les étudiants d'origine ouvrière ont, pour la moitié, une doctrine politique et se considèrent à 70 % militants. Pourcentage extrêmement fort vis-à-vis du peu de militantisme (13 %) des cadres moyens et supérieurs.

Il semble bien se dégager deux tendances politiques fondamentales : l'une *militante,* plus *pragmatique,* par là même plus tendue vers l'Autre. La seconde se voulant plus *rationnelle,* plus *intellectuelle,* étant de toute manière « auto-consommatrice » et se manifestant par la réalisation du Moi... individuel.

Voilà bien le cœur du problème : l'ESSENCE DE L'ATTITUDE.

— Pour pousser plus loin notre analyse des comportements, nous avons cherché à définir les dominantes politiques par branche d'étude.

De la Faculté des Sciences, nous voyons se dégager une attitude militante (32 %) de combat, un engagement politique collectif.

Par contre, les juristes, bien assurés dans leur doctrine, sont beaucoup moins militants (25 %) — *plus convaincus que convaincants.*

Les pourcentages viennent encore confirmer les deux tendances précédemment signalées.

D'une façon générale les médecins se remarquent par l'absence de doctrine, leur non-militantisme... « *ne soyons pas méchants* », tradition séculaire — petitesse anatomique.

Ont une doctrine politique (résultat général : 46,8 %)

— *Age :*

17/18 ans	45,2 %
19/20 ans	46,8 %
21/22 ans	47,2 %
Plus de 22 ans	48,5 %

— *Etudes :*

Droit	56 %
Lettres	48,1 %
Sciences	42,3 %
Médecine	38,9 %

— *Sexe :*

Masculin	51,8 %
Féminin	40,4 %

— *Origine sociale :*

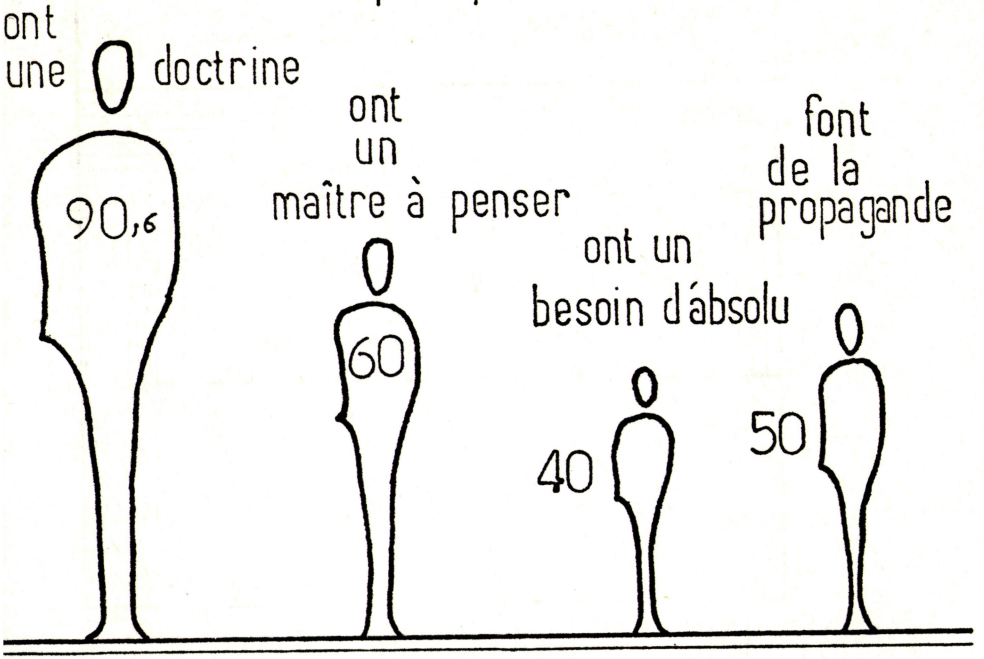
Ouvriers	50,8 %
Patrons industriels et commerciaux	49,7 %
Cadres supérieurs professions libérales	48,7 %
Agriculteurs	47,3 %
Employés	44,4 %
Cadres moyens	43 %

La doivent :	17/18	19/20	21/22	+ 22
a) à une investigation personnelle	27,2 %	32,1 %	9,2 %	25,6 %
b) à l'influence d'un maître à penser ..	7,5 %	9,2 %	6,8 %	0,2 %
c) à une tradition familiale	8,3 %	10,4 %	9,7 %	9,3 %
d) à l'influence du milieu étudiant	3,9 %	5,4 %	6,2 %	8,2 %
e) à l'influence d'un courant de pensée contemporain	8,8 %	6,3 %	10,4 %	10,4 %

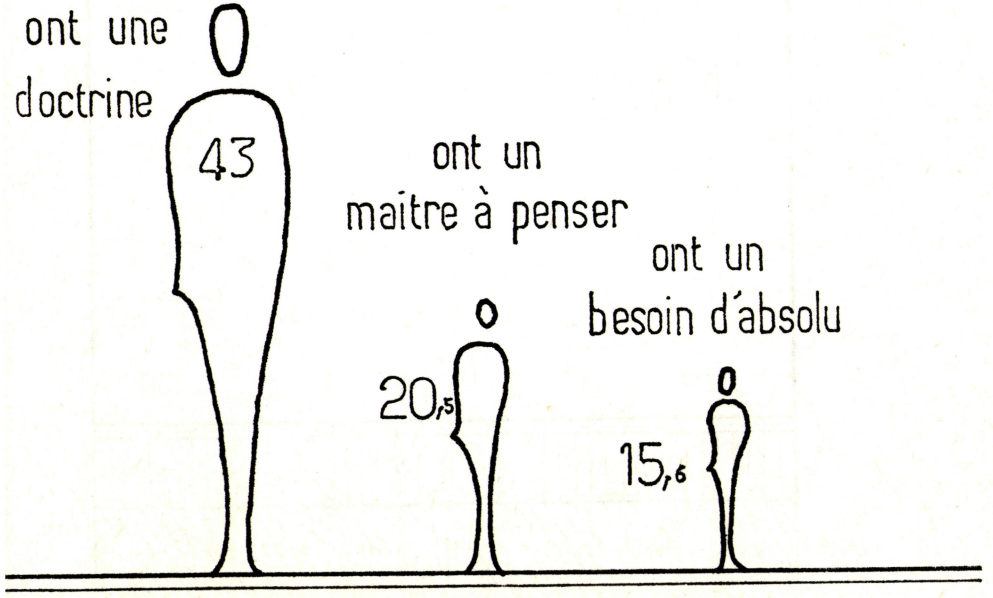
	Droit	Lettres	Médecine	Sciences
a	36,7 %	31,3 %	12,3 %	30,6 %
b	13,7 %	7,1 %	7,6 %	4,5 %
c	13,8 %	9,4 %	10,7 %	6 %
d	5,1 %	9,4 %	5,8 %	3,4 %
e	11,6 %	11,1 %	5,8 %	7,6 %

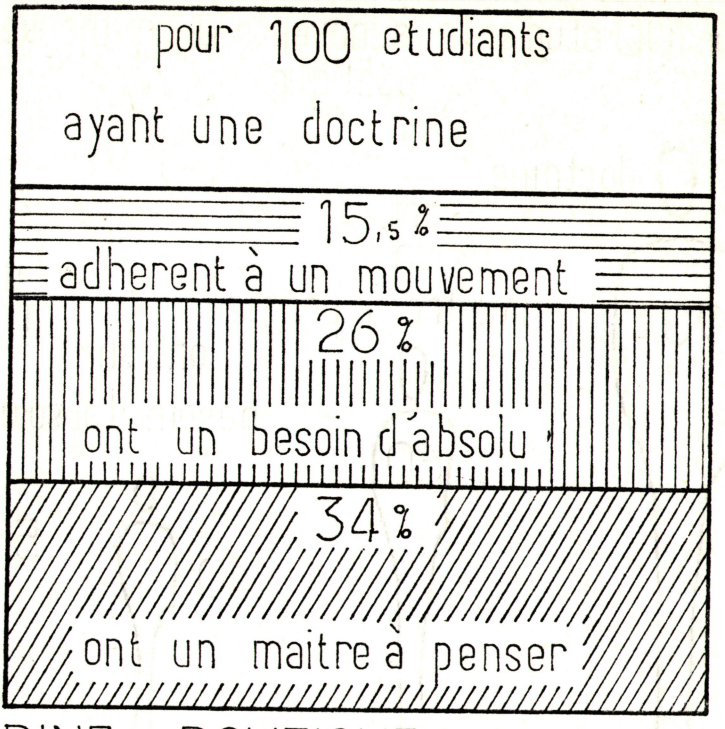
	Agr.	Patr.	C. S.	C. M.	Empl.	Ouvr.
a	29,1 %	32 %	30,9 %	29,4 %	34,2 %	36,6 %
b	12,7 %	5,1 %	7 %	8,6 %	9,9 %	9,5 %
c	12,7 %	9,1 %	12 %	9,8 %	5,3 %	6,3 %
d	9,1 %		6,8 %	3,9 %	2,5 %	4 %
e	10,9 %	9,1 %	8,7 %	10,4 %	9,5 %	7,9 %

pour 100 etudiants adherents à un mouvement politique

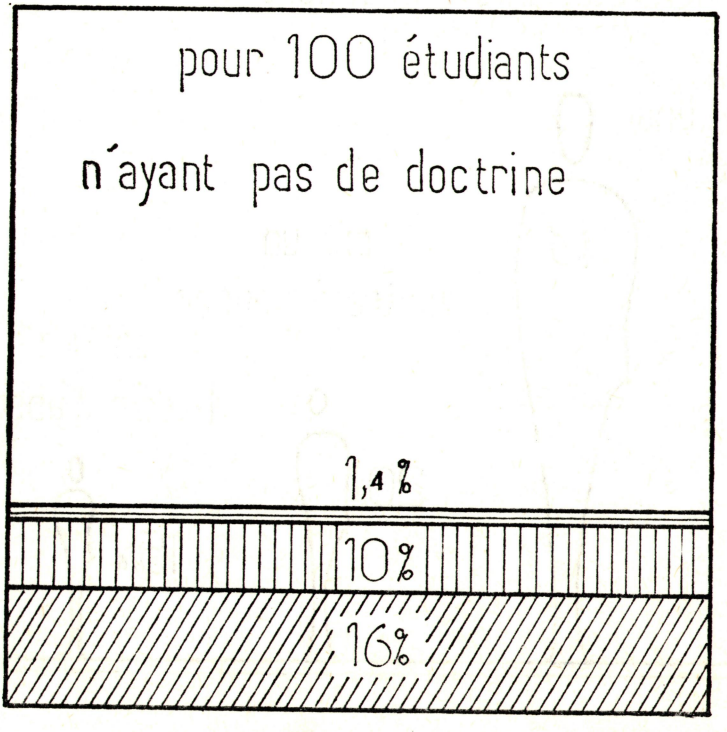


pour 100 étudiants non adherents





DOCTRINE POLITIQUE



1934 — Mai 1968

Une nuit — Quarante jours
Incidence de la doctrine politique

Si 46,8 % *des étudiants ont une doctrine politique* (en majorité littéraire et juriste) on ne peut pas en conclure pour autant que 53,2 % se désintéressent totalement de la chose publique. Puisque parmi ceux-ci 16 % reconnaissent l'influence d'un maître à penser, 10 % resssentent un besoin d'absolu en matière politique, et 1,4 % sont inscrits à un mouvement politique.

C'est sûrement là le signe que la notion même de doctrine politique a été différemment interprétée par chacun. On conçoit mal, en effet que les Jeunes qui ont un maître à penser ou sont inscrits à un mouvement ne puissent en retirer une doctrine.

Les résultats obtenus peuvent-ils dévoiler les motivations de cette doctrine ? *Elle est dûe, le plus souvent, à une investigation personnelle* (30 %) et à un moindre degré, à l'ambiance familiale. *Les maîtres à penser ne jouent qu'un rôle très limité* dans son acquisition. Le plus intéressant peut-être est de constater que le milieu étudiant est pratiquement sans influence dans la découverte d'une politique personnelle, ce qui confirme encore le faible militantisme remarqué dans les groupes universitaires... avant mai du moins.

Il y a une exception, chez les humanistes où un certain militantisme de caste se dégage nettement : nous l'avons retrouvé à la Sorbonne en mai-juin 1968.

Dans ces résultats, les variables de sexe, d'âge,... n'entrent que dans les limites précitées.

Exception faite de la Sorbonne, nous constatons que 46,8 % des étudiants ont une doctrine politique et que 15,5 % seulement la traduisent en action par l'inscription à un mouvement. Doit-on en conclure que la doctrine politique a perdu sa force d'action ? Que les mouvements politiques ne correspondent plus à l'accueil qu'ils offraient autrefois ? Sans doute, mais là n'est pas la raison première, à notre avis...

N'assiterions-nous pas plutôt à un vaste mouvement *individualiste*, à une révolution au sein même du concept d'action.

Ne serions-nous pas en face d'une solitude « dans » la masse, d'une juxtaposition d'actes n'aboutissant plus à une *communauté* d'action, tout en conservant cependant une *communion* de but, d'idéal, de foi. Voilà bien une conception fondamentalement nouvelle de nos mœurs politiques. Illustrons ce phénomène par une comparaison historique significative.

Dans la nuit du 6 février 1934, un but commun tente de renverser le régime légal pour y instaurer une situation dictatoriale de fait.

Au printemps, une apparente volonté commune pousse les étudiants à se soulever contre la société. Cette apparente unité d'idéal se prolongera dans l'action de manière radicalement différente selon les deux cas.

34, les groupes sont derrière leurs chefs, structurés en section, groupés par ligue, avec leur drapeau, leurs emblêmes,... Avancez - On avance... Reculez - On recule... A l'Assemblée - On y va... Le Roi - Pourquoi pas... L'imagination - Connaît pas... L'humour - Au poteau...

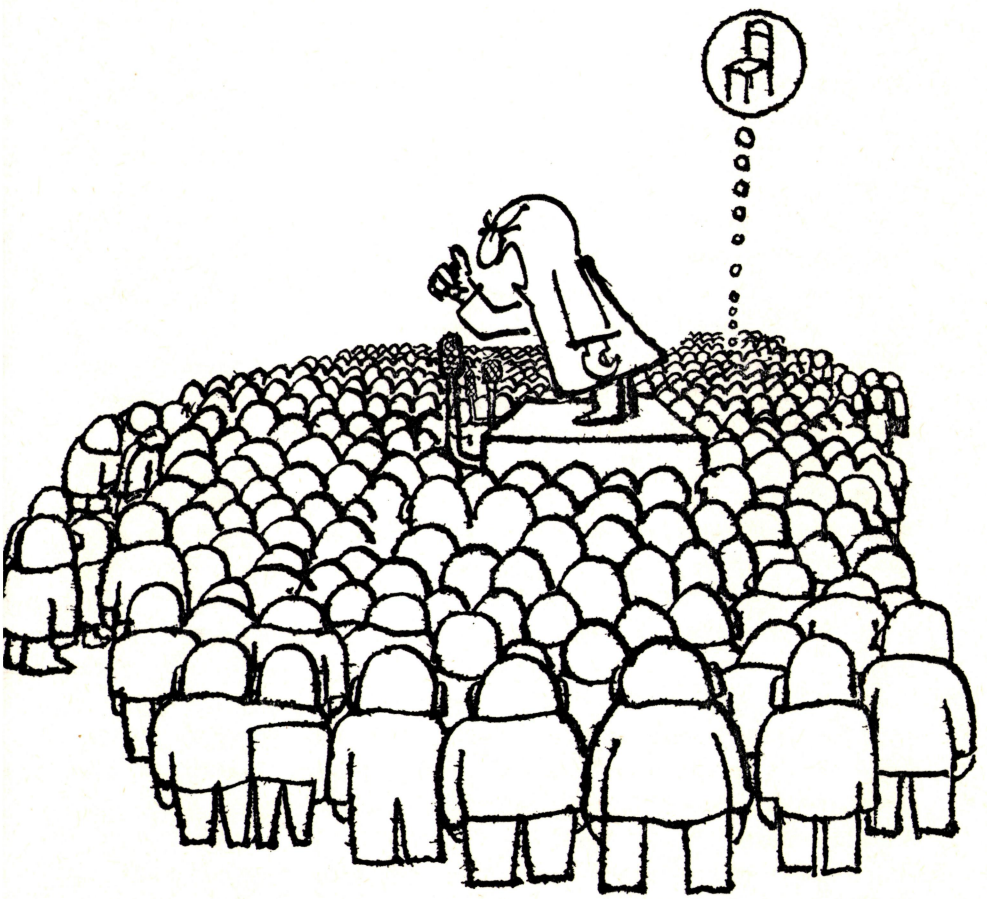
Mai, c'est *moi* qui lance le pavé... c'est *toi* qui es au Comité d'Action. Sorbonne... C'est *lui* qui peint C.R.S. - SS aux Beaux-Arts... Les pavés côte à côte font la barricade. Une juxtaposition *d'actes individuels* aboutit *au soulèvement général.* Les chefs, car certains se considèrent comme tels, réalisent peu à peu leur solitude. L'idéal se heurte au bouclier, l'espoir se brise sur le casque. L'imagination cède sous la matraque. L'humour est en croix.

Dans le mouvement National-Fascisant de 34, il s'agit d'instaurer de nouvelles structures. En juin 1968 nous détruisons les structures anciennes. C'est contre ces structures que je m'enflamme, c'est enfin de ne pas entrer dans leur hiérarchie que je refuse les Partis, les Syndicats...

C'est bien là, semble-t-il que se situe le « néo-concept » d'action.

Revenons à un résultat intéressant de notre enquête : de tous les facteurs déterminant une doctrine politique, l'influence d'un maître à penser conduit réellement à l'engagement traditionnel dans les mouvements.

Après avoir constaté l'échec de la doctrine comme ressort de l'action, la logique nous amène à reporter notre attention sur l'influence des maîtres à penser.



Mouvement du 22 Mars - Action Française

La très forte régression de l'influence du maître à penser
Le Maître — l'Action

Constatons tout de suite que 46 % *des étudiants ont une doctrine politique,* dont seulement la moitié reconnaît l'influence d'un maître à penser. Ne serait-ce pas le fait que l'adhésion à la doctrine d'un homme demande une plus grande rigueur, une plus grande négation de soi-même au profit d'un engagement public. Pour confirmation, le fait que ceux qui ont un maître à penser sont, comparativement, les plus engagés (20 % d'entre eux étant inscrits à un mouvement et 40 % cherchant à le faire adopter). On remarque aussi que près de la moitié de ces derniers ressentent un besoin d'absolu en matière politique. Une certaine rigueur de pensée et un certain idéal sont donc caractéristiques des disciples d'un maître.

Nous nous proposons de voir comment se manifeste l'influence du maître à penser dans les comportements particuliers.

Il semble que, contrairement aux autres domaines, l'influence du maître à penser est moins sujette aux ravages du scepticisme de l'après 20 ans.

Une seule remarque : il y a deux fois plus d'hommes que de femmes ayant un maître à penser... Est-ce parce qu'il y a peu de maîtres à penser féminins ? Les résultats nominatifs n'en mentionnent aucun. Ou bien est-ce le fait du caractère masculin, plus rigoureux, plus rationnel ?

Nous avons vu l'influence prédominante du maître à penser quant à l'engagement ultérieur de son disciple. L'essentiel de notre analyse maintenant (motivations, applications) se situe au niveau du rapport entre le maître, le mouvement et les membres. Un exemple montrera mieux la différence de ces rapports entre hier et aujourd'hui.

L'Action Française nous semble être l'exemple même de ce que fut un mouvement politique fondé et dirigé par un homme ; reposant, à l'origine, sur son intelligence et sa raison. L'ensemble devant engendrer l'action politique. Un Maître, Charles Maurras au sortir d'un doute constructeur élabore une doctrine : l'empirisme

organisateur se réalisant politiquement par une monarchie classique et socialisante. De là, plusieurs tendances se regroupent, se redéfinissent, se structurent... L'école de l'Action Française est née... Elle jouera entre les deux guerres le rôle de « *Contact* » entre le Maître, dont l'acte politique est l'écriture, et les monarchistes acteurs politiques.

Par contre, dans un mouvement tel que celui du 22 mars nous ne retrouvons aucune des données traditionnelles. Si Cohn Bendit suscite un mouvement, ce n'est pas en doctrinaire mais en agent cristallisateur. Il est le signe contradictoire reconnu par le mouvement du 22 mars. Nous retrouvons *autour* de lui, et non *en face* de lui, une juxtaposition *d'individus* anarchistes. Le mouvement refuse toute structure et toute hiérarchie, étant lui-même un organe de lutte contre les données traditionnelles de notre société. D'où l'impossibilité, pour les formations politiques, de récupérer à leur profit ces contestataires.

Les résultats des questions concernant la doctrine et les maîtres à penesr montrent clairement le très grand désintérêt des étudiants pour la chose publique. Ces résultats datent d'avril. Alors pourquoi l'éclatement et la crise de mai-juin 1968 ? Surtout, comment peut-on expliquer l'adhésion quasi-unanime des étudiants à cette révolte ?

Ont un maître à penser (Résultat général : 23,7 %)

— *Age :*

17/18 ans	26,3 %
19/20 ans	21,9 %
21/22 ans	23,2 %
Plus de 22 ans	26,2 %

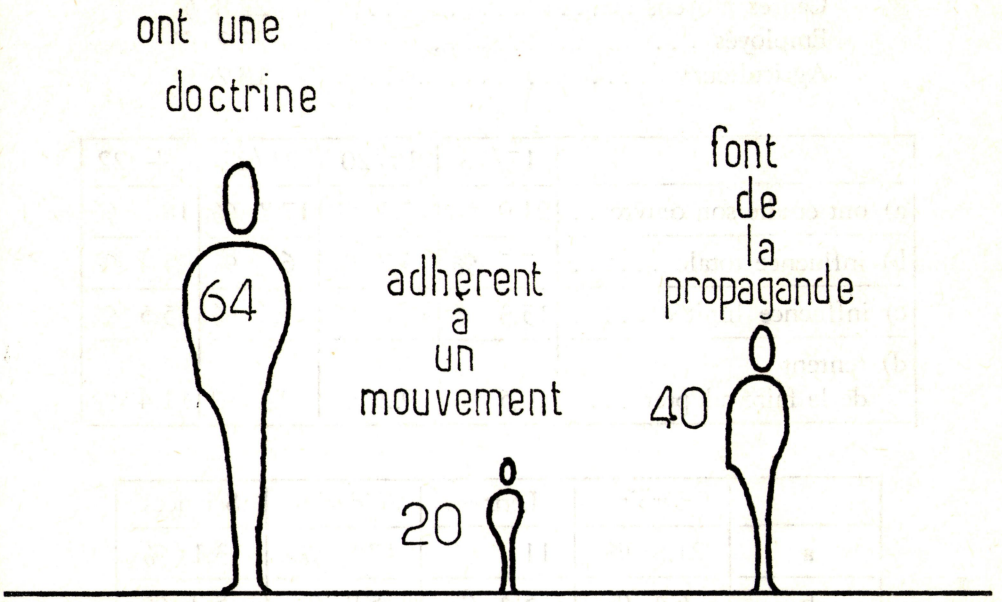
— *Etudes :*

Droit	28,8 %
Médecine	22,3 %
Sciences	19 %
Lettres	14,8 %

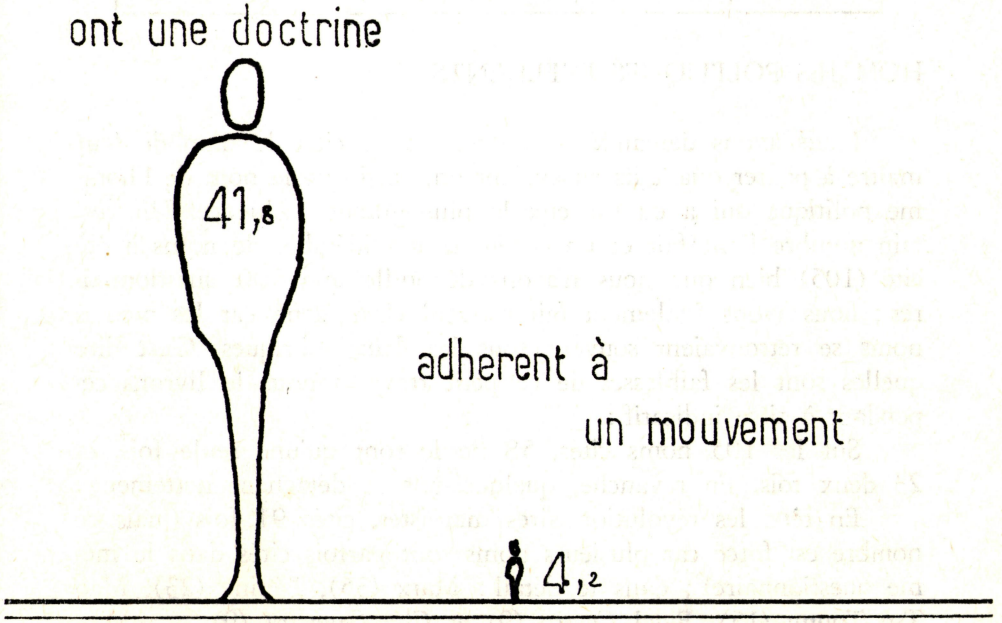
— *Sexe :*

Masculin	28,6 %
Féminin	16,4 %

pour 100 étudiants ayant un maitre á penser



pour 100 etudiant n'ayant pas de maitre á penser



— *Origine Sociale :*

Ouvriers	27 %
Patrons	25,9 %
Cadres supérieurs	23,4 %
Cadres moyens	22,8 %
Employés	22,2 %
Agriculteurs	18,2 %

	17/18	19/20	21/22	+ 22
a) ont étudié son œuvre	21,9 %	17,3 %	17,7 %	18 %
b) influence totale	7,5 %	5,2 %	6 %	5,4 %
c) influence limitée	15,3 %	14,6 %	15,4 %	15,5 %
d) tentent de le faire adopter	10,5 %	9,2 %	8,4 %	11,4 %

	Droit	Lettres	Médecine	Sciences
a	21,8 %	11 %	17,1 %	13,1 %
b	6,4 %	5,4 %	5,8 %	5,2 %
c	18,4 %	16,5 %	15,8 %	11,1 %
d	12,3 %	10 %	9,1 %	6,7 %

HOMMES POLITIQUES INFLUENTS

Nous avons demandé aux étudiants de citer le nom de leur maître à penser quant ils en avaient un, ainsi que le nom de l'homme politique qui a eu sur eux la plus grande influence. Un certain nombre l'ont fait et un ensemble considérable de noms a été cité (105) bien que nous n'ayons dépouillé que 500 questionnaires ; nous avons également fait un seul classement, car les mêmes noms se retrouvaient souvent sous les deux rubriques. C'est dire quelles sont les faiblesses de ce petit travail ; nous le livrons cependant à titre indicatif :

Sur les 105 noms cités, 58 ne le sont qu'une seule fois, et 23 deux fois. En revanche, quelques-uns se détachent nettement :

En tête, les révolutionnaires marxistes, cités 91 fois (mais ce nombre est forcé car plusieurs noms sont parfois cités dans le même questionnaire) ; dans le détail : Marx (35), Lénine (23), Mao Tsé Toung (15), Fidel Castro (9) et Che Guevara (9).

En seconde position, John Kennedy, cité 51 fois, surtout par les filles. Il est suivi de très près par le général de Gaulle qui est cité 50 fois.

Seuls noms étant cités plus de 10 fois ; en dehors des 7 qui viennent d'être cités, ce sont : Mendès-France (19), Napoléon (13), Maurras (12), Gandhi (11) et Jésus-Christ (11).

Celui qui suit est Jaurès (7 fois).

L'ABSOLU

Si l'on admet qu'avoir une doctrine politique et un maître à penser sont deux critères d'un certain absolu en matière politique force est de constater que les étudiants ne ressentent pas un besoin d'absolu en ce domaine, ou très peu. La question concernant « l'absolu politique » le prouve amplement.

Question : « *Sentez-vous le besoin d'un absolu en matière politique ?* » Oui : 17,5 %.

— *Age :*

17/18 ans	20,2 %
19/20 ans	15,7 %
21/22 ans	19,6 %
Plus de 22 ans	17,4 %

— *Etudes :*

Lettres	22,9 %
Droit	20,1 %
Médecine	17,4 %
Sciences	10,6 %

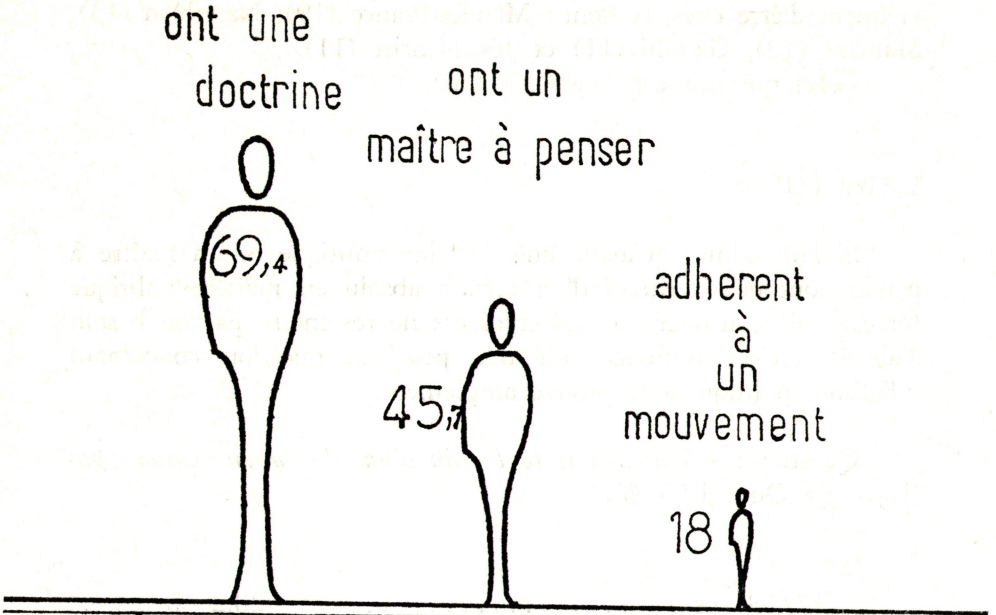
— *Sexe :*

Masculin	18,3 %
Féminin	16,5 %

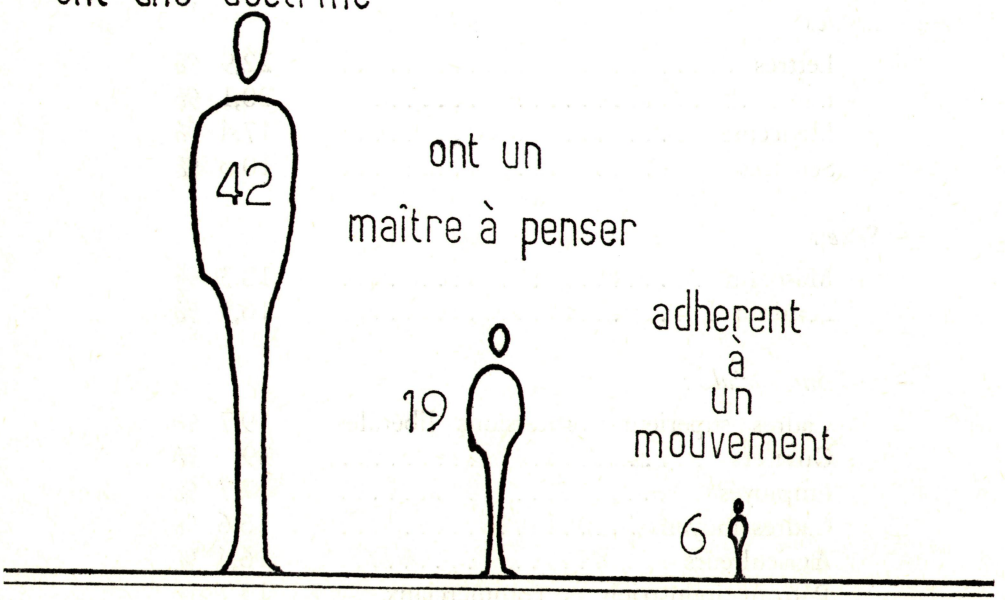
— *Origine sociale :*

Cadres supérieurs professions libérales	19,7 %
Ouvriers	19 %
Employés	17,7 %
Cadres moyens	16,6 %
Agriculteurs	16,4 %
Patrons industriels et commerciaux	15,7 %

pour 100 étudiants ayant un besoin d'absolu



pour 100 etudiants n'ayant pas ce besoin



Mais, l'interprétation des réponses à cette question doit être nuancée. En effet, la brutalité de la question nous interdit de considérer qu'aucun de ceux ayant répondu non ou n'ayant pas répondu à la question (82,5 %) ne ressent pas un besoin d'absolu en matière politique. Il est très probable par contre que ceux qui répondent oui sentent réellement ce besoin d'absolu et donnent toute sa valeur au terme.

Il nous semble que ce n'est pas faire mentir les chiffres que de dire que les 8 % d'étudiants engagés, militants, sont comptés pour moitié dans ces 17,5 %. Deux grandes catégories se dégagent donc de l'ensemble des réponses.

La première catégorie (82,5 %) représente des étudiants totalement passifs ou du moins très peu politisés. Ils ont parfois une doctrine, un maître à penser, mais c'est une politique de chambre. Ce sont des « individus politiques », des isolés. Ce sont des gens pour qui l'utopie sociale et politique est à réinventer si l'on veut qu'ils y adhèrent. Quand on disait : « la France s'ennuie ». C'étaient eux qui s'ennuyaient.

La seconde catégorie représente 17,5 % des étudiants. On y distingue deux comportements politiques différents.

D'une part, 10 % d'étudiants moyennement politisés. Peu engagés, ils ont une doctrine politique et ressentent un besoin d'un absolu politique. Disons qu'ils sont réceptifs, qu'ils sont prêts à un éventuel engagement politique. Il est très vraisemblable de penser qu'ils ont en partie formé la première vague qui est passée de la faculté à la rue.

On remarque d'autre part, une très petite catégorie d'étudiants, 7 %, celle-là même que notre enquête visait primitivement. Ce sont des étudiants politisés « à tous les stades », des militants. Il serait intéressant de se demander aujourd'hui dans quelle proportion a augmenté cette infime catégorie. Mais, si petite soit-elle, elle est la plus remarquable.

Où trouver en effet les premiers éléments de la révolte du printemps, si ce n'est parmi eux. Ce sont eux assurément, en partie du moins, qui ont été les éléments cristallisateurs du mouvement étudiant. C'est parmi ces 7 %, et même moins, qu'il faut chercher le détonateur de l'explosion et de sa réaction en chaîne. Moins de 7 % d'étudiants en ont mobilisé 10 %, lesquels ont éveillé presque l'ensemble du monde étudiant.

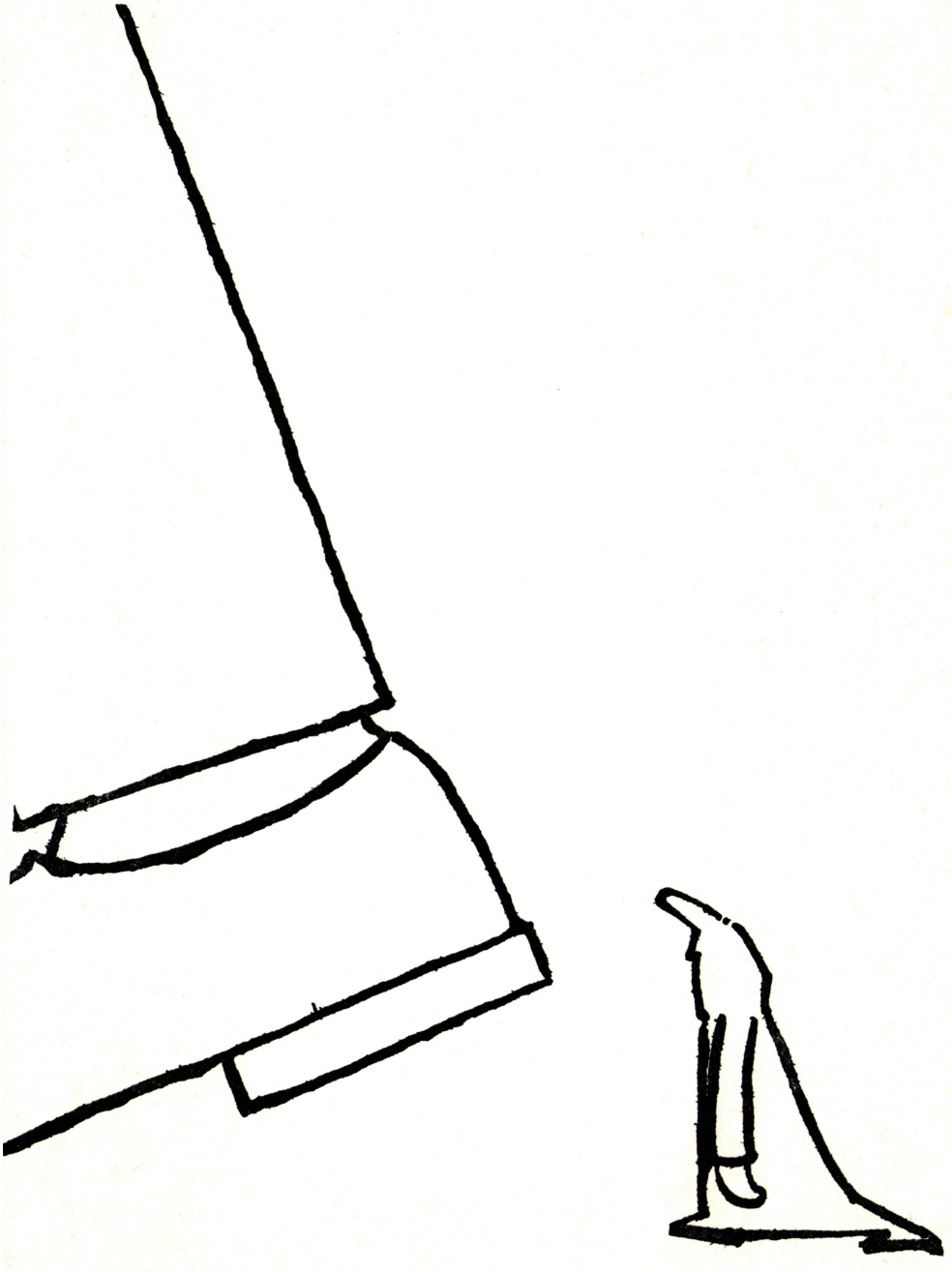
En définitive :

1) 85 % d'étudiants non-engagés. Pas toujours sans doctrine mais sans besoin d'absolu.
2) 15 % d'étudiants *politisés* à différents degrés :
   a) 10 % *plus* RECEPTIFS qu'ENGAGES ont, en général un besoin d'absolu. Etaient certainement :
      — dans les facultés
      — dans les commissions pendant Mai-juin.
   b) 5 % TRES POLITISES et ENGAGES
      Ils ont probablement constitué le fer de lance du mouvement de mai-juin.

CONCLUSION

L'analyse politique montre donc clairement qu'en avril, 82,5 % des étudiants dormaient. Rien ne laissait donc prévoir cette crise. Mais si l'on sait, comme l'enquête le montre, que ce sommeil était dû au dégoût envers les modes de pensée, et les formes d'action politiques traditionnelles, dès lors, il faut admettre qu'elle était inévitable. L'éveil s'étant fait par la contestation et la révolte, parce qu'il était brutal.

H. D., B. V., M. C.



L'étudiant et le théâtre

Depuis quelques années, le théâtre a été l'objet de soins tout particuliers de la part de ceux qui voulaient démocratiser l'art et instaurer dans son expression la participation du public. Les maisons de la culture, les théâtres populaires, en passant par les troupes itinérantes qui vont de village en village jouer dans des granges des choses simples et frappantes, avaient jalonné cet effort constant.

Il était intéressant de voir dans quelle mesure cet effort avait porté ses fruits dans le monde étudiant, particulièrement apte à le recevoir et à l'apprécier.

La fréquentation des théâtres

La première question posée portait sur la fréquentation des théâtres. Nous avons appris que :

— 88 % *des étudiants vont au théâtre au moins une fois par an* (ce qui implique que 12 % ne vont jamais au théâtre !)

— 63 % *y vont au moins* 5 *fois par an*

— 22 % *au moins* 10 *fois par an*

— 4 % *au moins* 25 *fois par an.*

Si l'on admet que les étudiants n'ont pas surestimé leur fréquentation, ces résultats paraissent peu surprenants, car ils reflètent cette habitude de considérer le théâtre comme un spectacle de luxe, auquel on se rend en moyenne une fois tous les deux mois.

Si l'on ventile ces résultats par âge, on voit que :

vont au théâtre (par an)	1 fois	5 fois	10 fois	25 fois
— 17/18 ans	90 %	66 %	27 %	3 %
— 19/20 ans	88 %	63 %	22 %	3 %
— 21/22 ans	89 %	67 %	23 %	5 %
— + de 22 ans	86 %	59 %	22 %	4 %

La fréquentation atteint son maximum en général vers 21/22 ans. On doit noter que les très jeunes étudiants vont beaucoup au

théâtre puis qu'on constate un « trou » vers 19/20 ans. *Au-delà de 22 ans, la fréquentation se stabilise à un niveau qui est le plus bas de tous,* sauf pour la minorité de passionnés qui vont au théâtre plus de 25 fois par an. Travail croissant ?... occupations familiales... attrait des pantoufles (déjà) ?...

Rapportée au sexe, cette fréquentation s'établit comme suit :

	1 fois	5 fois	10 fois	25 fois
— Garçons	86 %	57 %	19 %	3 %
— Filles	92 %	73 %	29 %	5 %

Partout les filles sont majoritaires, et très largement. Plus grande disponibilité matérielle ou intellectuelle ?

Par rapport aux branches d'études :

	Droit	Lettres	Sciences	Médecine
— 1 fois	91 %	98 %	83 %	91 %
— 10 fois	24 %	31 %	16 %	20 %
— 25 fois	3 %	7 %	2 %	3 %

Répartition enfin par rapport à la profession des parents :

	1 fois	5 fois	10 fois	25 fois
— Patrons	93 %	74 %	28 %	4 %
— Cadres sup.	91 %	71 %	26 %	4 %
— Cadres moy.	85 %	57 %	19 %	3 %
— Employés	85 %	55 %	20 %	2 %
— Agricult.	76 %	34 %	3 %	0 %
— Ouvriers	81 %	49 %	15 %	0 %

La lecture de ces résultats nous apprend que *la fréquentation des théâtres dépend étroitement du milieu social,* puisque, par exemple lorsqu'on arrive à 10 fois par an, il n'y a plus parmi les fils d'ouvriers que 3 % qui affirment une telle fréquentation, alors qu'il y a encore 28 % des fils de patrons et 26 % des fils de cadres supérieurs. Cela peut s'expliquer, d'une part, par la cherté du théâtre, d'autre part par l'effet d'entraînement ou l'habitude, les enfants des classes aisées accompagnant volontiers leurs parents au spectacle ou se laissant guider par eux. On peut également remarquer que les fils d'ouvriers fréquentent relativement beaucoup plus les théâtres que les fils d'agriculteurs, malgré un revenu qu'on peut considérer comme équivalent.

Théâtre et politique

Nous avons également pensé qu'il serait intéressant de comparer les réponses concernant la politique et celles concernant le théâtre.

Ainsi 63 % *des étudiants qui sentent le besoin d'un absolu en matière de politique vont au théâtre au moins* 5 *fois par an* (contre une moyenne de 63 % également), 20 % *y vont au moins* 10 *fois par an* (contre 22 % en moyenne) 8 % *y vont plus de* 25 *fois* (contre 4 % de moyenne).

En ce qui concerne l'inscription à un mouvement :

— 5 fois .... 67 % contre 63 % en moyenne
— 10 fois .... 23 % contre 22 % en moyenne
— 25 fois .... 4,6 % contre 4 % en moyenne (1)

On peut donc dire qu'il n'y a pas d'influence décisive de l'engagement ou de l'idéologie politique sur la fréquentation des théâtres. Certes les étudiants engagés sont légèrement majoritaires, mais cette différence minime peut s'expliquer par des affinités de tempérament : certains étudiants s'intéressent à tout, et il est normal que les gens actifs dans le domaine politique ne renient pas leur dynamisme lorsqu'il s'agit de théâtre. Mais l'important est de voir que la politisation que certains auteurs contemporains ont voulu introduire dans le théâtre ne semble pas se révéler encore très efficace... Ils pourront en déduire soit qu'ils sont engagés dans une mauvaise voie, soit qu'ils agissent en un milieu particulièrement propice au prosélytisme, puisque relativement vierge...

Théâtre et autres arts

Si l'on s'intéresse à la relation entre l'intérêt pour le théâtre et celui pour les autres arts, on trouve que les étudiants passionnés qui vont au théâtre au moins 25 fois par an aiment autant la peinture contemporaine que la moyenne, mais que 65 % de ces étudiants sont allés à une exposition au cours des trois mois qui ont précédé l'enquête contre une moyenne de 50 %. Pour la poésie contemporaine ceux qui vont plus de 25 fois par an au théâtre disent l'aimer dans la proportion de 62 % contre une moyenne de 45,7 %.

(1) Les pourcentages de fréquentation par rapport à l'inscription à un mouvement syndical sont sensiblement les mêmes.

En ce qui concerne la musique, ceux qui vont au théâtre plus de 25 fois par an vont régulièrement au concert dans la proportion de 39 %, contre une moyenne de 16,6 % pour l'ensemble des étudiants (1).

L'information théâtrale

A la question : *vous informez-vous régulièrement des manifestations théâtrales ?, 51 % des étudiants répondent par l'affirmative.* Ce qui implique que la moitié des étudiants ne vont au théâtre que par habitude ou par délassement — sans compter tous ceux pour qui « s'informer régulièrement » veut dire lire chaque semaine *Pariscope...*

Les auteurs contemporains

Nous avons demandé aux étudiants leurs goûts en ce qui concerne les auteurs de théâtre. Il apparaît que, parmi les auteurs préférés 51 % placent des auteurs classiques, 44 % des auteurs modernes (à noter que certaines réponses mentionnent les deux à la fois).

Il est intéressant de comparer le goût pour les auteurs modernes avec les indications d'ordre sociologique.

En ce qui concerne l'âge, aiment les auteurs modernes :

— 47 % des étudiants de 17/18 ans
— 42 % » de 19/20 ans
— 46 % » de 21/22 ans
— 41 % » de plus de 22 ans

Pour les branches d'études, on a dans l'ordre :

— Lettres ..... 55 %
— Droit ..... 51 %
— Médecine ..... 37 %
— Sciences ..... 32 %

Par rapport enfin à la profession des parents :

— Ouvriers ..... 53 %
— Patrons ..... 49 %
— Agriculteurs ..... 45 %
— Cadres supérieurs ..... 43 %
— Cadres moyens ..... 43 %
— Employés ..... 37 %

(1) Cf. les études comparatives p. 121.

Ce dernier résultat est très intéressant puisqu'il montre que le public des auteurs contemporains est très large chez les enfants des plus modestes.

Dans un certain sens c'est le constat d'une réussite.

Nous avions également demandé de citer les noms des auteurs préférés. Tous n'ont pas répondu à cette question (un sur deux en moyenne) ; le dépouillement était difficile, car l'ordinateur n'était là d'aucun secours. A titre indicatif, nous livrons les résultats du dépouillement d'environ 500 questionnaires :

— sur 102 écrivains cités au total, 2 seulement le sont plus de 30 fois (46 ne le sont qu'une fois et 13 deux fois). Ce sont dans l'ordre décroissant :

Brecht (59), Pirandello (53), Molière (47), Ionesco (46), Shakespeare (45), Racine (38), Camus (36), Giraudoux (35), Claudel (33), Anouilh (32), Sartre (30) ;

Sont cités moins souvent, mais se détachent néammoins de l'ensemble : Tchekov, Montherlant, Corneille, Beckett (certains ont cité plusieurs auteurs).

— *Conclusions concernant le théâtre*

Au premier abord, les résultats concernant le théâtre ne sont pas aussi décourageants que ceux concernant la musique par exemple, lorsqu'il s'agit des taux de fréquentation qui se situent au niveau moins médiocre. Mais, d'un autre côté, il apparaît que la fréquentation des théâtres est beaucoup plus soumise à la hiérarchie sociale que celles des salles de concerts (qui l'est déjà un peu).

Nous avons vu quelles pouvaient en être les causes, d'origine pécuniaire essentiellement. Ce qui est beaucoup plus frappant est de constater que l'intérêt pour le théâtre progresse également avec la hiérarchie sociale, alors que cette dernière joue très peu en ce qui concerne la lecture des articles de critique musicale.

De tout celà, il ressort que le théâtre est beaucoup plus tributaire du milieu social que la musique. Cela semble paradoxal : quel art paraît plus cloisonné, plus réservé à une élite d'initiés que la musique ? Au contraire, quel art a été l'objet de plus d'attention de la part des auteurs, des metteurs en scène, des organisateurs afin de le rendre populaire et accessible à tous ? Même les J.M.F. paraissent embourgeoisés à côté des théâtres populaires, des théâtres des Maisons de la Culture. Trouve-t-on en musique l'équivalent de ces troupes de jeunes qui vont montrer dans les campagnes des spectacles sur des problèmes de notre temps ? N'importe, les résultats sont là et ils sont inquiétants.

L'action qui s'impose, avant toute autre, semble donc être de démocratiser et d'ouvrir le théâtre à un nouveau public. Il s'agit de monter des pièces accessibles à tous et cela à un prix modique.

Dans une large mesure un effort a été fait en ce sens par les théâtres populaires. Mais il faudra se garder d'une certaine facilité en ce domaine ; ouvrir le théâtre à tous ne veut pas dire organiser des cours, pas plus que servir des œuvres médiocres.

Il ne s'agit pas non plus de profiter de cette masse relativement vierge pour lui inculquer des doctrines politiques qu'elle aura l'impression de découvrir d'elle-même.

Le véritable théâtre populaire doit savoir répondre aux exigences d'une certaine ignorance sans jamais imposer des solutions quelles qu'elles soient.

Il en est un peu de même pour les maisons de la culture. On se heurte là à deux écueils. Ou les œuvres choisies sont très contemporaines, et par conséquent d'un accès difficile, et dans ce cas la Maison de la Culture se transforme rapidement en un atelier expérimental pour un cercle d'initiés. Ou les œuvres sont accessibles et bien présentées — ce qui est le cas le plus fréquent — mais alors se repose dans toute son acuité le problème social : très vite certaines Maisons de la Culture sont devenues des « Centres d'éducation » pour ouvriers auxquels les classes moyennes répugnent à se joindre. D'où le développement, dans ce ghetto, d'une action politique et idéologique de plus en plus violente car de plus en plus coupée du réel, qui aboutit finalement à la répression que réclame la population de l'endroit.

Ce sont ces écueils qu'il s'agit de surmonter et l'on saisit alors le rôle essentiel de l'information et de la propagande. Comme le reste, aller au théâtre et l'aimer est une question d'habitude.

Si l'on s'habitue dans les lycées, dans les facultés, à monter des pièces où chacun aura un rôle à jouer, aura l'impression de participer à une création collective, alors se manifestera ce goût que la passivité ne peut donner. C'est dans ce domaine que l'improvisation et le théâtre politique peuvent trouver leurs lettres de noblesse (1). La création de salles où l'improvisation serait permanente, où des groupes pourraient sans cesse se faire et se défaire dans un cadre approprié, s'avère indispensable. Et pour réveiller tous les

(1) Il ne s'agit pas d'immiscer avec hypocrisie quelques doctrine politique dans le théâtre, mais de consacrer enfin l'aspect théâtral, caricatural, de la politique. Il s'agit de savoir que, dès qu'on fait de la politique, on joue au théâtre...Non pas pour ne plus faire de politique, mais pour s'en amuser davantage !

nonchalants qui ne savent pas que l'expression théâtrale peut être une source prodigieuse de jouissances esthétiques, il faut institutionnaliser des « dérangeurs », des garçons passionnés qui sauront introduire dans toutes les circonstances la provocation théâtrale. C'est le seul moyen de faire se battre un flegmatique que de lui donner des coups de poing... La seule chance de réveiller ces étudiants que nous savons endormis (mais qui sont capables de se réveiller, on l'a vu en mai), est de les provoquer sans cesse en les forçant, pour répondre, à se placer d'emblée dans l'expression théâtrale dont ils seront alors à la fois les créateurs, les auteurs et les analystes.

Ce que fait le Living Theatre d'une manière un peu prématurée dans les rues de nos villes (on connaît les réactions des dormeurs d'Avignon), il n'est pas trop tôt pour le tenter dans les facultés et les écoles.

Pour soutenir une comparaison boiteuse, on pourrait dire que, de même que certains arrivent à la musique en commençant par danser sur des airs de jazz, ou à rythmer un air en claquant des doigts, de même certains pourront arriver au théâtre en agissant, en créant de manière spontanée. Mais il ne faudrait pas se limiter là.

« *Rallumez les salles !* » a-t-on entendu en mai. Cela est faux et à courte vue.

En effet, le théâtre est un lieu privilégié où un certain nombre de personnes se trouvent immobiles, dans le noir, à fixer une scène seule éclairée. Cette fixité de la scène, en une perspective unique, permet peut-être encore plus qu'au cinéma, d'imposer par une vision teintée d'étrange et de fantastique un inconscient collectif dont l'action sur le spectateur sera profonde parce qu'inhabituelle et étrange. D'où la voie qui s'ouvre aux auteurs et aux comédiens de mettre à profit de cadre et cette atmosphère exceptionelle pour imposer au public des visions fantastiques, ou l'expérience d'une nouvelle logique selon leur tempérament.

Mais, se priver de cette occasion — inespérée dans nos sociétés de clarté et d'aseptie — pour transformer les théâtres en des arènes politiques, c'est mettre les bœufs après la charrue. Ces auteurs « engagés » devraient comprendre que le terrorisme culturel se pratique bien mieux dans la pénombre.

Il ne faut pas prendre cette immobilité du spectateur pour de l'inexistence et appliquer à tort et à travers des mots de « contestation » ou de « participation » pour n'importe quoi. Calé dans son fauteuil d'obscurité, le spectateur encaisse, emmagasine, refoule, défoule, et il le peut car il a l'impression d'être seul. Sa participation n'est pas au niveau de la parole et du geste mais à celui, beaucoup plus déterminant, de l'inconscient.

Il faudra donc préserver à côté d'un théâtre « chahut » passionnant et indispensable, des formes de théâtre expérimental où des spectateurs déjà avertis viendront recevoir leur dû de bouleversement, qu'ils veulent intime et violent.

J.-M. D.

L'étudiant et la peinture

A première vue, la peinture ne semble pas être une forme d'art trop délaissée par les étudiants

— puisque 50,2 % *d'entre eux ont visité une exposition ou une galerie au cours des trois mois qui ont précédé l'enquête,*

— et que 46,3 % *aiment la peinture contemporaine,*

— alors que 16,6 % *seulement vont au concert.*

Il reste à se demander si le fait d'avoir visité une exposition dans un délai de trois mois est le signe d'un goût prononcé pour les arts plastiques !

En effet, la publicité qui entoure les grandes expositions temporaires est trop souvent le facteur déterminant qui pousse l'étudiant, comme le badaud, à les fréquenter. On est allé voir les expositions Bonnard, Ingres ou Vermeer de Delft et bien d'autres encore, on s'y est bousculé, tout Paris en a parlé : c'était un « événement » qu'il ne fallait pas manquer. On avait tout simplement oublié qu'un grand nombre des toiles exposées se trouvaient déjà, et se trouvent encore, dans les musées parisiens.

Mais, revenons à notre enquête. Sans doute aurait-il fallu distinguer entre exposition et galerie, poser une question sur les musées, etc... Faute de moyens, nous avons dû y renoncer. Cependant les quelques résultats que nous avons recueillis permettent de tenter une première approche de la question.

Première question :

— *Etes-vous allé à une exposition, une galerie, au cours des trois derniers mois ?* (1)

— 50,2 % des étudiants répondent affirmativement, cela veut dire qu'un étudiant parisien sur deux reste indifférent à l'égard de ce genre de manifestation artistique. Mais, là encore, se pose la question qui revient dans toute cette enquête comme un leit-motiv : s'agit-il de désintérêt pur et simple ou bien d'hostilité délibérée

(1) Le délai de trois mois était à dessein large afin de mettre en évidence le désintérêt complet manifesté par les réponses négatives.

vis-à-vis d'une culture considérée comme « bourgeoise »? Rien ne permet d'y répondre *a priori* ; aussi la laissons-nous de côté pour l'instant afin de pousser plus avant l'examen de ces 50,2 %.

Disons tout d'abord que ce pourcentage varie en fonction de l'âge, du sexe, des études poursuivies et de l'origine sociale. Une première constatation s'impose : les filles fréquentent galeries et expositions avec plus d'assuidité que les garçons (61 % contre 43 %). Peut-être sont-elles plus sensibles à la mode, mais ne faisons pas dire aux chiffres ce qu'ils ne peuvent dire.

Quant à l'âge, il ne semble pas qu'en la matière il soit déterminant ; entre les 17/18 ans, les 19/20 ans, les 21/22 ans et les plus de 22 ans, les pourcentages varient mais sans qu'une tendance nette se dégage. Respectivement : 50,4 %, 52 %, 48,3 % et 51 %.

En revanche les études poursuivies, soit que certaines laissent plus de temps disponible aux étudiants, soit que l'objet même des études l'exige, ou pour d'autres raisons encore, influent sur la fréquentation des expositions : les littéraires l'emportent (66 %) suivis des juristes (51,8 %), des médecins (51,6 %) et enfin des scientifiques (36,8 %).

Pour ce qui est des variations selon l'origine sociale, elles figurent dans le tableau ci-après, en suivant un ordre décroissant :

— *Profession des parents*	*Pourcentage de fréquentation* (1)
— Cadres supérieurs et professions libérales	58,2 % (434)
— Patrons de l'industrie et du commerce	54,8 % (108)
— Cadres moyens	47,8 % (161)
— Ouvriers	42,9 % (27)
— Agriculteurs	40 % (22)
— Employés	35 % (85)

Deuxième question :

— *Aimez-vous la peinture contemporaine ?*

Les filles répondent oui dans un pourcentage de 52 % contre 43 % pour les garçons, ce qui confirme la tendance relevée précédemment.

(1) Le nombre entre parenthèses indique le nombre de réponses positives reçues pour la question.

De même en ce qui concerne l'âge, il n'y a pas de tendance nette : 51,7 %, 47,4 %, 42 %, 48 %, sinon un fléchissement jusqu'à 22 ans suivi d'une nette remontée (même phénomène pour la question précédente).

En ce qui concerne les études poursuivies, l'ordre est le suivant :

— Littéraires	57,7 %
— Médecins	44,5 %
— Juristes	43,6 %
— Scientifiques	40 %

Si l'on compare aux résultats précédents, on relève deux constantes :

1) Les littéraires sont nettement en tête, mais sans doute est-ce le fait de leurs études.
2) Les médecins, bien qu'ayant des études aussi astreignantes, distancent les scientifiques et même, dans le second cas, les juristes. Le « médecin-humaniste » n'est peut-être pas encore entré dans la légende.

L'origine sociale enfin :

— *Profession des parents*	*Pourcentages des réponses positives*	
— Employés	49,8 %	(121)
— Cadres moyens	48,1 %	(162)
— Cadres supérieurs et professions libérales	47,7 %	(356)
— Patrons de l'industrie et du commerce	43,6 %	(84)
— Ouvriers	36,5 %	(23)
— Agriculteurs	32,7 %	(23)

Cette fois encore la comparaison avec les résultats précédents est intéressante : l'ordre est sensiblement différent. Les fils d'employés qui viennent en dernier pour la fréquentation des expositions, aiment le plus la peinture contemporaine. Ce résultat pourrait susciter de longs commentaires, mais, quitte à décevoir les bons esprits, il faut honnêtement dire que le nombre des réponses concernant les étudiants de condition modeste ne permet pas de donner à leurs pourcentages une valeur définitive.

Mais la peinture n'est qu'une forme d'expression parmi d'autres : dès lors il est intéressant de se demander si les étudiants amateurs de peintures dédaignent les autres formes d'art ou, au contraire, y sont également sensibles.

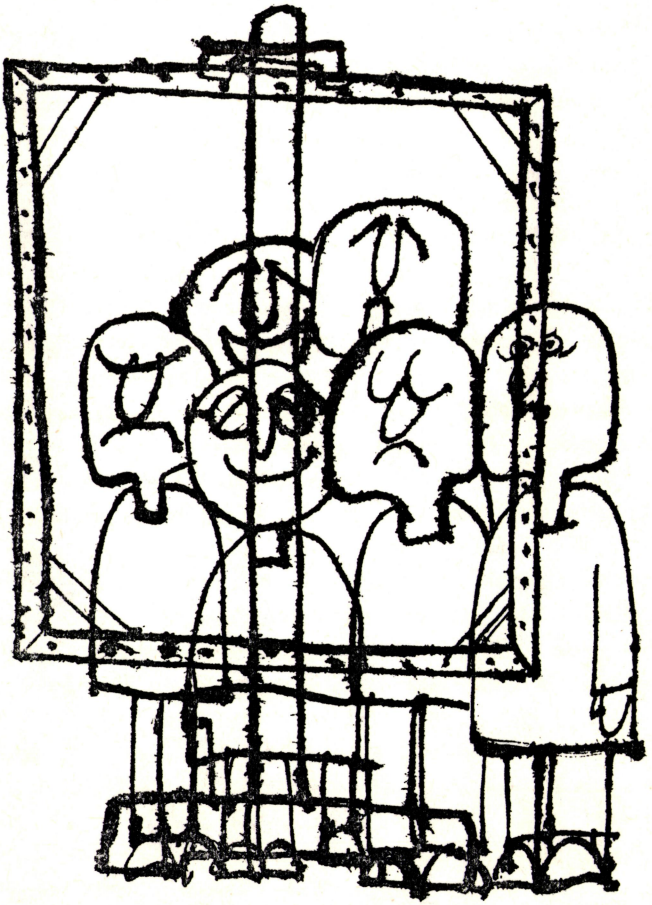
— *Aiment la peinture contemporaine*	— *Ne l'aiment pas*
— Vont régulièrement au concert	
18,7 %	14,8 %
— Lisent les articles de critique musicale	
39,5 %	30,9 %
— Lisent la poésie contemporaine	
57 %	35,9 %
— *Ont visité une exposition*	— *Ne l'ont pas fait*
— Vont régulièrement au concert	
24,4 %	8,7 %
— Lisent les articles de critique musicale	
43,2 %	26,9 %
— Lisent la poésie contemporaine	
56,5 %	34,7 %

Si l'on veut croire les chiffres, on peut dire que la distinction ne se fait pas entre les étudiants qui vont au concert, ceux qui préfèrent la poésie et ceux qui aiment la peinture mais plutôt entre ceux qui sont sensibles à une quelque forme d'expression artistique que ce soit et ceux qui y sont indifférents.

Terminons par un résultat qui illustre bien cette tendance, à savoir que ceux des étudiants qui font l'effort de se déplacer vers les œuvres d'art sont également ceux qui sont le plus sensibles à toute création artistique :

— 59,4 % *de ceux qui ont visité une exposition ou une galerie dans les trois mois, aiment la peinture contemporaine* alors que seulement 33,2 % *des autres aiment cette même peinture.*

M. C.



L'étudiant et la musique

Lorsque, avant les événements, on parlait de comportement des jeunes face à la musique, les réactions étaient contradictoires. D'un côté on constatait que la musique était de tous les arts le « parent pauvre » en France, et une grande campagne avait été lancée sur ce sujet en 1967.

D'un autre côté, les spécialistes avaient constaté un regain d'intérêt des jeunes pour la musique contemporaine, qui se manifestait par des achats de disques, aussi bien que par l'assistance aux concerts.

La fréquentation

Pour caractériser cette situation, nous avons posé à nos camarades un certain nombre de questions dont la première était « *allez-vous régulièrement au concert ?* »

16 % *des étudiants ont répondu par l'affirmative.* Comparées aux résultats d'ordre sociologique ces réponses nous donnent :

— Garçons : 14 % — Filles : 19 %

— 17/18 ans ..... 17 %
— 19/20 ans ..... 14 %
— 21/22 ans ..... 19 %
— Plus de 22 ans ..... 16 %

Sans insister sur le détail des pourcentages concernant les tranches d'études, on trouve dans l'ordre les littéraires, les juristes et les scientifiques.

La critique musicale

Il reste à savoir dans quelle mesure ces étudiants portent un intérêt quelconque à la musique ou se rendent par habitude ou en famille aux concerts dominicaux.

Ainsi, à la question : « *Lisez-vous des articles de critique musicale* », 54 % *répondent non.*

Si l'on met les deux réponses en relation, on constate que 67 % *de ceux qui vont régulièrement au concert lisent des articles de critique musicale...* D'où l'on peut déduire que le public de la musique est relativement cohérent et fidèle, s'il est peu nombreux.

D'un autre côté, on peut se demander si beaucoup d'étudiants ne considèrent pas la musique en « littéraires », *puisque plus des deux tiers de ceux qui lisent des articles de critique musicale ne vont pas régulièrement au concert.*

Il semble donc qu'on assiste à une manifestation très décevante d'intérêt pour la musique : moins de la moitié des étudiants en lit les études ou commentaires, et parmi cette petite moitié, une minorité assiste aux manifestations musicales.

Le disque

On peut se demander si le phénomène de diffusion du disque n'est pas à l'origine d'une certaine désaffection pour le concert. A cet égard, 25,8 % *des étudiants achètent souvent des disques classiques, mais* 19 % n'en achètent jamais.

Les étudiants abordent donc plus facilement la musique par le disque que par le concert. La corrélation entre ces question est intéressante, 52 % *de ceux qui vont régulièrement au concert achètent souvent des disques de musique classique* (contre une moyenne de 25,8 % rappelons-le). On ne peut donc pas dire qu'il y ait concurrence entre le disque et le concert puisque à l'inverse, 33 % *de ceux qui achètent souvent des disques de musique classique vont également régulièrement au concert* (pourcentage supérieur à la moyenne). Ce sont donc les mêmes qui achètent beaucoup de disques et qui vont régulièrement au concert.

Toujours dans le domaine du disque, on peut constater que les achats de disques de variétés et de jazz décroissent avec l'âge, alors que le classique reste stable, ce qui correspond donc à une réduction globale des achats de disques avec l'âge.

Ce résultat n'a rien pour étonner. Il est normal que les étudiants achètent de moins en moins d'enregistrements de musique d'agrément (pour les variétés). Mais, cela montre a contrario qu'il y a très peu de conversions, et que ceux qui n'achètent plus de musique d'agrément ne se reportent pas pour autant sur le classique. N'est-ce pas la manifestation d'un certain cloisonnement ?

Il est également intéressant de savoir si ceux qui achètent souvent des disques classiques lisent les articles de critique musicale :

60 % de ceux qui achètent souvent des disques de musique classique lisent des articles de critique musicale. Le pourcentage est donc plus élevé que la moyenne (46 %) mais dans l'absolu il reste que les « critiques de disques » n'influencent que six acheteurs réguliers sur dix.

D'un autre côté, la critique pourra trouver un élément d'optimisme lorsqu'elle saura que *44 % de ceux qui lisent des articles de critique musicale achètent souvent des disques de musique classique,* ce qui est nettement supérieur à la moyenne (25 %). Cohérence de cette minorité ou influence bienfaisante de la critique ?...

Musique et milieu social

On peut enfin se demander si le milieu social a une influence sur le comportement des étudiants face à la musique.

Il apparaît que vont régulièrement au concert :

— 21 % des fils de patrons de l'industrie et du commerce, des fils de cadres supérieurs, professions libérales
— 16 % des fils de cadres moyens
— 14 % des fils d'agriculteurs
— 13 % des fils d'employés
— 12 % des fils d'ouvriers.

Là encore, il apparaît qu'un effort de démocratisation reste à entreprendre en ce domaine puisque la fréquentation des salles de concert est parallèle à l'importance du revenu des parents. Malgré tout, on doit dire que la différence de fréquentation est loin d'être proportionnelle à cette différence de revenu (9 % de différence de fréquentation au maximum) et elle n'est certainement pas proportionnelle non plus aux différence de revenu des étudiants, ce qui, somme toute, assez encourageant — démocratiquement parlant — mais très décourageant si l'on considère que les étudiants qui ont beaucoup plus d'argent ne le dépensent pas à des activités culturelles !

En ce qui concerne *les achats fréquents de disques classiques,* les pourcentages restent assez voisins : *22 % des fils d'ouvriers contre 27 % des fils de patrons.* Ce résultat semble très important car il tend à démontrer que le disque est plus démocratique que le concert, ce qui peut s'expliquer par le fait que les plus humbles hésitent encore à aller au concert pour lequel il faut paraître, s'habiller, etc... D'un autre côté, on peut imaginer que les fils de patrons peuvent trouver dans la discothèque paternelle déjà beaucoup d'enregistre-

ments dont ils n'auront pas à faire l'acquisition. D'où un résultat paradoxal au premier abord puisque le disque, lourdement taxé, reste un moyen de culture très cher.

Si l'on examine les corrélations entre la musique et les autres pôles d'intérêt, on constate essentiellement que 54 % *de ceux qui vont régulièrement au concert lisent la poésie contemporaine* (contre 45 % en moyenne) *que* 41 % *de ceux qui vont régulièrement au concert sont informés des derniers courants de la pensée et de la philosophie contemporaine* (contre une moyenne de 36 %) On peut donc dire que la minorité agissante du point de vue musical est également informée et intéressée par les autres formes d'expression artistique.

CONCLUSIONS CONCERNANT LA MUSIQUE

Les résultats que nous avons obtenus amènent à se poser le problème de la place réelle de la musique en France parmi les autres arts, dont l'essentiel est certainement le problème du concert.

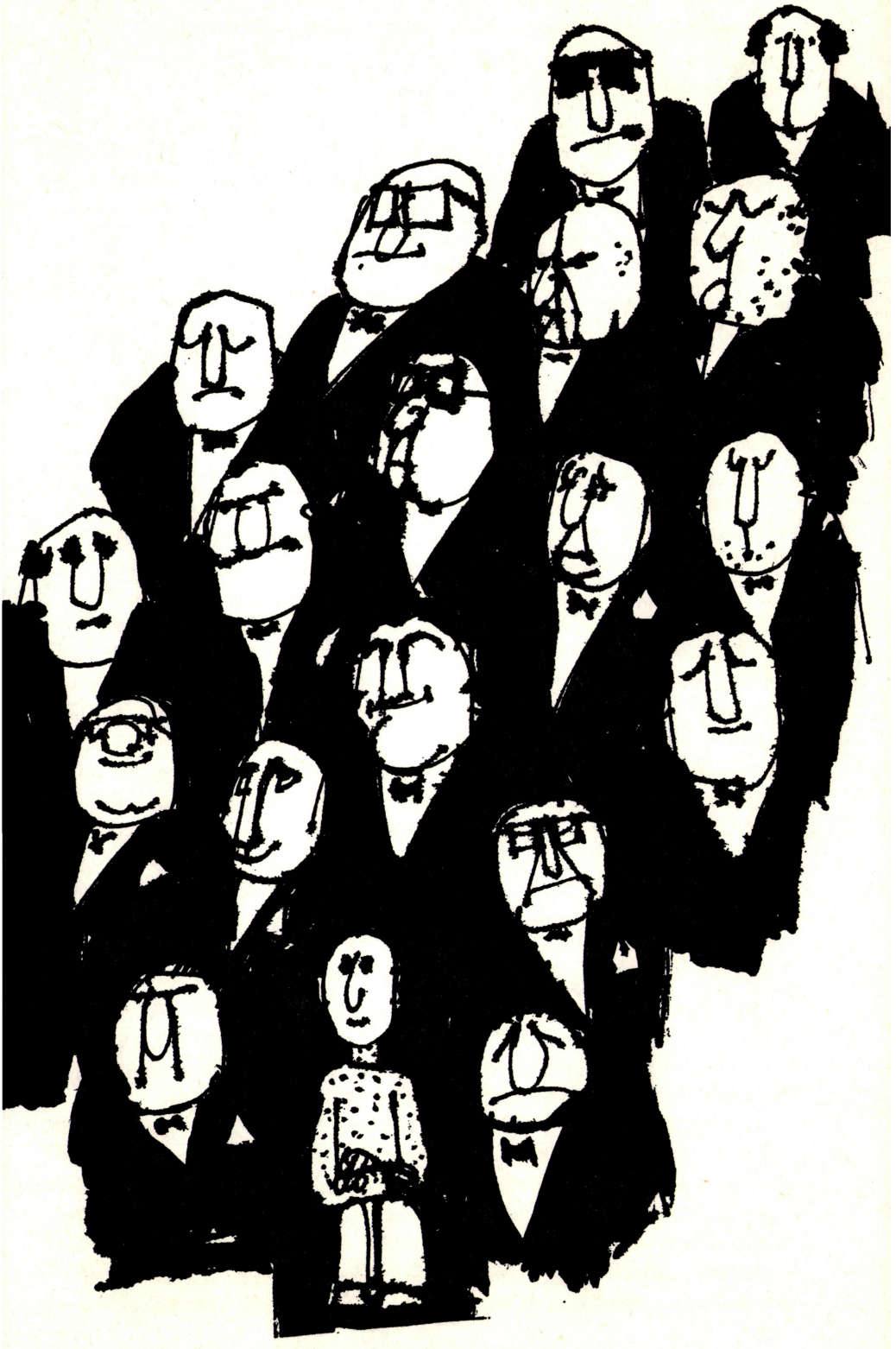
Il est navrant, alors que 22 % des étudiants disent aller au théâtre plus de 10 fois par an, ou que 50 % d'entre eux ont visité une exposition dans les trois mois qui ont précédé l'enquête que seulement 16 % d'entre eux déclarent aller régulièrement au concert. On peut se demander si l'organisation des concerts n'en est pas la cause. En effet, la majorité de ceux-ci ne présentent pas d'intérêt immédiat pour les étudiants qui tiennent le raisonnement suivant : « *pourquoi payer* 15 *F une place de concert pour entendre la Neuvième Symphonie ou l'Inachevée alors que France-Musique les diffuse sans cesse ou que, pour un peu plus cher, je peux acheter la meilleure interprétation de ces œuvres par le chef le plus prestigieux ?* ».

Réhabiliter le concert

Il faut voir quelles sont les bases d'un tel raisonnement, si fréquent, et ce que ses conclusions ont de désolant.

Tout d'abord, on peut se demander si les programmes des concerts sont réellement susceptibles d'intéresser des jeunes, voire de les amener à la musique...

Il faut d'abord parler des concerts dominicaux dont la banalité est souvent affligeante. Mais aussi d'un culte porté à certains « monstres sacrés » qui fait que, lors du récital ou du concert, un jeune aura davantage l'impression d'une soirée mondaine entre



personnes de bonne compagnie que d'une communication réelle. A moins qu'il ne soit intégré à ces « cercles » par sa famille, l'étudiant relégué avec ses amis dans le petit ghetto des places réservées aux J.M.F., a l'impression (intellectuellement et physiquement) de ne pas participer à leur soirée.

Tout cela accompagné d'un paternalisme de bon aloi : on offre aux étudiants des places peu chères grâce aux J.M.F. (dont il est rare de savoir où et quand on peut trouver les représentants dans les facultés, et surtout s'il leur reste des places), ou au COPAR (ce qui nécessite de se rendre avenue de l'Observatoire et d'attendre une bonne matinée pour obtenir une place).

Paternalisme assez guindé cependant : « prière de mettre une cravate ! On veut bien vous offrir de mauvaises places pas chères, mais il ne s'agirait pas que le soliste puisse discerner, dans le fond de la salle, quelque col roulé... D'ailleurs, les musiciens sont eux-mêmes en habit, beaux et nets, ce serait leur faire insulte que d'arriver en chandail. Ne dites pas que cela vous ennuie ou que les costumes sombres coûtent chers. Le militant P.S.U. le plus révolutionnaire et le plus délabré trouvera bien au fond de ses tiroirs un morceau de tissu à se mettre autour du cou. »

D'où un aspect cérémonieux qui, les résultats le prouvent, fait hésiter beaucoup d'étudiants. Or, une telle conception est parfaitement illogique. Il est évident que rien, sinon l'habitude, ne pourrait laisser croire que les musiciens joueront plus mal ou que les auditeurs écouteront moins bien dans une atmosphère détendue.

Pendant les événements de mai, la Faculté de Droit avait invité de nombreux musiciens à venir jouer dans cete immence capharnaüm qu'était alors le grand amphithéâtre. Jamais la tension de l'écoute ni la joie d'entendre ne furent si profondes car elles succédaient au chaos et au brouhaha mais sans artifice, sans rideau... Tout naturellement la musique venait imprimer son rythme plus lent, plus tendu, imposant le silence dans cette immense salle. Et ces contrastes dont l'ensemble marquait une gigantesque respiration (discours, brouhaha, musique, poème) ont composé des jours durant et sans interruption la plus belle et la plus immense des musiques dont aurait rêvé Stockhausen.

Il faut redonner vie au concert car il s'agit de la manifestation la plus réelle et la plus intimement vivante de la vie musicale.

Jamais le disque qui fige les interprétations ne peut procurer l'émotion esthétique du contact direct contre l'instrumentiste et son public.

Certains compositeurs contemporains ont tenté d'introduire dans leurs œuvres des éléments alléatoires par lesquels les instrumentistes doivent tenir compte des réactions du public... Cette ten-

tative passionnante n'est que la mise au clair d'un état de fait qui existe pour toute musique et pour tout concert : jamais un grand musicien ne joue deux fois la même chose, tout se détermine sur les relations intimes entre le public et lui-même.

C'est dire que le public a un rôle à jouer et qu'il ne peut le faire qu'au concert. Rôle d'information, d'appréciation tout d'abord, par des discussions avec le compositeur, avec les interprètes qui doivent, là aussi, descendre de l'estrade (1). Mais aussi par une communication plus intime au niveau de la transmission de l'œuvre, non seulement entre le musicien et chaque auditeur mais aussi entre les auditeurs eux-mêmes.

J'ai vu cela lors de la création du « Laborynthus » de Luciano Berio, salle Gémier. Saisis d'une manière irrésistible par cette musique prodigieuse, les auditeurs se regardaient, s'interrogeaient, s'appréciaient et finalement tremblaient et jouissaient ensemble...

Il paraît, comme le dit Dominique DESOUCHES, que notre civilisation manque de places publiques ; pour la musique ce lieu privilégié ne peut être que la salle de concert, mais débarrassée de son aura de tradition bornée et de respectabilité prétentieuse... avant que les places publiques ne deviennent elles-mêmes le gigantesque concert d'une polyphonie enfin saisie en son intégralité, celle des rythmes et des spasmes de notre société bouleversée.

J.-M. D.

(1) Un début d'expérience de ce genre a été réalisé par Maurice Fleuret lors des journées de musique contemporaine de novembre 1968. Le succès considérable de cette tentative, malgré le cadre suranné et laid du théâtre de la Gaîté Lyrique, devrait donner une impulsion décisive en cette voie.

L'étudiant et la littérature classique [1]

Avant de présenter les résultats concernant la littérature, on ne doit pas manquer de rappeler que, à la différence de la musique et de la peinture, l'étude et la connaissance des œuvres littéraires, surtout classiques, jouent un rôle considérable dans notre enseignement secondaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que les étudiants qui, par définition sont passés par l'enseignement secondaire, soient avant tout portés, pour satisfaire leurs besoins culturels vers les œuvres littéraires.

Notre première question fut donc de savoir *si l'étudiant continue à lire les auteurs classiques depuis la fin de ses études secondaires :*

— A cette question, 72 % des étudiants répondent affirmativement.

Une étude plus approfondie de ce résultat montre que :

1) Ce pourcentage baisse avec l'âge :

— 17/18 ans	74,6 %
— 19/20 ans	74,5 %
— 21/22 ans	70,2 %
— Plus de 22 ans	67,8 %

Cette baisse est probablement dûe davantage à un manque de temps grandissant qu'à un désintérêt pur et simple.

2) Les filles lisent plus que les garçons (85 % contre 65 %). Nous laissons à nos lecteurs l'appréciation de ce résultat.

3) Ventilation selon les branches d'études poursuivies (dans l'ordre décroissant) :

— Lettres	81,5 %
— Médecine	76,8 %
— Droit	70,2 %
— Sciences	63,9 %

(1) Il faut encore une fois regretter le caractère sommaire de cette étude, particulièrement évident pour la littérature, mais les conditions techniques de l'enquête nous l'ont imposé.

Il est remarquable de noter l'exploit des médecins qui, malgré des études très astreignantes, suivent de peu ceux qui lisent les auteurs par profession (les littéraires) et viennent bien avant les juristes. Il est intéressant de rapprocher ces résultats de ceux concernant la peinture.

4) Ventilation selon l'origine sociale (dans l'ordre décroissant) :

— Ouvriers	77,8 %	(49)
— Cadres supérieurs	76,7 %	(573)
— Patrons	73,6 %	(145)
— Cadres moyens	68,5 %	(231)
— Employés	63,8 %	(155)
— Agriculteurs	63 %	(35)

On note encore, chez les fils d'ouvriers, une véritable « soif » de culture et de lecture (1).

Ces pourcentages, relativement élevés, confirment notre hypothèse de départ et soulignent très nettement la profonde influence exercée par les programmes de l'enseignement secondaire. Une question relative à la lecture des auteurs modernes aurait peut-être permis de préciser davantage les rapports entre l'étudiant et la littérature. Cependant, des indications intéressantes à ce sujet sont données dans le chapitre « l'étudiant et le théâtre » où l'on aperçoit que, d'une manière générale, les auteurs classiques sont préférés aux modernes.

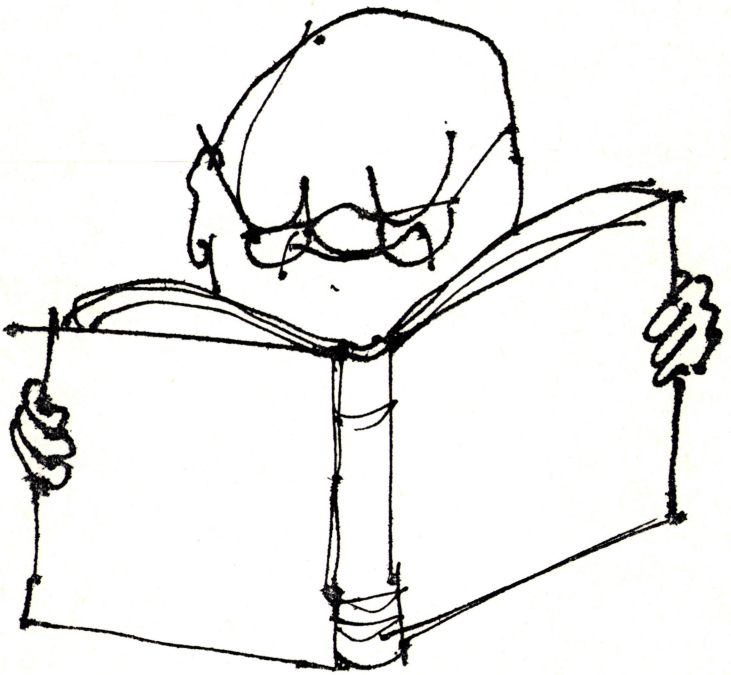
Afin d'échapper, autant que possible, à l'influence des études sur les goûts littéraires des étudiants, la seconde question que nous posions était : *lisez-vous la poésie contemporaine* (cette poésie n'est en effet abordée que très tardivement, et souvent de façon très marginale). — on peut le regretter — Or, il s'est avéré, que cette question présentait suffisamment d'intérêt pour faire l'objet d'un chapître particulier : « l'étudiant et la poésie », auquel nous vous renvoyons.

M.C.

---

(1) Cf. étude comparative p. 121.

Note : les nombres entre parenthèses indiquent le nombre absolu de réponses dans chaque catégorie.



L'étudiant et la poésie

On pourrait se livrer à une petite exégèse du texte de la question qui était posée dans l'enquête : « Lisez-vous la poésie contemporaine ? ».

Lire n'est pas aimer. De plus, qu'est-ce que lire quand les éditeurs prétendent avoir tant de difficultés à vendre les publications de qualité ?

Lire c'est peut-être avoir lu.

Lire la poésie contemporaine c'est peut-être avoir, dormant dans sa bibliothèque, un petit livre de la collection Seghers qu'on regarde avec attendrissement quand on le croise et cette rapide rencontre donne l'illusion de la lecture : « je lis la poésie contemporanie ».

Qu'est-ce aussi que la poésie contemporaine ?

C'est Baudelaire ou Rimbaud que l'on continuera imperturbablement à parcourir avec les yeux de l'enseignement secondaire ? Ou est-ce Prévert que l'on aimera à cause de ses pirouettes ? On confondra alors les pirouettes avec la poésie, même si les pirouettes ne sont pas absentes de la poésie. Ou est-ce Pierre-Jean Jouve, ou Follain, ou Georges-Emmanuel Clancier, ou Henri Michaux, ou Pierre Emmanuel ?

La poésie est morte, dit-on. La poésie est morte. Et que veut dire la déclaration de Baudelaire selon lequel « tout homme bien portant peut se passer de pain pendant deux jours, de poésie jamais » ?

Parlons maintenant un peu des étudiants. Prodige ! 45,7 % des étudiants lisent la poésie contemporaine. Mais le voilà le public des éditeurs, les acheteurs, les consommateurs de poésie ! Il n'y aurait donc que les étudiants à lire la poésie, et comme la condition étudiante n'est que temporaire, l'étudiant qui lisait la poésie, mieux la poésie contemporaine, rejoindrait la population globale dans son indifférence. Mais oui, c'est un peu cela, puisque la proportion des étudiants lisant la poésie contemporaine décroit avec l'âge.

— 17/18 ans ..... 46,9 %
— 19/20 ans ..... 46,3 %
— 21/22 ans ..... 45,5 %
— plus de 22 ans ..... 43 %

Mais quand même 45,7 % ! Cela voudrait dire que l'étudiant, au début de ses études, lit plus encore la poésie qu'à la fin de ses études.

On atteint la moitié des étudiants. Quelle merveille ! Mais sans lendemain, comme si la poésie, l'état de poésie était un péché de jeunesse. Bien sûr la vie ce n'est pas de la poésie. Poésie d'hier, dure réalité d'aujourd'hui.

J'oubliais, la poésie est un péché de jeunesse, mais c'est aussi une histoire de femme, comme la religion. En effet, 57 % des filles contre 37 % de garçons lisent la poésie contemporaine.

Heureusement les nantis ont moins besoin, chez les étudiants, de poésie.

Profession du père

— Ouvrier ..... 54 % (34)
— Cadre moyen ..... 49,8 % (168)
— Patron Industrie Commerce ... 46,7 % (92)
— Employé ..... 46,1 % (112)
— Cadre supérieur, profession libérale ..... 44 % (329)
— Agriculteur ..... 29,1 % (16)

En effet, viennent en tête les ouvriers, puis les cadres moyens, puis les fils de patrons, puis les employés, puis les professions libérales et enfin les agriculteurs. (dans l'ordre décroissant). La poésie reste quand même une protestation, une contestation pour ce qui peut être, un plaidoyer pour la création. Et bien sûr la création n'est pas encore.

Mais alors dira-t-on, les étudiants très occupés, ceux qui sont dans les mouvements politiques, ceux qui sont dans les syndicats lisent peu la poésie contemporaine faute de temps ? Erreur, ce sont eux avec tous ceux qui sont dans des mouvements qui en lisent le plus.

Sont inscrits à un Syndicat .... 62,5 %
Ne le sont pas ..... 43,9 %

On dira aussi les scientifiques, les responsables de la technicité croissante de la société, les animaux coupables par lesquels tout nous vient lisent peu la poésie contemporaine. Erreur, 57 % des

scientifiques lisent la poésie contemporaine, contre 41 % seulement de juristes. Il est vrai — cela pour les juristes — qu'il faut savoir sortir des cadres pour comprendre et vivre de la poésie.

Etudes pousuivies

— Lettres	63,8 %
— Sciences	57 %
— Droit	41,2 %
— Médecine	39,9 %

Je vais au concert, moi l'étudiant, je vais écouter de la musique contemporaine, donc je connais, je lis et j'aime la poésie contemporaine ! Erreur, ce sont ceux qui aiment le jazz et qui achètent des disques de jazz qui lisent le plus de poésie contemporaine.

— Achètent souvent des disques de musique classique	54,8 %
— Achètent souvent des disques de jazz	58,6 %

Finalement ce sont toujours les mêmes qui agissent, lisent et aiment. Il faudrait parler, il est vrai, de la poésie en chambre ; la nuit avec une petite lumière qui brille très tard dans une mansarde, de l'étudiant démuni dont la tête tombe sur le livre et qui continue de résister au sommeil par amour de la poésie mais nous n'en parlerons pas.

Alors, que sont nos 45,7 % ?

Hormis le péché de jeunesse, ce sont peut-être les pétards de mai gardés et remachés longtemps.

Et peut-être la poésie est-elle pour demain, ou sa mort, sa grande mort sans funérailles.

D. D.

Pensée contemporaine et études comparatives

Par définition, le milieu étudiant devrait être celui où l'on trouve le plus de personnes informées des derniers courants de la pensée et de la philosophie. On y trouve aussi des « modes » qui, même indirectement, mettent en contact le plus grand nombre avec une pensée ou une doctrine plus ou moins en vogue.

C'est pourquoi nous avons demandé aux étudiants : *êtes-vous informés des derniers courants de la pensée et de la philosophie contemporaine ?* (*Cf. Structuralisme*).

La question aurait pu être rédigée d'une manière plus étroite. On aurait pu demander « lisez-vous » ou « étudiez-vous », etc... Nous avons préféré poser la question d'une manière large, afin d'avoir une opinion de la masse des étudiants sur qui ces pensées ou doctrine peuvent avoir une influence au sens très général plutôt que de connaître le pourcentage de spécialistes. La référence au structuralisme était significative à cet égard, car c'est bien l'exemple d'une technique d'investigation très complexe, ressentie pourtant comme philosophie ou comme manière d'être par beaucoup.

36,5 % *des étudiants se disent informés des derniers courants de la pensée et de la philosophie contemporaine.*

Ce pourcentage est donc assez faible car il comprend ceux qui connaissent ces philosophies, ceux qui en entendent parler ou même ceux qui ont lu quelques mots sur Foucault ou sur Lacan. Les mouvements de pensée, de la manière dont ils étaient ressentis alors, ne touchaient de manière ou d'autre qu'un étudiant sur trois !

La répartition par sexe s'établit ainsi :
Répondent oui :

— Garçons	36,8 %
— Filles	36 %

Alors que pour l'art, les filles dépassaient largement les garçons dans tous les résultats, elles semblent ne pas s'intéresser da-

vantage qu'eux aux mouvements de pensée, ce qui pourrait suggérer quelques réflexions sur le phénomène de « mode » auxquelles les filles seraient par définition plus sensibles...

Répartition par âge :

— 17/18 ans	34,2 %
— 19/20 ans	48,3 %
— 21/22 ans	38,6 %
— Plus de 22 ans	37,9 %

Etudes comparatives avec les autres arts

Cette comparaison impose un tableau comparatif des intérêts portés aux arts et à la pensée par âge (Cf. graphique I).

Comme on le voit, il n'existe pas de mouvement uniforme selon les âges. Il semble que le milieu étudiant soit assez cohérent à cet égard. On peut seulement remarquer, dans un sens ou dans l'autre, une rupture à 18/20 ans particulièrement frappante pour la philosophie. Peut-être est-ce l'âge où l'on se cherche ?... Puis à 21/22 ans, on retrouve à peu près les tendances initiales. Peut-être est-ce l'âge où l'on se trouve ?... Et à partir de 22 ans, tout se stabilise à un niveau bas. Peut-être est-ce l'âge où l'on se tasse ?...

Branches d'études :

— Lettres	57,9 %
— Droit	41 %
— Médecine	27 %
— Sciences	19 %

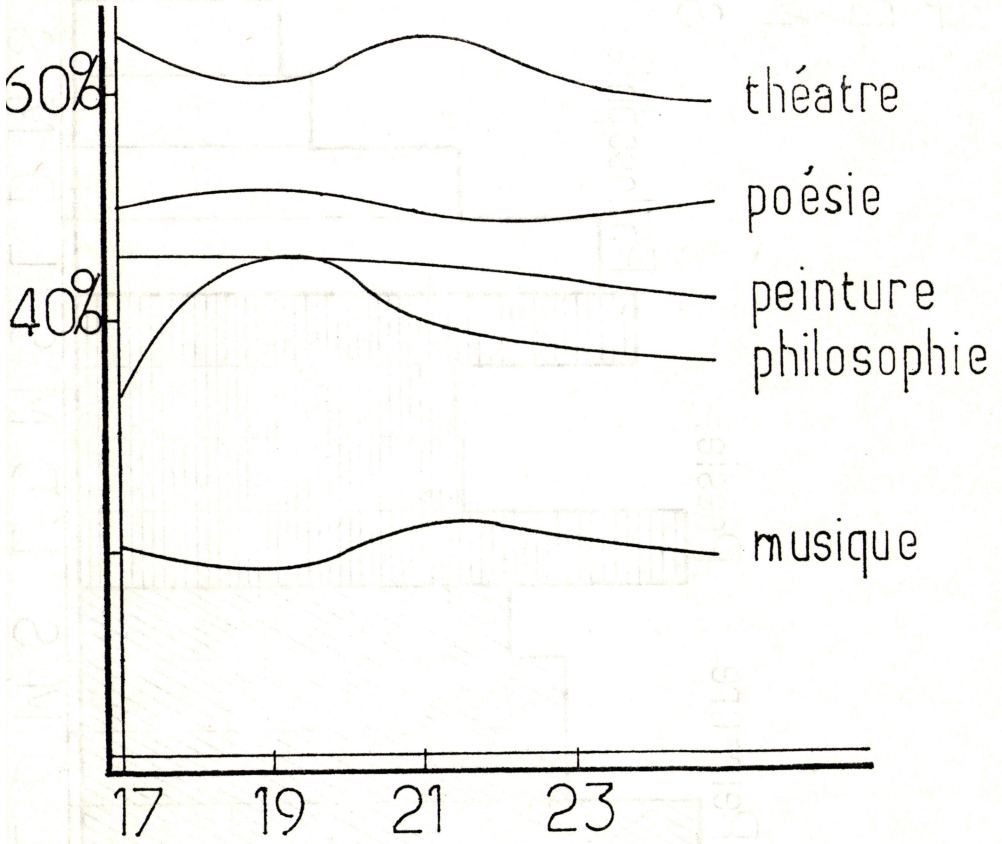
Là encore un tableau comparatif s'impose (Cf. histogramme II).

On voit que, presque partout, l'ordre d'intérêt pour les arts et la pensée se trouve : Lettres, Droit, Médecine, Sciences.

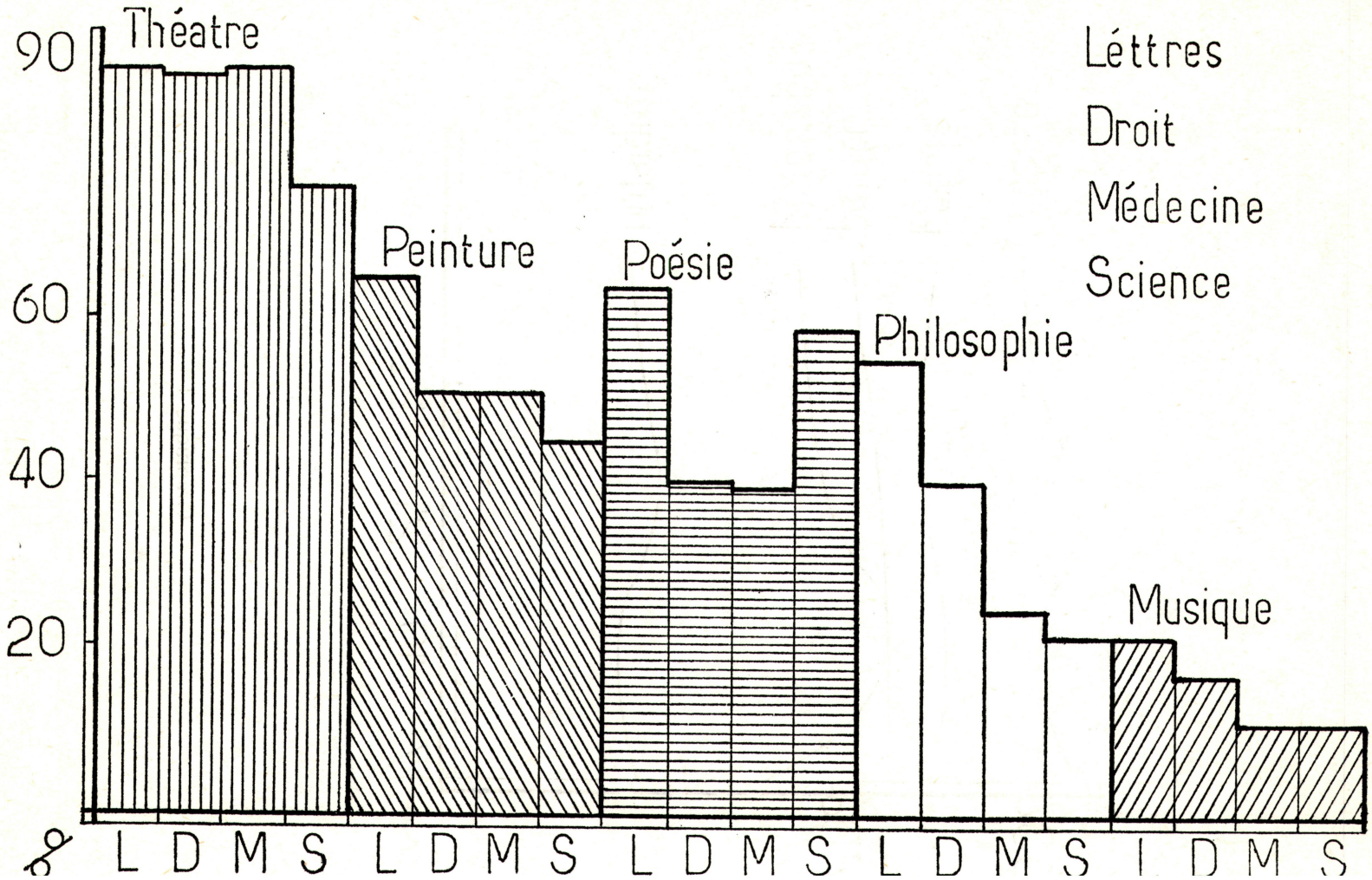
A noter les différences les plus importantes en ce qui concerne l'information des courants de pensée (ce qui est normal puisqu'il s'agit d'une matière essentiellement littéraire) mais aussi la place des scientifiques, presque à égalité avec les littéraires pour la lecture de la poésie contemporaine.

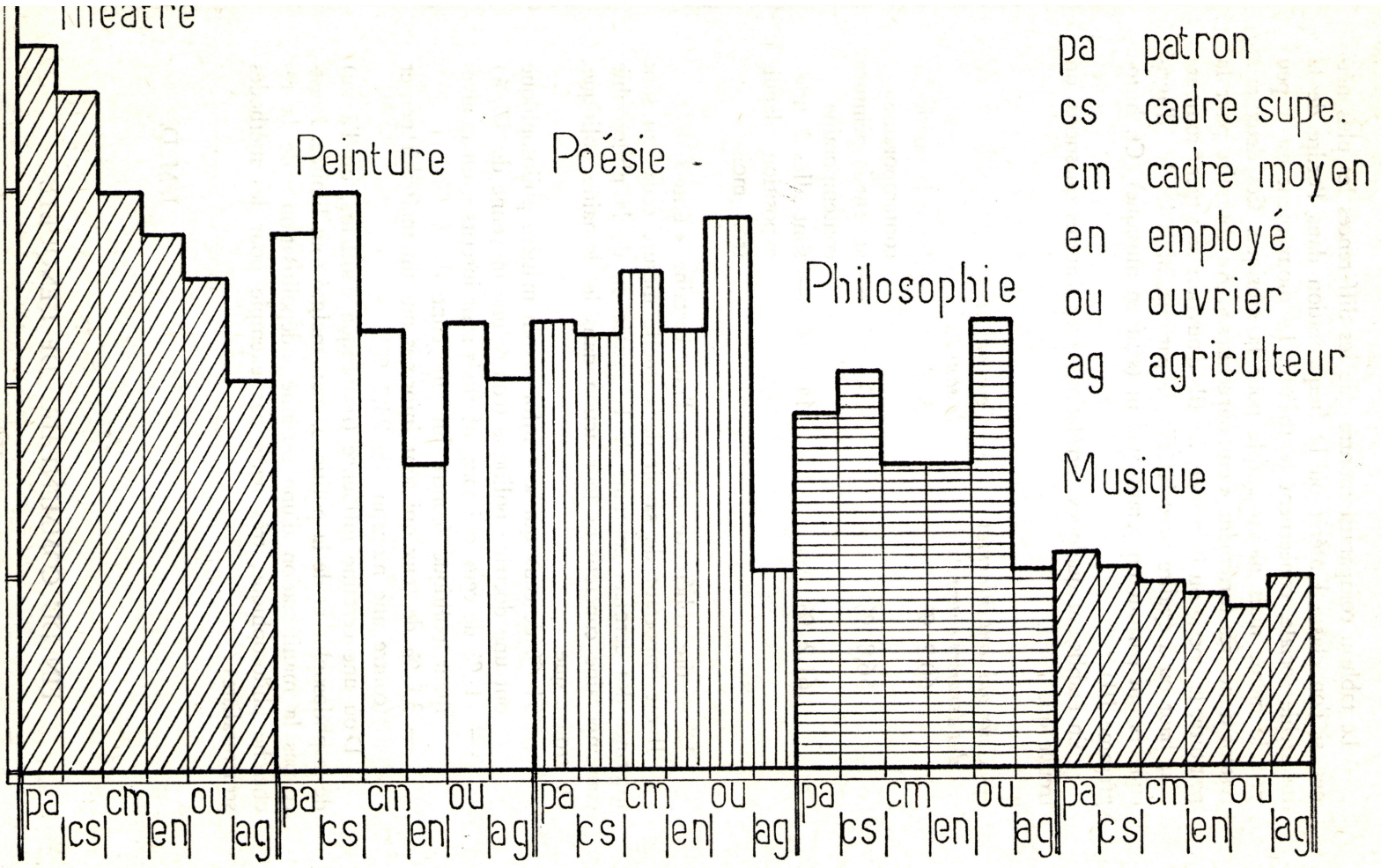
Selon la profession des parents enfin :

— Patrons	34 %
— Cadres supérieurs	41 %
— Cadres moyens	33 %
— Employés	32 %
— Ouvriers	46 %
— Agriculteurs	20 %


60%
40%
théatre
poésie
peinture
philosophie
musique
17
19
21
23

Graphique I


90
60
40
20
Théatre
Peinture
Poésie
Philosophie
Musique
Léttres
Droit
Médecine
Science
L D M S L D M S L D M S L D M S L D M S



Histogramme III

Le tableau comparatif montre que les différences les plus nettes, si l'on classe l'intérêt où la fréquentation dans l'ordre de la hiérarchie sociale, concernent le théâtre. Le mouvement est à peu près le même mais moins ample pour la musique. Ces deux arts restent donc très fortement « embourgeoisés ». Au contraire pour la peinture, la poésie ou la pensée, les fils d'ouvriers se situent toujours plus haut ou à égalité avec les fils de patrons. Mais les fils d'agriculteurs ont partout un retard évident (sauf en musique) (Cf. histogramme III).

En établissant quelques corrélations avec d'autres questions, on trouve que

— *Ceux qui sont informés des derniers courants*	— *Ceux qui ne le sont pas*	
60,2 %	37,3 %	— lisent la poésie contemporaine
56,8 %	40,3 %	— aiment la peinture contemporaine
61,2 %	44 %	— sont allés à une exposition depuis trois mois

Là encore cohérence relative d'une certaine « élite ».

Il est important de savoir dans quelle mesure ceux qui sont informés des derniers courants de la pensée ou de la philosophie contemporaine concrétisent leur action dans le domaine politique. On trouve que

— 51 % de ceux qui sont informés en matière philosophique ont une doctrine politique (contre une moyenne de 47 %)
— 11 % de ceux qui sont informés sont inscrits à un mouvement politique (contre une moyenne de 8 %)
— 33 % de ceux qui sont informés ont un maître à penser (contre une moyenne de 23,7 %).

D'où une certaine influence (réciproque d'ailleurs, on l'a vu) de la philosophie et de la politique, mais malgré tout limitée. N'est-ce pas la manifestation d'une certaine « dépolitisation » de la recherche philosophique, très nette par exemple pour les méthodes structuralistes ?

J.-M. D.

⁂

FIN DU COMMENTAIRE DE L'ENQUETE

Au terme de cette enquête, pouvons-nous répondre aux questions fondamentales dont la préoccupation a sous-tendu notre réflexion ? Sans croire en l'efficacité d'une synthèse à valeur sociologique globale — que nous refusons d'entreprendre sur des comportements aussi divers — peut-être nos résultats éclairent-ils l'événement de mai d'une manière relativement objective ?

Mais l'objectivité est-elle satisfaisante en l'occurrence ? Peut-elle assouvir notre exigence de diversités, de convictions, d'engagements ? Nous savons qu'il n'en est rien. Pour comprendre mai, il faut juxtaposer, juxtaposer les chiffres, les interprétations ; c'est fait. Juxtaposer aussi les hommes, les voix... nous avons tenté de le faire, sans ordre — gage d'arbitraire — et parce que, quel que soit le départ de leurs propos, nos interlocuteurs vont toujours beaucoup plus loin — très vite, et droit à l'essentiel.

Quelques propos de nous-mêmes

Ruche
Que la terre éclate et pète
Et le grand mirage
Miroir tiède
Le rire du suicide
Le grand rire qui craque sur des murs maculés
Où coule la peinture
Le pâté de glaise qui croustille
Avec son barillet de poudre à l'intérieur

Le soir La nuit
Une rondelle de citron comme un baume sur l'œil
Au milieu du gaz lacrymogène
Et le grand éclat qui fait claquer les poumons
Autour des grosses cigarettes folles de la ville

On court au-dessus des feux
C'est fête ! La Saint-Jean !
C'est fête, crétins
Je te perce l'œil
Mais dis que tu as mal
Vote de veaux
Il n'avait pas mal il avait peur
Quelques meubles déplacés, une voiture qui flambe
Il y a dans le caniveau des bombes algériennes pour enfants
déchiquetées

Nouvelle barricade
Un pavé sur une bonne conscience
pas une danse
On a beau triscarteler
On a beau crachifouller
On a beau charpouiller
On a beau déchiraquer
On a beau signaler

Nos mains
Où sont nos mains et nos doigts ?
Il y a beaucoup de carcasses dans les murs
et de grands cadavres de Giacometti
qui marchent sur la chaux vive
une armée de cadavres dans le camp sournois de la concentration
avec les regards vides de l'œil qui tombe
une armée de bonnes à tout faire
Nous avons giflé des cadavres
Mais la mort n'en finit pas
On ne tue pas un mort qui vit

Nous avons mis des brindilles dans les roues
Nous avons glissé du sable dans les chignoles
Nous avons mis du sucre dans les moteurs
La grève !
Tout le monde se regarde
Mais la mort dans l'aisne
La feuille qui pourrit .....

Tout le monde se regarde
un œil qui tombe dans un puits
Qui se contente de tomber

Les psychologues
Les psychiatres
Les psychatologues
Les chorsyologues
Les phylologues
Les chosyologues
Les structurologues
Les patiologues
boivent du petit lait
ont une petite pâture

On entre dans les magasins
On achète « Mai »
On comprend
Je sais mai
« Je » s'aimais
Je me retourne seul dans mon lit
Je comprend mai..., ...mai, ...mai...
Mai
Mais je comprends

Mai est dans ma bibliothèque
Je parle de mai
Tout est entendu
Mieux vaut un livre que la mort sous mon nez
mieux vaut du papier frais que l'odeur acre de la chair
Qui traîne dans les arrières cuisines des boucheries
Mai dans ma bibliothèque
Mai dans ma tête

Fin

Dominique DESOUCHES

La parole d'avant, telle que j'ai essayé de la retrouver (sans trop de conviction) en une sorte de fable

ETUDIANT. — Ça suis un étudiant écrivant en avril 68. Mon écriture est souple et limpide, la plume glissant sans vibrations. Je, tu, il, nous, vous, ils — puisqu'on me parle avec des je-tu-il-nous-vous-ils, il va s'agir de dire carrément ce que je pense. Les six pronoms instaurent un hexagone, tout cela avec le sujet, le verbe, le complément d'objet (direct ou indirect) dans lequel je jouis doucement

/ÇA SUIS/

/Ça suis/ Il me reste peu, mais ce n'est pas mal. Je (la plume de ça) trace avec agilité à l'intérieur de l'hexagone qui ne se resserre même plus depuis quelques années, car on m'a persuadé que la petite place qui me restait était irréductible. Elle me permet d'être et de penser

/ÇA SUIS/ÇA PENSE/

Je continue à le dire, à l'écrire, je m'en persuade. A condition que je le dise souvent, j'en suis persuadé. Toutes mes écritures, tous mes langages qui parlent par ma bouche et mes actes m'ont depuis longtemps circonvenu puisque, passant mon temps à dire les uns à la suite des autres des sujets, des verbes et des compléments dans l'ordre d'une grammaire hexagonale, leur bonne et harmonieuse disposition ne peut plus être mise en doute.

Mon intérêt est de passer mon temps à approfondir (je suis étudiant). J'ai découvert que le sujet pouvait être substantif, pronom démonstratif, personnel ou possessif — lui-même singulier ou pluriel : pluriel simple, collectif, pluriel de majesté, « employé par les rois ou aujourd'hui par le pape = Rome, églises, avec des statues de papes et de rois, qui emploient le pluriel de majesté, lui-même évoqué avec le pluriel simple et le collectif jouxtant le singulier dans l'énumération des pronoms qui peuvent remplacer les substantifs en tant que sujets.

On peut aller plus loin dans l'analyse. J'essaie de le faire, et la cohérence y est toujours préservée. Mon engagement consiste à défendre la juxtaposition des statues de rois et de papes dans les églises, puisqu'elles soutiennent mon raisonnement et me permettent de retrouver immanquablement le reste. L'évidence est si flagrante que je suis prêt à me battre pour ceux qui la refusent. Car, quel que soit mon haxagone je-tu-il-nous-vous-ils, il me laisse mon aire de liberté supposée, et surtout j'y trace deux petites cases /ÇA SUIS/ÇA PENSE/

Paroles de Mai

Manifestation

Sous forme de blocs contondants, ça lance, ça crie, et ça se croit « je ». Le « je », brandi par-delà ma hampe, projeté par petits hexaèdres de caillou qu'on arrache au sol de ce qui est pavé avec régularité.

La grammaire des sols désagrégée avec surprise, et l'utilité nouvellement surgie du morceau qui se meut seul, volant de manière harmonieuse avant de s'écraser — ultime utilité qui est de faire d'une pierre deux coups, de juxtaposer l'arrachage à la brisure de l'autre extrêmité du réseau grammatical, dont la vie montre soudain — d'une découverte étonnée — et de l'extérieur toute la rigidité ancienne.

Répression

Projeté par gros polyèdres gris, ce qui est achèvement de la grammaire, car vivant de ses lois indiscutables, charge par paquets, pour tenter à l'aide de matraques et de gaz, de désagréger la désagrégation, de supprimer la suppression, tout entiers dans leur ultime logique — eux, ou plutôt derrière eux la persuasion sournoise — de retrouver l'affirmation en niant la négation.

Douleur et illusion enivrante

Le choc des coups divers réduit peu à peu, par saccades et dans la convulsion douloureuse, l'espace de ce qui sent, très autour d'abord, puis la sphère se resserrant par l'insistance des coups, jusqu'à ce que l'exaspération en vienne à enserrer étroitement, par une contraction spasmodique de la sphère, ce qui sent par ce qui crie, enfin, un instant, le coup et le cri retrouvant leur unité et se suivant en un espace temporel si bref qu'on croirait qu'ils sont ensemble.

Paroles de Novembre

Toutes les molécules correspondant à des logiques, qui fonctionnent par paquets cohérents mais infiniment dissemblables, se sont heurtées en tous sens et d'une manière folle, tout en se resserrant chacune d'entre elle par l'exaspération centripète décrite précédemment, et ont eu tendance à s'éloigner à l'infini — décontractant leur univers dont l'espace général ne cesse de gonfler et les paquets de fuir à une allure vertigineuse à tous les infinis de la sphère — pendant que la jouissance infinitésimale (mais combien rare et forte) de l'unité retrouvée pousse à la fuite infinie de chaque paquet vers *son* centre, d'où un univers subitement extensé et désagrégé, dont les lois (encore inconnues) excluent la grammaire hexagonale comme ne pouvant plus être dite, donc pensée, et dérisoire dans sa réhabilitation imposée, montrant de manière terrifiante l'espace vide — au sens littéral du mot — dans lequel j'essaie d'errer.

Jean-Michel DAMIAN.

Un essai d'auto-analyse et de démythification

— Il est de bon ton dans un certain nombre de « soirées » d'avoir son ancien de mai, au même titre que son polytechnicien...

— L'auteur de ces quelques lignes n'oubliera jamais ce genre d'interpellation : « Vous étiez rue Gay-Lussac, m'a-t-on dit ; comment était-ce ?... Avez-vous été blessé ?... Racontez-nous tout cela, voulez-vous ?... ».

Des cris. Une foule en mouvement. On avance, on recule. Des slogans. Des C.R.S. et des barricades. Des pavés... Attention ! Du chlore. Des balles à blanc. Sang, asphyxie, ambulances.

Un casque. Une casquette bourrée de journaux. Un gourdin, un vieux manteau. Citrons et mouchoirs. Lunettes... Equipements combien sommaires...

Deux heures du matin, rue Gay-Lussac. Trois heures, quatre heures. Charges et prises de barricades. On se bat. Atmosphère irrespirable. Des blessés. La peur, des cris, pleurs. — Affolement, la BATAILLE.

Des feux. Des grenades éclatent. Tout près, trop près. Bousculades et piétinements. Charges. Gaz. Charges. Coups de matraques. Rue d'Ulm, cinq ou six heures, la RETRAITE.

Ecole normale. Dix, quinze, dans une chambre. Des blessés. Je ne sais plus... Ils sont là... le REPOS, enfin.

Aucun mot, aucune photo — si tragique qu'elle soit — ne pourront jamais rendre l'atmosphère de cette nuit ou l'ambiance des manifestations du mois de mai.

On s'appelait « camarade », on se disait « tu ». On avait l'impression d'exister, de servir à quelque chose... « Viens, fais la chaîne avec nous, passe-moi un pavé, aide-moi à monter la barricade... Nous avons besoin de toi ». On s'amusait, on riait ; ensemble, nous défiions les C.R.S., l'ordre..., les hommes, le monde...

J'étais heureux. Jamais, de ma vie, je n'avais ressenti une telle impression de force. Jamais, je n'avais connu un tel sentiment de bonheur. Je faisais l'histoire, ou plutôt je la défiais. Je détruisais presque avec joie. Les autres n'existaient pas, et pourtant, j'obéissais aux sentiments de la foule. J'avais l'impression d'être libre et puissant, alors qu'en fait j'étais dominé...

Le processus conduisant à ce stade s'est pour beaucoup déroulé de la manière suivante : un sentimentalisme, une prise de conscience, une folie collective.

« *Un sentimentalisme* » : par la presse, des amis, on apprend l'agitation étudiante. Intrigué ou même intéressé, on se renseigne. Alors, on va aux meetings, puis, à la manifestation. On ne comprend pas toujours très bien, mais, puisqu'on est étudiant, on suit. On fait connaissance avec la police et ses matraques, ses boucliers et ses gaz. On est surpris, choqué. C'est en quelque sorte un baptême du feu. Des amis sont touchés, tombent, blessés. On ne comprend pas la violence. Peu à peu, la vengeance et la haine se remarquent sur les visages : « on a envie de bouffer du flic. Ce sont des salauds, ils frappent n'importe qui n'importe comment ». On se fait la promesse d'être là pour la manifestation suivante et de venger le camarade défiguré ou sauvagement battu.

« *Une certaine prise de conscience* » : on parle du malaise étudiant, on dit que les problèmes sont nombreux dans l'université. Je n'y avais jamais réfléchi... Mais c'est pourtant vrai, « je me sens mal à l'aise dans des structures universitaires archaïques, de type napoléonien ». Et puis, le syndicalisme étudiant commence à me lasser, je cherche autre chose, c'est ma deuxième année de fac. Je me rends compte qu'inconsciemment je cherchais quelque chose de neuf... Après tout, ces manifestations me l'apporteront peut-être.

« *Une folie collective* » : ces chants, ces marches au coude à coude, ces slogans, notre nombre, tout cela nous rendait vite un peu fous. M. Girod de l'Ain n'avait peut-être pas tort lorsqu'il qualifiait ces journées de grande kermesse. Mais il y avait plus que cela : l'illusion de la force, de la liberté et du bonheur. En quelque

sorte, on participait à un immense happening, et très vite, on ne savait plus bien ce que l'on faisait.

. . . . . .

Maintenant, que penser ?

Ai-je changé ?... Mon langage est-il différent ?

Puis-je moi-même me sentir comme différent parce qu'il y a eu mai ?... Je ne crois pas... Tout ce que je puis noter, c'est :

— la réflexion que je fais sur mon comportement au moment des manifestations est, par voie de conséquence, sur ce qu'on appelle habituellement vocation et idéal ;

— un regain d'intérêt chez les étudiants pour leurs syndicats ou des organisations politiques diverses: (C'est le phénomène qui s'est produit pour l'U.N.E.F. au moment de la guerre d'Algérie).

— l'accroissement du nombre des facultés, l'attention inquiète que l'on porte maintenant aux moindres faits et gestes des étudiants.

Je rejoins l'opinion de ceux pour qui mai a deux significations, apporte deux preuves :

— le besoin que ressent notre génération de s'enthousiasmer, de combattre même, pour ou contre un idéal. Nos pères avaient la libération, nos frères aînés ont eu la guerre d'Algérie... *A la limite,* il nous manquait une guerre ;

— le cloisonnement de notre société (nombreuses cellules ou structures très fermées) et le sentiment de solitude qui en résultait.

De ce fait les événements de mai ont certainement eu deux effets :

— un mûrissement des étudiants en général, et la sensibilisation d'une partie de la population à des problèmes fondamentaux ;

— une véritable prise de parole, pour reprendre le titre d'un livre de Michel de Certeau. Que l'on se souvienne des groupes de discussion qui, spontanément, se formaient après chaque manifestation (On s'exprime — confrontation des opinions — d'où peut-être disparition de l'impression de solitude et d'incompréhension).

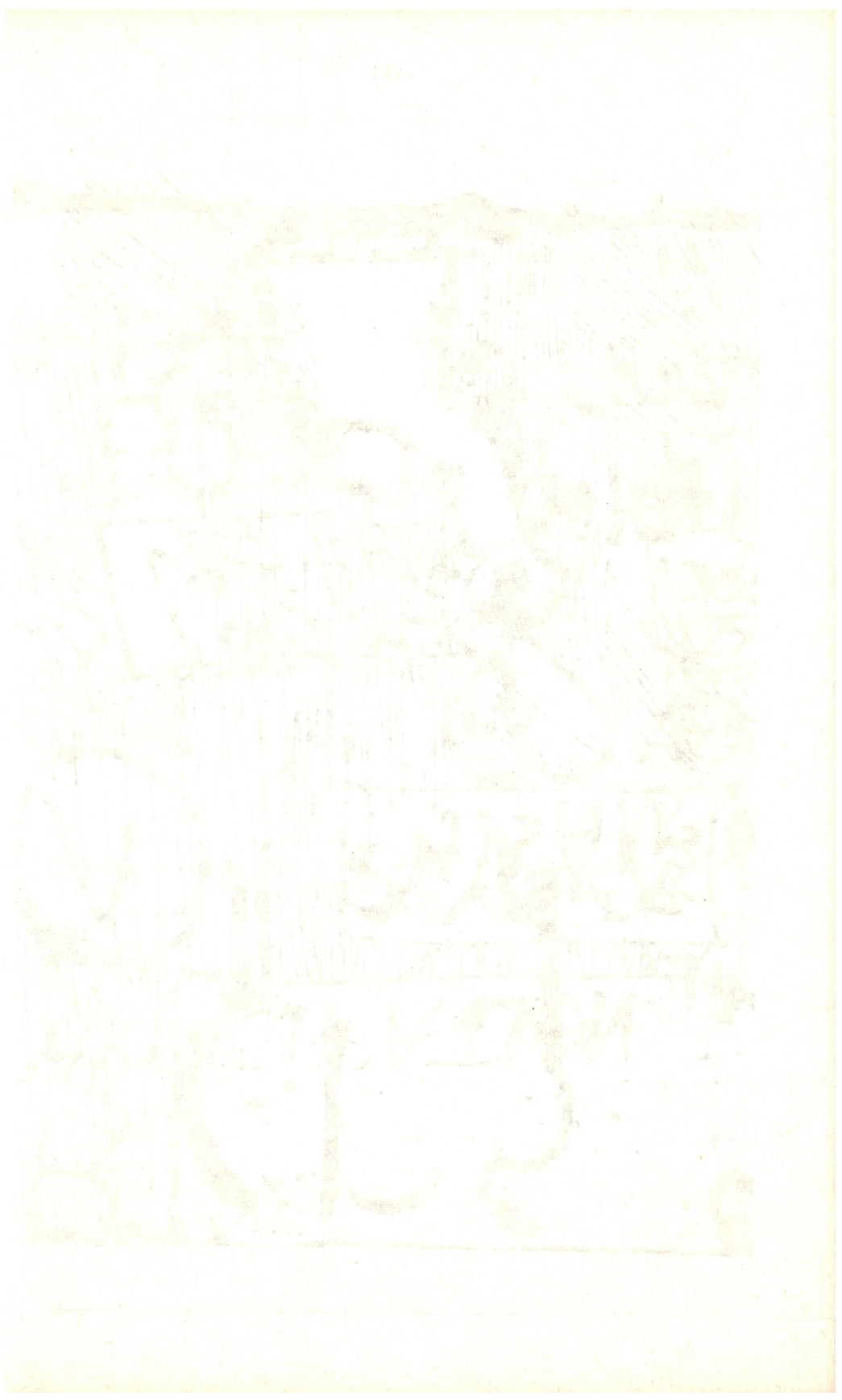
Tout au long de ces événements, les rues devinrent de véritables forums, des places publiques vivantes au sens fort du mot.

Cependant, faut-il considérer cette agitation comme un espoir pour une France sclérosée ? Lui donner une importance quasi messianique ? Peut-on dire que « tout ne sera plus comme avant » ? Que nous allons vers une nouvelle civilisation (dont on ne sait d'ailleurs pas très bien ce qu'elle sera), une nouvelle formulation de l'idéal, de l'homme ?...

Pour répondre à ces questions, avons-nous même suffisamment de recul ?...

Tout ce que je puis dire, c'est que notre génération manque à la fois d'idéal et de gens véritablement engagés... Nous sommes trop heureux... et cependant insatisfaits...

Bertrand CLUZEL.



D. DESOUCHES a été vice-président de la commission paritaire de la Faculté de Droit de Paris en mai et juin. Il tente de voir clair sur lui-même et sur mai.

Pendant les événements de mai, un professeur pénètre dans une salle qu'occupaient les étudiants, il avise une horloge dont on avait arraché les aiguilles, il s'indigne : pourquoi cette volonté de destruction ? Il ne comprend pas. Rentré chez lui, il voyage dans sa bibliothèque, s'empare de « Léonce et Léna » de Büchner et lit que le roi Léonce prend, au début de son règne, la décision de « démolir toutes les horloges et de supprimer tous les calendriers ». Voilà la poésie descendue dans la rue ou dans les salles des facultés ! Combien sommes-nous à réfugier le signe culturel dans le livre ou l'image, à ne voir et comprendre que par des prismes, prêts à renacler à tout incident, mais condamnés à rester spectateurs ?

Cyrille Arnavon, professeur de littérature américaine à Nanterre, dont un ouvrage sur les événements de mai vient d'être édité, déclare : « Je ne me sens plus guère disposé, pour ma part, à laisser mes convictions au vestiaire ».

J'aime souvent, quant à moi, relire ce passage de Luc (1) : « Pensez-vous que je sois apparu, dit le Christ, pour établir la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais la division », et plus loin : « Quand vous voyez un nuage se lever au couchant, aussitôt vous dites que la pluie vient, et ainsi arrive-t-il. Et quand souffle le vent du midi, vous dites qu'il va faire chaud ,et c'est ce qui arrive. Hypocrites, vous comprenez le visage de la terre et du ciel ; et ce temps-ci alors, comment ne le comprenez vous pas ? Mais pourquoi ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste ? ».

Voilà pour ceux qui ne croient qu'à la prospective dans sa rigueur mathématique, auxquels sont masquées des multiplicités

(1) Saint-Luc, 12, 51-52 et 13, 54-58.

merveilleuses de l'homme ; voilà pour nous qui avons des yeux et qui ne voyons pas, qui avons un cœur et qui n'aimons pas !

Si les événements de mai sont, ainsi que je le pense, le signe d'une crise beaucoup plus profonde et intérieure, nous devons entendre, nous devons aussi incarner notre foi dans nos actes, croire à la « Parole incarnée » dont tout acte est symbole, afin de devenir eau-vive.

Je voudrais commencer par tenter de restituer le film des moments vécus en faculté et dans la rue, quand nous avions à peine le temps de respirer, de manger quelque nourriture et de dormir. La vie des facultés est, en effet, encore peu connue et commentée. Après seulement, j'essaierai de dégager ce qui, en moi, continue de vivre après mai.

Je n'ai fait, je ne fais encore partie d'aucun groupe politique au sens traditionnel du terme, je n'appartiens à aucun parti, je ne suis pas syndiqué à l'U.N.E.F., pas plus que je ne suis membre des organisations que l'on a bien voulu appeler groupuscules et sans lesquelles rien n'aurait commencé, je ne participais pas non plus à la vie de communautés telles que le centre Saint-Yves. Cette absence de rattachement idéologique ou politique a fait que j'ai été éveillé assez lentement à l'ampleur réelle des « incidents » qui se déroulaient à proximité de mon domicile. Je ne suis « descendu » dans la rue que vers le 8 ou 9 mai. A la grande manifestation du 13 mai, je marchais en chantant l'Internationale. Ce n'est cependant pas par un effet cumulatif que je me suis laissé « prendre dans l'engrenage » : ça n'a pas été sans réflexion que je me suis engagé en mai. Toutefois, je m'avançais à titre individuel, sans mesurer en toute conscience à quel point mon geste avait une signification politique, à considérer la masse humaine qui s'est déplacée de la Gare de l'Est au boulevard Saint-Germain ?

Le soir du 13 mai, j'étais dans un des amphithéâtres de la Faculté de Droit du Panthéon, usant d'un vocabulaire révolutionnaire qui ne m'était pas du tout habituel. Dans la nuit du 13 au 14, j'étais rapporteur d'une des commissions qui venaient de se former. Le 15, nous prenions en main à huit ou neuf la commission réforme de la licence en droit à Assas. Le débat était ouvert dans les facultés, ponctué par les manifestations de rue qui, plus que toute autre chose, alimentaient comme une nourriture nos réunions. Au début, ce fut un malentendu total entre étudiants : nous ne mesurions pas encore la direction à donner à nos réflexions et ce qui sortait des débats n'avait aucun impact tant à l'extérieur qu'en nous-mêmes. Il a fallu continuellement rectifier le tir et accoucher nos esprits aux nécessités du moment, ainsi qu'à la dimension politique des événements. La jonction faite avec le monde

ouvrier, à quoi s'ajoutaient les grèves, nous ont beaucoup éclairés. Tout travail technique était alors bloqué dans les commissions, la nôtre entamait un processus de réflexion et de formation politique assez approfondi ; un « manifeste politique » sortait bientôt, qui a été reproduit, dans le livre blanc de la Faculté après avoir été discuté et adopté au comité de grève. Ce n'est qu'après que nous avons pu discuter d'une manière plus utile de la réforme de la licence en Droit. Vous remarquerez que je suis passé du « je » au « nous », et cela malgré moi, je crois que cela est très significatif en ce qui concerne mai.

Pous les besoins de l'exposé, je reprends cependant la première personne. Afin de ne pas me laisser prendre par la routine d'une commission dont j'étais le rapporteur — ce qui me valait d'être membre du comité de grève où étaient débattus les communiqués des diverses commissions tant politiques que techniques — le technique étant lié au politique — j'ai décidé de redescendre à la base dans la commission de réanimation culturelle où nous avons organisé diverses discussions ouvertes avec des comédiens, des écrivains et des artistes de diverses origines ; on voit les deux directions des facultés : politique et culturelle. De manière spontanée, les contestataires de la poésie, du théâtre et de la musique se proposaient pour des présentations le soir ; on pourrait essayer un jour d'en faire le bilan si on voulait tenter de trouver de nouveaux moyens d'expression, de nouvelles manières de toucher la sensibilité, si on voulait rendre vie à la poésie. J'ai alors été demandé par le comité de grève pour présenter ma candidature au collectif dirigeant. J'ai été désigné peu de temps après comme membre du collectif, en même temps que l'un de mes camarades. Dans le même moment, les manifestations de rue allaient se ralentissant et on commençait à parler de commissions professeurs-étudiants.

Les élections ont alors eu lieu à la Faculté de Droit, résultats : 20 % environ au mouvement regroupant droite et extrême droite, 20 % environ au centre, 55 % environ au comité de grève. Ce résultat était très surprenant, très encourageant dans une faculté de droite et prouvait que, réellement avec une participation fort importante, les étudiants avaient décidé de s'engager au niveau institutionnel.

Les commissions professeurs-étudiants commençaient à fonctionner, en vue d'une mise en commun en Assemblée paritaire dont j'étais nommé vice-président étudiant. Mais au même moment, les autres facultés étaient reprises tour à tour et ceci créait tout du moins parmi les étudiants rattachés au comité de grève un réel malaise. Nous redoutions, en effet, que les pouvoirs publics se servent de la Faculté de Droit et de ses travaux pour cautionner

une réforme de l'Université, afin de pouvoir, sans le dire, s'appuyer sur une expérience de cogestion faite sans aucune confrontation avec les autres facultés. Ceci a valu à l'Assemblée paritaire qui se réunissait le 12 juillet de tourner court après que le comité de grève ait déposé une motion politique qui fut refusée et au terme de laquelle nous nous opposions à ce qu'on se serve de nos travaux avant que les autres facultés soient réouvertes. Profitant de la fin de la session d'été de l'Assemblée, je suis parti en vacances, quand d'autres continuaient de rester afin de préparer la rentrée universitaire.

Qu'est-ce que je retiens de cette période dont j'ai bien conscience en raison de tout ce qui a été fait, de tout ce qui a été dit et de la richesse de contenu de cette courte parcelle de temps — de n'avoir donné qu'un faible éclairage ?

J'ai surtout l'impression que les facultés ont été d'immenses places publiques ; des milliers d'individualités ont été projetées à l'extérieur d'elles-mêmes et, en dehors des commissions, ayant à manifester leur malaise, elles ne pouvaient que reprendre les slogans des groupes constitués. Une chose m'a souvent frappé : il n'existe plus ou presque plus de places publiques où les idées soient échangées, où les hommes apprennent leurs différences et la réalité d'un corps social. Dans la disparition de la place publique. je vois un symptôme très inquiétant. La participation fait qu'une direction est donnée à la place publique. Plus de places publiques ! Les facultés ont été pendant quelques mois ces places publiques où s'agitaient les idées et vers lesquelles on affluait, parce que la vie apparaît avec la différence. Je me rappelle le jour des élections où les étudiants vinrent en nombre toute la journée, parlant, ayant l'impression, pour une fois, d'être un peu plus responsables. Ces mêmes facultés ,on les a vu progressivement mourir, car les étudiants se sont retrouvés seuls : l'opinion publique ne réagissait plus en leur faveur, le travail avait repris chez les ouvriers, les syndicats exerçaient à nouveau leur tutelle sur les hommes, les élections isolaient les étudiants.

A mon niveau personnel, j'ai appris la différence fondamentale existant entre les êtres, dont on ne se persuade pas assez soi-même et qui est la condition réelle de toute vie tant personnelle que sociale. Ainsi, par toute mes forces, j'ai mieux approché l'idée d'une collectivité. J'ai appris que pour former un projet commun, il fallait abandonner, utilement, beaucoup de ses opinions personnelles pour en proposer seulement ce qui s'avère essentiel, je faisais donc une expérience de dépouillement. Dans la décision finale, on devait retrouver une harmonie entre les diverses tendances individuelles ; comme un mouvement à trois temps : responsabilité et

conscience personnelle se répercutant à un niveau supérieur où des liens harmoniques sont recherchés et une fois cette ligne supérieure définie, les personnes parties à la décision se sentent à nouveau concernées parce qu'une partie d'eux-mêmes y est sollicitée. C'est tout le contraire d'un règlement envoyé du haut et qui n'implique aucunement une conversion intérieure et la recherche d'un consensus : n'est-ce pas la manière dont s'est formée la loi d'orientation ?

Aujourd'hui, nous sommes comme à un lendemain de fête, non pas que cette période ait été un temps de jeu, d'amusement irresponsable ou de défoulement, bien qu'on y ait retrouvé des éléments ludiques, de défoulement par le verbe et surtout une grande gratuité, mais à cause de la joie qu'ont eu certains de créer et de croire à quelque chose, l'impression pour un ensemble de personnes de rentrer dans l'histoire d'une manière réelle, de ne plus être imperturbablement des spectateurs passifs. Ceci m'incite aussi, maintenant que le mouvement s'essouffle et que certains sont hypnotisés par le vide, à percevoir mai comme un cri d'angoisse qu'il nous faut impérativement entendre ; ceci m'incite à m'interroger sur la signification plus globale des événements du printemps et de l'été.

JOIE, CRI D'ANGOISSE, VIDE !

Peut-être est-ce à cause du vide — il est toujours impressionnant de regarder vers le vide, vers son propre vide — à cause de l'anarchie que certains, presque tous, perçoivent les événements de mai comme un nœud de vipères ; alors, il devient nécessaire de détruire le nid où s'agitaient des êtres et des idées inquiétantes. Science de mon inconscience, science du non, science du rien, humilité : voilà ce que m'a appris mai. C'est pour cela que je vois mai comme une révolte poétique. La créature, la création, la société, sont en perpétuel devenir ; nous ne sommes qu'en pèlerinage, le poète sait qu'il ne sait rien parce qu'il réinvente le monde tous les jours. C'est dans cet espace de vide, de disponibilité, que la créature peut grandir, apparaître un jour et reconnaître sa vocation : nous retrouvons la nécessité de la place publique. Je notais un jour que la poésie est toujours vocation ou provocation — vocation du corps par Eros... — sans jeu de mots. C'est dans la place publique des facultés que les étudiants se sont sentis appelés, provoqués dans leurs habitudes et leur passivité.

Je sais que l'on a reproché aux étudiants d'être des irresponsables parce qu'ils ne proposaient rien. Ce qui m'importe, c'est que se créent dans une société, pour ceux qui savent entendre, les conditions d'exercice de la responsabilité, la zone disponible de l'objec-

tion de conscience et de la contestation, afin que nous n'ayons pas à fuir devant l'irréparable, en fatalistes occidentaux. C'est aujourd'hui qu'il faut consolider notre foi, nos espoirs, nos convictions, nos idéaux ; c'est aujourd'hui qu'il faut incarner notre foi.

Au nœud de l'événement, au tournant de l'histoire, sculptons-nous. Sinon, qu'arrivera-t-il ? Rien de bon pour la société : il arrivera que nous nous raccrocherons à tout ce qui existe, sans aucune action de transformation (sculpture), principalement dans les rapports humains, au niveau de la communication, confondant l'homme avec les concepts qu'on s'est formé de lui, confondant la famille avec l'idée qu'on s'en fait généralement : voilà le champ ouvert à la réaction ; ou alors, et c'est là, je crois, le plus grand danger : étant dans une situation de désorientation morale totale, de désagrégation sociale généralisée, il nous faudrait redouter toutes les idéologies qui rassembleraient derrière elles des cohortes d'hommes parce qu'elles auraient l'avantage d'être simples, trop facilement explicatives de tout, simplistes et donc déformantes. Le fascisme est à craindre aujourd'hui beaucoup plus qu'à tout autre moment.

Je refuse d'être amer et désespéré, je crois au contraire que l'occasion nous est donnée de réinventer les grandes vertus théologales. Si un séisme social particulièrement grave se produisait demain, ne soyons pas les fêtus de paille qu'emporteront rapidement les flots parce que nous n'aurons plus rien à dire et à faire.

Je vois au niveau spirituel une manière d'être : lors d'une visite au musée Rodin, je n'ai vu qu'une statue : la « Danaïde ». Parce que dans mon corps j'ai tenté, intérieurement, de reproduire le mouvement du corps de la Danaïde, j'ai compati à la forme, j'ai compris que cette femme, la Danaïde, se dépliait depuis le nœud ponctuel du pied jusqu'au ruissellement libérateur des cheveux confondus avec la pierre, comme une amphore déversée, comme une source depuis son origine jusqu'à sa course entre les pierres.

Je crois qu'on peut transposer cette attitude au niveau spirituel. « Supportez-vous les uns les autres » dit Saint Paul. Il s'agit d'apprendre le prochain, d'apprendre à recevoir l'événement, afin de prendre conscience également du malaise qui dure dans la classe ouvrière et qui nécessite — si nous désirons comprendre, après l'ouverture de vide, d'amour et d'humilité — l'union des forces de notre cœur, de notre intelligence et de notre volonté. Et si nous transposons cette attitude aux cellules composant la société et qui sont à notre portée, c'est d'une véritable mutation, d'une révolution qu'il s'agit.

Dominique DESOUCHES.

Raison d'une espérance française

Mai est un constat de décès, le constat du décès déjà ancien d'une civilisation qui n'existait plus depuis longtemps, sinon dans les discours des fanatiques de l'atlantisme (sociaux-démocrates, républicains ou chrétiens, ou les deux à la fois, de tous poils et de tous intérêts). Nous ne pouvons plus vivre sur le mythe, car c'en était devenu un, de la civilisation française chrétienne — civilisation française, il y a quelques mois, j'aurais écrit occidentale, mais eux dorment, encore ou pour toujours, et nous sommes réveillés.

Nous avons été réveillés par nos propres démons, par la logique presque mécanique du système, né de la rencontre d'une République « libérale » et de la société industrielle et démocratique. A la suite de cette rencontre, une défaite a été consommée, sanctionnée et rendue presque définitive, défaite de la *république* (res publica, chose publique, intérêt général), dans et par la République. La mort fut douce, elle n'entraîna aucune secousse ou si peu, c'était l'essence du système, comme de toute guerre civile à peu près bien organisée, que les plus forts l'emportent, et puisqu'on *pèse,* que le plus lourd fasse pencher la balance, bref qu'une démocratie rendue purement formelle parce que s'exprimant dans une République libérale dont le but avoué était la mort de l'Etat comme instrument du bien commun, transforme les rapports sociaux en une vaste féodalité économique (la fée carabosse Adolph Thiers l'avait dit : elle sera conservatrice ou ne sera pas !).

La civilisation chrétienne n'est plus, définitivement ruinée par la République et les républicains. La société ne pouvait être à la fois, libérale et chrétienne, un chrétien ne pouvait sans hypocrisie laisser le renard libre dans le poulailler « libre »... Mais, parce qu'il faut malgré tout à une société, quelque motif supérieur et final de vivre, d'entreprendre et d'espérer, *ce manque, cette absence vécue, quotidiennement* ne pouvait durer. Et les républicains le savent, eux qui mirent sur leur paperasses de toutes les sous-préfectures de France : la Liberté, l'Egalité et la Fraternité.

La Liberté, proclamée dans tous les discours, gravée sur tous les frontons, détruite dans les faits tous les jours, devenue une vitrine de parole ; ce n'était plus la vie.

L'Egalité, c'est un idéal proche du système métrique, à l'aune duquel la radicale République mesure tout, rabaisse tout sur un autel de médiocrité bouffonne et sinistre.

Fraternité enfin, fondée sur rien, ou plutôt sur un néant de romantisme. Tous frères on l'admettrait, mais une fraternité n'existe que dans une communauté de père et de mère. La République est laïque et peu lui importe l'existence d'un « Etre Suprême ». A défaut de « Grand Horloger », elle est notre mère, quant au Père, haï et définitivement banni par ce gigantesque complexe d'Oedipe qu'incarne une certaine gauche, il est remplacé dans son rôle par la lune qui, comme le croyaient certaines sociétés sauvages, est l'astre fécondant. La lune, quelle lune ? Celle que ces honnêtes citoyens nous promettent depuis cent ans sans désemparer : le Bonheur grâce à l'apaisement d'une jalousie de médiocrité enfin satisfaite.

Cette fade idéologie, cette nouvelle religion, (car si « laïcs » qu'ils soient, c'en était une !) cette *dégradation impossible* de la dignité et de l'espérance humaine n'a pas vécu longtemps : si les faits et les catastrophes l'avaient épargnée, mai l'aurait radicalement tuée.

De deux choses l'une : ou bien ces événements ont été la systématisation, la renaissance en contraction tétanique de nos vieilles passions partisanes, et il n'y a plus d'espoir ; ou bien, c'est à partir du précédent constat d'échec une recherche confuse d'une nouvelle dignité de l'homme et du sens profond de son destin, et tous les espoirs sont permis. Il semble que ces événements ambigus mêlent les deux, que la recherche de la vie y côtoie la passion de la mort, tant il est vrai, qu'au point où nous sommes, le combat se situe sur cette ligne de crête, à ce niveau de tragédie fondamentale.

Catholiques, nous penchons du côté de la Vraie-Vie, de la seule Vie en nous, celle de l'ESPRIT. Nous espérons, et il nous faut construire en reconnaissant dans l'événement, non ce qui pourrait être pour la France et pour nous-mêmes, le virus de mort définitive qu'il faut combattre, mais ce qui porte l'espoir d'un renouveau. Certes, quel décalage, quel ravin entre cette aspiration chrétienne et la réalité journalière. En face d'un tel écart et d'une telle distance, le vertige peut nous saisir, le découragement nous abattre, le sombre et noir romantisme de la mort s'emparer de nous. Cette distance insurmontable entre notre univers et le rêve d'une société parfaitement chrétienne, nous ne pouvons la mesurer, nous savons seulement qu'elle est infinie, infranchissable sans la Révélation et le Salut du monde quand IL reviendra à la fin des temps ; du moins, nous a-t-il laissé l'Esprit pour toujours, jusqu'à ce qu'il revienne.

Cette petite chance de faire un pas vers son Royaume, elle est de l'ordre de un contre cent de stérilité et de recul ; il faut cependant la tenter humainement, parce que notre espérance n'est pas dans ce monde mais dans son salut, à l'économie duquel nous pouvons et devons contribuer. C'est le rôle de la politique, de réaliser, imparfaitement certes, ces aspirations inscrites au cœur de tout homme. Ainsi entendue, elle est moins l'acceptation d'un compromis, humainement inévitable, que la tentative de réduire son ampleur. Parce qu'elle est de l'ordre du monde, elle n'est pas une progression constante, certains reculs sont nécessaires aujourd'hui pour avancer plus tard, compromis dans la marche mais fermeté dans le but : la Paix d'Utrecht a finalement permis cinquante ans après le rattachement de la Lorraine à la France. MAI a été la découverte du vide de notre société, de l'absence d'une civilisation réduite à un art de consommer. La politique ne doit pas en créer une nouvelle, c'est-à-dire donner une réponse cohérente globale aux problèmes de l'homme, à Son Problème, elle doit nous en donner la possibilité.

Parce que nous n'admettons ni le nihilisme, ni le romantisme du désespoir, ni celui béatement idéaliste de l'individu fondamentalement bon (l'homme est appelé à la bonté, il en porte en lui les germes, mais finalement il est *libre*), nous pensons qu'une vision catholique et classique de l'homme et du monde est la réponse à la question de mai et de tous les temps. Nous devons donc prendre les moyens politiques qui permettent de traduire dans les faits cette recherche d'un arbitrage et d'un équilibre dont notre histoire depuis cent ans nous dit assez qu'il ne naît pas naturellement de la lutte des intérêts, des idéologies et des passions partisanes.

La restauration de l'état, de sa force, de son indépendance en est la condition première. Depuis dix ans, de Gaulle a entrepris cette tâche, et les événements de mai ont été la rencontre, inconsciente chez les étudiants, de la passion gaulliste pour une certaine idée de la France, de ses fils, de la société qu'elle implique, et de la passion de nombre de Français pour reconquérir une certaine dignité. Cette double et unique passion nous donne la condition en même temps qu'elle nous *impose* de poursuivre la tâche capétienne d'indépendance extérieure et de restauration de l'état indispensable pour construire, en dehors de l'anarchie libérale et des grands totalitarismes, un nouvel *ordre* social, non pas au sens où il règnait et règne toujours à Varsovie et à Athènes, mais comme hiérarchie de valeurs qui, pour n'être pas totalitaire, ne peut-être que chrétienne, c'est-à-dire fondée en dernier lieu sur le rapport de l'homme à Dieu, qui est Amour et partant Liberté.

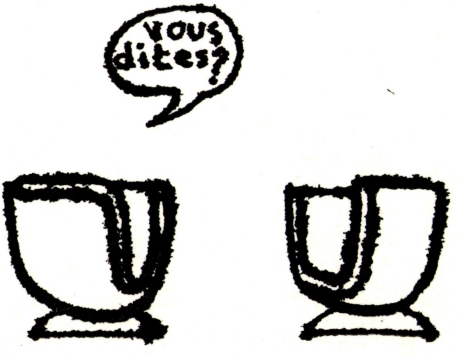
L'œuvre entreprise depuis dix ans doit être poursuivie et sauvée par le retour de la monarchie capétienne catholique et classique, dont l'essence, manifestée tout au long de notre histoire, a été et reste une tentative d'arbitrage et d'équilibre social enracinée dans la réalité chrétienne de l'homme et de son destin.

François-Xavier de GUIBERT.

Entretiens

et

positions


vous dites?

"Une métaphysique du
présent de l'occident..."

Maurice CLAVEL

— *Avant mai, que pensiez-vous des étudiants ?*

Maurice CLAVEL. — J'ai été tenté de négliger le monde étudiant, même par ma formation, j'étais très occupé par ma tâche de professeur du secondaire et j'ai passé mon agrégation très vite. En fait, je n'ai jamais été étudiant. Dans la mesure où je parlais de ces problèmes avec ma classe, il m'arrivait souvent de contrer ceux qui faisaient de l'agitation étudiante ou plutôt du corporatisme étudiant. Il m'arrivait de leur dire qu'on n'avait rien à faire de leurs histoires, et que l'essentiel était qu'ils terminent rapidement leurs études pour arriver le plus vite possible à une vie où ils soient responsables d'eux-mêmes. Je me moquais d'eux en leur chantant :

« La Sorbonne, voilà soixante-neuf ans que je la fréquente, et je n'ai pas perdu mon temps ».

Je ne crois toujours pas à la spécificité du problème étudiant. Je ne crois pas qu'il y ait un problème étudiant. Je fais une sorte de métaphysique du présent de l'Occident : l'Occident est devenu, par l'aliénation à laquelle je crois très fort, subtilement et métaphysiquement intolérable, elle peut provoquer, soit un achèvement de l'endormissement jusqu'au sommeil total, soit, si Dieu ou l'Esprit sont là une sorte de refoulement tel que finalement il se produit une explosion. C'est donc un problème commun à tout l'Occident. Mais il est évident que par leurs priviléges, les étudiants sont ceux qui ont le plus de part, non pas à l'Esprit puisque je suis chrétien, mais à une conscience en eux de l'esprit. A partir de là on comprend très bien que la révolte ait été chez eux beaucoup plus facile, que leur âme se soit révoltée, qu'ils aient trouvé des points d'impacts d'abord lointains pour eux comme Cuba, le Vietnam ou Guevara, et que cela ait enclenché la suite. C'est un problème de métaphysique collective inconsciente qui a concerné en tout premier lieu les étudiants parce que jeunes physiquement et spirituellement ils sont à l'âge des crises.

Je n'ai jamais prophétisé, mais j'ai toujours dit : « Espérons la convulsion salutaire, préparons-la, le salut viendra d'une extrê-

me-gauche toute nouvelle ». Faute de connaissance du milieu étudiant je n'avais absolument pas prévu que ce fût Nanterre ou la Sorbonne.

Il me semblait même que l'action étudiante autour du Vietnam et de Guevara, — nous nous comprenons en chrétiens, — était un peu un divertissement qui s'est cependant révélé plus près du centre que je ne le croyais.

Elle a conduit plus rapidement que vous ne le pensiez au problème fondamental ou plutôt à faire l'éclatement premier.

M. C. — C'est cela, l'éclatement premier. Mais si vous voulez il n'y a pas eu un problème posé qui a provoqué l'éclatement, mais un éclatement quasi-inconscient encore qui a suscité la position du problème.

Problème qui, à mon avis, non seulement n'est pas résolu mais n'est pas encore posé dans les vrais termes. Mais il faut faire confiance, il faut réinventer une praxis spirituelle, non pas comme un meneur, mais réinventer l'idée de praxis spirituelle comme moyen d'interrogation de ce qui se passe actuellement où l'éclatement commence à poser des problèmes. S'il en est ainsi c'est une très vaste psychanalyse en acte de l'Occident, et cela peut être long.

Cela peut être comparé à un robinet ouvert que l'on coince avec un doigt ou avec une main. Dès que ce « bouchon » cède, l'eau part en déviation dans tous les sens. Le mot « déviation » est d'ailleurs impropre puisque le jet dévié du robinet encore coincé par la main n'est pas vraiment dévié et qu'au fond il est droit, au sens où Newton disait que la lune tombe sur la terre. Ce qui paraît dévié a donc une rectitude fondamentale, mais il faut que le doigt ou la main, symboles du couvercle de l'oppression, s'enlève tout à fait pour que la rectitude naturelle apparaisse. Voilà pourquoi je suis optimiste même et surtout quand ça déconne. J'ai peur quand ça ne déconne pas ou quand cela se ralentit parce que c'est signe que le couvercle de l'oppression bouche tout.

De la F.E.R. aux J.C.R., je les aime tous beaucoup. Je me suis particulièrement attaché au mouvement du 22 mars parce qu'ils étaient plus vagues au sens positif du mot, ils n'étaient crispés dans aucune idéologie sinon anarchiste ce qui, dans les circonstances actuelles, est la meilleure.

Les J.C.R. et la F.E.R., eux, restent partiellement des néo-scholastiques.

Ce qui me comble, c'est de voir que le père de Certeau est là, et qu'il a pris le parti que l'on sait avec cette vigueur morale et métaphysique. Quand le père Danièlou me salue dans son dernier

livre comme « grande voix chrétienne », et y inclut le fait que j'ai compris la révolte étudiante, cela me semble assez symptômatique aussi.

Pensez-vous que l'on devait prendre un engagement dans la révolution de mai ?

M. C. — Je vais vous parler de ma position personnelle dans les événements de mai. Ce que j'ai pris, c'est à la fois beaucoup moins et plus que ce qu'on appelle un engagement, ou plutôt, la notion d'engagement est tellement vieille que, comme la première philosophie de Sartre, elle est complètement dépassée.

Il ne faut pas dire engagement parce que l'idée d'engagement supposerait que le fait qui s'amorce est conforme à une idée préalable et qu'à partir de cette conformité il y aurait engagement. Il me faudrait remplacer le mot engagement par ceci : « J'ai pris acte en étant comblé ».

Ne vous semble-t-il pas que la démarche étudiante était la négation pratique de leurs slogans. Cette recherche d'une civilisation nouvelle, la fin ou le commencement de la fin de l'aliénation à la civilisation matérielle ou plutôt à l'absence de civilisation dans le matériel, était contredite par leur attitude pratique qui niait leur idéal ; ou plutôt niait le caractère politique de leur idéal ?

M. C. — Tout votre raisonnement intellectualise et reprend la dichotomie cartésienne : nier un idéal. J'ai essayé personnellement de règler son compte à cette question d'idéal à propos des étudiants : je vous accorde entièrement qu'ils n'ont pas d'idéal, c'est l'idéal qui les a, ce qui consiste à renverser radicalement le problème. Parlant en chrétien il faudrait remonter aux sources bibliques. Imaginez l'Esprit biblique : « ...Le vent rua et souffla en tempête... ».

Imaginez l'Esprit biblique qui souffle en tempête mais sans « Révélation » expresse.

C'est une révolution sans révélation, mais une révélation est souvent lente à se faire. Je suis d'un optimisme total, nous verrons bien. Dans la mesure où il faudrait avoir un rôle autre que spectateur, ce ne serait surtout pas un rôle de directeur, de meneur, d'animateur. Il serait à la fois plus important et plus modeste : ce serait un rôle de maïeutique praxistique dans un inconscient collectif en acte qui se révèle.

Cela suppose que l'idée va sortir de cet inconscient, qu'elle y est enfouie. Car si vous employez le terme de maïeutique, cela

ne veut-il pas dire que vous faites accoucher d'une idée inconsciente mais préexistante.

M. C. — Non car il y a une différence avec Socrate. C'est une maïeutique sans réminiscence, ou alors c'est Socrate vu par Kierkegaard. C'est une maïeutique existentielle où l'idée qui se dégage dans et par l'existence, ni y était ni n'y était pas. C'est un mouvement d'être.

On passe du Néant à un Etat ?

M. C. — Non. On passe d'un non-être organisé, qui fait le dos rond et s'arqueboute contre l'Infini à une Effraction d'Etre ; Effraction d'Etre qui n'est pas idéaliste ou intellectuelle et même pas facilement reconnaissable.

Si je crois l'avoir reconnue c'est uniquement en fonction d'une formation bizarre et singulière. Vous comprenez, je les connais bien quand j'écris dans l'*Observateur* : « nos conversations oscillaient pendant une heure entre fête perpétuelle et béatitude éternelle ». L'un d'eux me disait : « ...on pourrait organiser de vaches de fêtes avec suicide collectif à la fin... ». Comme on sait très bien que cela ne se fera pas, il est merveilleux de l'entendre. Et on voit très bien ce qui se cherche.

Vous avez connu beaucoup d'étudiants qui ont participé à mai. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans leur comportement ?

M. C .— La nouveauté. Cela ne ressemble pas du tout à ce que l'on avait pu voir avant. J'étais adolescent au moment du Front Populaire, j'ai connu les jeunesses socialistes, les jeunesses communistes, les jeunes F.T.P., les intellectuels de gauche de la guerre d'Algérie ; cela n'a aucun rapport.

C'est une mutation d'être biologico-existentielle.

Vous pensez que l'on va réinventer quelque chose au niveau collectif d'abord puis au niveau individuel ?

M. C. — Oui ; à condition que « réinventer » soit près de l'éthymologie : trouver collectivement à partir d'une plénitude indéchiffrée. C'est ce qui peut nous arriver de mieux. Autrement c'était l'endormissement intégral dans un mélange d'Allemagne Fédérale, de Suisse, d'Etats-Unis avec un peu de Suède. Ou bien, en admettant que l'Esprit existe, et si cela ne s'était pas produit de cette manière fracassante, ma plus grande crainte était que cela se produisît au niveau individuel, c'est-à-dire par névrose. Nous serions arrivés au moment où chacun aurait dû être doublé d'un psychanalyste,

psychanaliste freudien dont le traitement aggrave le mal si celui-ci est spirituel. Chaque petite connasse serait devenue une Marilyn Monroe — sinon par le talent — du moins par le suicide.

On peut guérir cette sorte de névrose en aidant tout doucement à accoucher de la spiritualité qui y est. La névrose contemporaine chez les isolés, c'est l'insupportabilité à soit-même. Il n'y a qu'à relire les vieux textes : « ...l'esprit le rendit furieux contre lui-même, le possédé ne se possédait plus... »

Ce que je vais dire est un peu sacrilège, mais certains côtés de cette révolution me rappellent les premiers chrétiens jusque dans ce qu'ils avaient de désordonné, pas de bagarreurs, mais d'emmerdeurs, au fond de « subversif intégral ».

Subversion de l'ordre païen non par un monothéisme (contre-épreuve Juifs) mais par l'absolu de l'Individu.

Mais il est passé là-dessus tant d'impostures qu'ils ne reviendront jamais à l'Eglise, à moins d'une telle mutation !... Ils ne reviendront jamais à la patrie, à moins d'une telle mutation de la patrie (que je suis en train de tenter d'ailleurs).

Tout ce qu'il pourrait y avoir de franchement spirituel serait pour eux boy-scout ou aliéné. C'est la faute des siècles qui nous ont précédés, pas la leur ; si nous faisons de la philosophie de l'histoire, faisons-la jusqu'au bout.

Encore une fois, excusez-moi de me faire le centre mais je vous parle de ma petite expérience : la chose la plus positive et la plus extraordinaire que je vois chez eux c'est cette incroyable amitié qu'il ont pour moi au moment même où je souligne le plus nos différences. Je n'ai jamais aperçu chez eux la moindre lueur d'ironie. A partir de là, il faut laisser faire la grâce... de Dieu dans l'Histoire.

Cela va à la fois s'amalgamer et se débrouiller, on verra bien... Il n'y a plus de doctrines, c'est ce qu'il y a de passionnant, nous sommes dans l'alchimie individuelle et collective, il y a sûrement des alambics et des cornues qui vont péter, et puis l'or pur viendra, peut-être.

En tout cas, rien d'autre...

(Propos recueillis par M. CHABIN, J.-M. DAMIAN et F.-X. de GUIBERT)

"Une mutation d'être biologico-existentielle..."

"La révolution est un jeu..."

Alain ROBBE-GRILLET

Puisque nous en sommes à chercher les antécédents et les responsabilités de la crise, ne pensez-vous pas que le nouveau-roman a pu avoir une action de frustration, en ce qu'il propose au lecteur de vivre le roman, donc de créer, tout en lui imposant finalement un modèle dont il ne peut sortir ? En ce sens, pensez-vous avoir une responsabilité dans ce qui s'est passé en mai ?

ROBBE-GRILLET. — D'abord, il ne faut pas exagérer l'importance des livres quels qu'ils soient : sociologie, idéologie, philosophie, car leur diffusion reste faible. L'exemple de Marcuse est frappant. Il est édité ici, aux éditions de Minuit, depuis longtemps, et il était très peu diffusé avant les événements de mai. On peut même dire que ce sont les événements de mai qui ont fait connaître Marcuse. Très souvent, lorsque l'on a interviewié les leaders de la révolution, on s'est aperçu non seulement qu'ils n'avaient pas lu Marcuse, mais qu'ils ne savaient même pas ce qu'il y a dedans. Le tirage à ce moment-là était de 1.500 exemplaires en deux ans. Maintenant, il atteint 100.000. Comment, dans ces conditions, prétendre que la lecture de Marcuse aurait engendré la révolte de mai ?

Pour moi, le processus est différent. Le créateur de génie n'est pas un chercheur isolé, dont le message solitaire se répand ensuite dans les masses. C'est l'ensemble de la société où il vit qui fait la découverte en même temps que l'écrivain. Les idées de Marcuse se trouvaient plus ou moins obscurément dans la tête de gens qui ne l'avaient pas lu. Les essayistes, les romanciers ont seulement l'intuition plus vive de formes et d'idées nouvelles, qui ont en réalité été produites non pas par un individu, mais par toute une société.

J'ai l'impression que pour le nouveau-roman, c'est la même chose. La diffusion du nouveau-roman est supérieure à celle que Marcuse atteignait à cette époque — « Dans le Labyrinthe » a dépassé 100.000 exemplaires — mais c'est quand même très peu, insuffisant en tout cas pour modifier une masse importante de

lecteurs. Je dirais au contraire que, si mes romans rencontrent un certain nombre de lecteurs, surtout parmi les jeunes, c'est que ces jeunes et ces romans ont été produits par la même situation, et que je me trouve avoir écrit ce que eux avaient déjà en tête, ce qu'ils étaient déjà eux-mêmes en train de fabriquer. Lorsque vous me demandez si le fait qu'on leur propose des modèles ne les retranche pas de cette création, je vous réponds donc que c'est faux, car, en fait, ils y participent : mes romans ont été écrits par moi et par tous ceux-là qui les lisent, par cette société-là. En somme, je crois à des courants de pensée, mais pas à la modification soudaine d'une masse de lecteurs par l'apparition d'un écrivain.

En quoi vous sentez-vous proche des événements de mai 68 *?*

R.-G. — Je m'en sens proche parce que le mot de « contestation » qui était alors dans toutes les bouches, nous l'employons depuis dix ou vingt ans. Le nouveau-roman s'est défini comme roman de contestation, exactement comme « Bouvard et Pécuchet » était déjà un roman de contestation permanente des formes.

Ce qui me choque, c'est que, le plus souvent, quand on interroge les artistes « révolutionnaires » de mai, on se rend compte que leur art précisément demeure à l'abri de leur contestation. Je prends l'exemple du cinéma. Un certain nombre de metteurs en scène se sont mis soudain à brandir la contestation ; mais qui était-ce ? Truffaut, Chabrol et Claude Berri ! C'est-à-dire de bons artisans de cinéma commercial, qui semblaient n'avoir jamais songé, à leur table de montage, que ce qui caractérise un artiste, c'est qu'il se conteste lui-même dans ses propres formes.

L'œuvre d'art, l'œuvre contemporaine en particulier, est un mouvement d'invention qui se met sans cesse en question soi-même. Un metteur en scène doit d'abord contester sa propre parole, son droit à « raconter une histoire » ; s'il ne l'a pas fait, au nom de quelle « bonne conscience » peut-il tout à coup monter sur la scène du Festival de Cannes, pour mettre en cause l'ordre que, dans ses fins, il n'a jamais cessé de servir ?

Quant à tous ces jeunes qui en étaient encore au stade précréatif, j'étais gêné de voir que souvent ils avouaient aimer dans l'art, celui, le plus rassurant, qu'on peut appeler l'art bourgeois. Quand on demande à Cohn-Bendit ce qu'il préfère en musique, et qu'il répond Carmen, c'est sans doute une boutade, car il a beaucoup d'humour ; mais ce que je crains, c'est que ce soit vrai, et que, s'il écoute de la musique, il aime mieux écouter Bizet que Berio. A ce moment-là, je me sens très loin d'eux, pour qui le mot de contestation semble exclusivement limité à la politique.

C'est un exemple très particulier.

R.G. — De nombreux exemples d'interviews allaient hélas dans ce sens.

Pourtant, le récent Festival de musique contemporaine a attiré beaucoup de monde.

R.-G. — Oui, mais tous ces jeunes-là sont ceux qui s'intéressent à l'art. Ceux dont je parlais à l'instant sont ceux qui ont tenu, au mois de mai, le devant de la scène politique et qui, dans le domaine de l'art, en sont encore au XIXe siècle, si bien que même leur politique m'est suspecte.

J'ai retrouvé au Festival de musique contemporaine du mois de novembre plusieurs de mes camarades du Comité de Grève de la Faculté de Droit.

R.-G. — Bien sûr ! Déjà avant les événements, il y avait eu, au dernier festival de Royan, un groupe de jeunes très dynamiques — ils ont d'ailleurs largement hué Messiaen, père de la musique contemporaine, précisément parce qu'il était le *Père* — et qui montraient une passion réelle pour l'art moderne. Mais, encore une fois, ceux qui ont parlé très haut, « les responsables » m'ont paru bien conservateurs.

Il y a eu la parole, mais il y a eu aussi les manifestations artistiques. Beaucoup ont eu lieu à la Faculté de Droit. Elles étaient passionnantes. C'était une véritable création collective.

R.-G. — Allons, tant mieux !

Ne pensez-vous pas qu'il y ait eu à ce moment un élan de créativité, des phrases qu'on écrivait partout, qui se réclamaient du nouveau-roman — votre nom était écrit sur les murs de la Faculté de Droit.

R.-G. — Ça me fait plaisir.

Qu'en pensez-vous ?

R.-G. — Je crois qu'il est très difficile de parler en bref de ces événements, parce qu'on est obligé d'y mélanger des choses qui sont absolument antinomiques. Par exemple, prenez le mythe de la Révolution, des barricades, etc... On peut le considérer de deux manières opposées : certains le présentent comme une « valeur » au

sens bourgeois du terme, une valeur du XIXe. Les barricades, ce sont celles de 48, la revendication d'une classe sociale contre ses oppresseurs, etc... idées parfaitement archaïques par rapport au monde moderne. Ceux-là ont la bouche et la cervelle pleine de respect. Les barricades, c'est Verdun ! Je ne sais plus qui a dit qu'il y avait déjà les anciens combattants de la rue Gay-Lussac, mais c'est très vrai.

D'autres disent au contraire : « la Révolution est un jeu ». C'est ceux-là qui ont raison, mais ils ne pourront pas faire carrière car leur idée, elle, est extrêmement révolutionnaire, et ne peut que déplaire aux bien-pensants.

Un jeu ou une fête ?

R.-G. — Je préfère l'appeler « jeu » au sens de fête qui cherche à s'organiser. Une fête peut n'être que du désordre, alors que le jeu, c'est la tentative de structurer une fête, qui invente elle-même ses propres règles. De cette idée-là, je me sens très proche. Toujours j'ai répété : « la littérature est un jeu » contre tous les moralistes de la gauche française pour qui la littérature est un sacerdoce.

Si j'ai tendance à me désolidariser des événements de mai, c'est parce qu'ils ont été pris en main, décrits, par des gens qui les ont systématiquement remis dans un contexte archaïque de valeurs bourgeoises ; tandis qu'au contraire, l'idée que la Révolution est un jeu est passionnante.

La société de consommation...

En revanche, je conçois très bien qu'une société, quelle qu'elle soit, ait pour premier but d'organiser la production des biens, afin de parvenir à l'abondance générale qui assurera ce bien-être matériel indispensable pour que tout le monde puisse jouer...

La société dite de consommation, pour moi, n'est pas du tout horrible. Elle ne le devient que si l'on se limite-là : c'est-à-dire, si les seules aspirations sont d'avoir une voiture, un réfrigérateur, une tondeuse à gazon. Mais si au contraire, elle est conçue comme une possibilité de laisser à l'homme le temps de jouer, alors Vive la société d'abondance !

Vous comprenez comment je peux me sentir extrêmement proche de quelques idées révolutionnaires avancées, et très loin d'une certaine phraséologie politicarde. A ce moment, je préfère Edgar Faure, et ce n'est pas seulement une boutade.

Mais le langage politique n'était-il pas quasiment le seul qui ait permis une communication et un consensus rapide ?

R.-G. — Mais est-ce qu'en même temps cela n'a pas faussé tout ? Volontairement, d'ailleurs, pour créer un ciment.

Ne pensez-vous pas que le langage politique était le seul qui permit de parler en termes de volontarisme ou d'action future, pour des gens qui voulaient agir, ou du moins qui le croyaient fermement ; alors que les autres langages ne leur permettaient pas de parler ainsi, car ils étaient tous du domaine du jeu ?

R.-G. — Je pense que l'organisation politique restera toujours aux mains de l'ordre moral, qu'il se nomme Waldeck Rochet ou Raymond Marcellin. Mais les idées, pendant ce temps, feront du chemin et on finira quand même par en arriver à la société du jeu, celle dont je rêve.

Ce sera d'abord une société où les biens de consommation seront répandus à foison. Je suis allé beaucoup dans les pays de l'Est ces derniers temps, j'y ai même travaillé, et les jeunes gens à Prague ou à Budapest, étaient toujours très choqués par le fait que notre révolution ait pris l'allure d'une lutte contre les biens de consommation, comme si c'était cela le mal... Pour eux, le mal, ce n'est pas cela ! La société de consommation c'est un point indispensable de départ ; et finalement les revendications du Parti Communiste : augmenter les salaires, les loisirs, etc... étaient justifiées. C'est seulement après qu'on pourra commencer à jouer.

Finalement, pouvez-vous décrire la société dont vous rêvez ?

R.-G. — La société dont je rêve est d'abord une société qui sera bourrée de grosses voitures, de résidences secondaires et tertiaires, de chaînes de haute-fidélité... à tel point qu'on n'en sera plus les victimes. (En réalité ce ne sont pas les étudiants qui en sont aujourd'hui les victimes, mais les pauvres manœuvres tunisiens de Nanterre qui travaillent comme des malheureux pendant toute l'année, pour s'acheter une petite auto d'occasion qu'ils montreront en arrivant en Tunisie, et qu'ils bousilleront en quinze jours sur des pistes de sable...).

Dire : vivent les Chinois, détruisons tout pour qu'il n'y ait plus d'inégalité ni de contrainte, et que l'on puisse repenser la société nouvelle, me paraît bête. La société nouvelle naîtra de l'abondance généralisée. Pourquoi l'homme ne ressemblera-t-il plus à l'animal ? Parce qu'il n'aura plus de besoins matériels, il n'aura plus faim, il ne souffrira plus, il aura du temps, il pourra selon son désir pren-

dre l'avion, passer l'hiver sous le soleil des tropiques et l'été dans la glace, il consommera jusqu'à plus soif des eaux purifiées, des savons parfumés, des femmes désodorisées, tant et si bien qu'il s'apercevra que tout cela n'est rien, rien qu'un point de départ, rien que des cartes sans signification... mais avec lesquelles il pourra enfin commencer à jouer : jouer l'art et la littérature, jouer la révolution, jouer l'amour, jouer la poésie, jouer sa vie et sa mort, librement.

(Propos recueillis par
J.-M. DAMIAN et D. DESOUCHES)

"La société de consommation...
un point de départ"

"...C'était nous qu'elle consommait,
et avec quel appétit"

François MAURIAC

Dans ce texte, François Mauriac s'adresse directement aux étudiants du foyer du 104 *de la rue de Vaugirard, dont il fut le président.*

Un très vieil homme dont le premier mouvement est de se récuser quond on l'invite à donner son avis sur « la jeunesse des écoles », comme on disait autrefois, cède à une espèce de pudeur. Oui, il y a comme une honte du grand âge : on voudrait se cacher. Les gens n'en reviennent pas que vous ne soyez pas mort, ni non plus tout à fait « ralenti ». Ils vous photographient, prennent des films de vous en train de manger votre soupe, vous font parler de tout et de rien. Si c'est sur la révolution de mai qu'on l'interroge, le vieil homme a le choix entre dissimuler profondément sa pensée et s'en rapporter à ce qu'en ont dit ses contemporains philosophes de profession, et dont les brochures depuis six mois inondent sa table en vagues pressées, de Raymond Aron à Maurice Clavel et au Père de Certeau, — ou essayer de découvrir ce qu'il a pensé vraiment, et qui a beaucoup varié selon ses humeurs et selon le côté par où il considérait cette « révolution ».

C'est ce dernier parti, j'imagine, que vous souhaitez me voir prendre. Commençons par un aveu. C'est trop peu dire que les événements de mai m'ont surpris. Le premier jour, je ne les ai même pas crus importants. J'ai fait bien rire des jeunes gens, en leur disant qu'il n'était pas imaginable qu'ils suscitent du désordre dans Paris à l'heure-même où Américains et Vietnamiens allaient y tenir les assises de la paix. J'ai pris conscience à ce moment-là de ce gouffre d'années qui sépare un garçon né de la dernière pluie, c'est-à-dire en 1945, d'un octogénaire qui était déjà têtard dans la bourbe de l'affaire Dreyfus, grenouille adulte en 1910 et dont l'œil rond a reflété sans cligner l'effroyable histoire qui va du premier massacre de deux millions de jeunes Français (presque tous ses amis y sont restés) au désastre honteux de 40, résultat d'une politique imbécile et lâche, — et tout ce qui a suivi.

« J'ai vu ça, moi ! » répétait un académicien octogénaire et gâteux dans un roman de Daudet, j'ai vu ça, moi !, et parce que

je l'ai vu, j'ai été passionnément intéressé par ce qu'un homme seul aura tenté et réussi depuis 1940 pour réparer ces crimes de l'histoire, qui sont nos crimes, hélas. Je me suis laissé prendre au jeu politique. En ce fatidique mois de mai, je nageais dans l'euphorie : la paix au Vietnam allait se conclure à Paris. De Gaulle à Bucarest, c'était l'amorce de l'Europe de l'Atlantique à l'Oural.

Le château de sable s'écroula, entraînant dans sa chute le franc dont le relèvement depuis dix ans, avait permis à de Gaulle de remettre la France à sa place.

De toutes ces ruines il n'a jamais été question chez les thuriféraires du mouvement, mais même pas chez ceux qui le condamnent. Personne n'en a demandé compte à la jeunesse étudiante ni aux syndicats ouvriers. Mais moi j'ai entendu, avec des larmes de rage, un ambassadeur de mes amis, en Amérique du Sud, me dire ce que d'autres m'ont confirmé : « Partout, à l'étranger, la France a perdu 70 % de son influence et de son prestige ».

Vous haussez les épaules, vous vous en moquez. Je sais bien que le vieil homme vous fait rire avec sa vieille idée de la France. Ce que vous avez fait valait le coup, peut-être, puisque tant de gens ont déliré de joie. Pour moi je n'ai à aucun moment été gagné par ce délire, parce que ceux qui menaient le jeu, qui le mènent toujours, sont au service d'un maître qu'eux-mêmes peut-être ne connaissaient pas. Un Cohn-Bendit, un Sauvageot ne m'inspirent aucune antipathie, surtout si je les compare à la masse amorphe qui les subit sans réagir, mais je me souviens de ce que disait Barrès, quand j'avais leur âge : « La belle affaire que d'être une merveille à vingt ans ! » Ce qu'ils sont en train de détruire, ce qu'ils ont déjà détruit, c'est cela qui compte à mes yeux : par quoi vont-ils le remplacer ? Vous dites : « La révolution de mai ». De quelle révolution s'agit-il ? La réponse ne peut être que marxiste, mais elle a déjà été donnée à Moscou, à Budapest, à Prague, à Cuba, et en Sibérie où les Soviets expédient leurs intellectuels qui n'approuvent pas l'occupation de la Tchécoslovaquie, — à moins d'admettre avec Clavel que la révolution soviétique a été « un prématuré aberrant, arraché par le forceps de l'histoire » et que c'est notre brillante jeunesse qui a posé le vrai problème et que c'est elle qui va faire enfin la découverte et damer le pion à Lénine.

La découverte ? Mais nous, chrétiens, ne l'avons-nous pas faite déjà ? N'avons-nous d'autre parti à prendre, comme tant de nos religieux à la page, que de donner de la voix avec le reste de la meute marxiste, — comme si tout ce qui se passe n'avait pas été annoncé, décrit, par Dostoïevsky, par Berdiaeff, comme si « la mort de Dieu » proclamée et, si l'on peut dire, projetée chaque jour, sur tous les écrans d'un monde érotique et drogué, cette mort de Dieu

qu'a suivie inévitablement la mort de l'homme, ne laissait pas sur sa faim cette exigence d'absolu dont notre jeunesse est possédée, et c'est ce qui nous la fait aimer, même dans ses violences et dans ses fureurs.

Nous la comprenons, si vieux que nous soyons, parce que nous nous souvenons. Les garçons de ma génération étaient de jeunes mâles pareils à vous, mais eux, trois années de caserne (et de quelle caserne ! vous n'en avez aucune idée, vous dont le service militaire consiste souvent à faire l'école aux gentils enfants noirs d'une Afrique amie...) trois ans de caserne leur apprenaient à se tenir tranquilles en attendant la mise en coupe réglée, de la grande guerre, et puis de l'autre, qui, si elle fut la plus désastreuse, ne fut pas la fin de l'histoire, car il y eut un épilogue : vous avez échappé de justesse à l'Indochine, à l'Algérie, votre génération bienheureuse a attendu, pour déboucher sur la scène, que le dernier mort de la dernière guerre coloniale ait exhalé son dernier souffle. Tout votre malheur tient désormais à votre pullulement au sein d'une société de consommation... oui, je connais l'antienne.

La société de consommation, de notre temps, c'était nous qu'elle consommait, et avec quel appétit ! Vous n'avez qu'à relire dans votre chapelle, ô mes jeunes camarades, les noms de ces pauvres enfants d'il y a un demi siècle, dont je fus le président. S'ils revenaient, ces immolés, dans ce 104 si différent de celui qu'ils ont connu, s'ils se mêlaient à vous un soir, j'imagine qu'ils protesteraient qu'on ne leur a pas pris leur vie de force et qu'ils l'ont librement donnée, et cela susciterait entre vous et eux une immense et confuse contestation à laquelle je n'ai pas le courage de me mêler.

F. MAURIAC.

"Trois ans de caserne leur apprenaient à se tenir tranquilles..."

"...Une révolution de privilégiés"

Edgard PISANI

Ce qui s'est passé au mois de mai apparaît comme un événement plus grave que ce qui s'est passé exactement dix ans plus tôt, car il semble bien que les mots ont davantage changé de sens sous l'effet de l'agitation universitaire que sous l'effet du changement de régime. Rien de plus normal : les Français n'ont pas perdu l'habitude des réformes constitutionnelles et de leurs promesses ; ils n'ont en revanche pas pris l'habitude des secousses provoquées par la jeunesse.

L'ébranlement de notre dernier printemps ne pouvait sans doute pas être prévu, il pouvait être pressenti. Il en est de l'enquête menée par la revue Montalembert comme de l'électro-cardiogramme dont les courbes mystérieuses ne révèlent rien d'anormal alors que le patient est terrassé par un infarctus le lendemain même du jour où il s'est fait examiner. Et cette vérité d'évidence doit inspirer quelque sage méditation aux statisticiens, enquêteurs, scientistes de tout poil qui par la savante alchimie de leurs questionnaires et de leurs chiffres ont créé parmi nous l'illusion de leur pouvoir divinatoire ou révélateur. Ils sont peut-être, ils sont sans doute capables de quantifier un événement prévu et qui déjà mobilise l'opinion, ils peuvent suivre, avec précision les évolutions de l'humeur de la société, ils ne sont pas capables de détecter les lents cheminements qui précèdent l'événement non programmé. En grande partie parce qu'ils ne font que répondre à la question et que la question est le plus souvent affaire de psychologue et de sociologue, non de politique.

Mais l'événement de mai pouvait être pressenti. Il fallait être aveugle et sourd pour ne pas percevoir la convergence des angoisses et des mécontentements. Sans doute ni la forme ni la date exacte de l'explosion ne pouvaient-elles être réellement précisées, mais il est clair que tout était réuni pour qu'un incident devienne occasion ; cette France où l'on s'ennuyait, cette jeunesse inquiète de ses lendemains, ces travailleurs impatients de voir progresser plus vite leur niveau de vie, ces responsables économiques désenchantés, tout révélait une société sans perspective, un peu désespérée d'elle-même,

capable de laisser se développer le déséquilibre s'il naissait quelque part.

Raconterai-je le fait que dans le courant du mois de mars, à la fin d'une réunion de travail où, avec quelques camarades nous avions mis au point les éléments essentiels du bulletin « Hommes et Citoyens » sur la réforme communale et régionale, nous nous sommes lancés dans un débat de politique générale. J'affichais un grand pessimisme au point de me faire vigoureusement prendre à partie par l'un de mes plus proches. Le prenant alors par le revers de la veste je lui ai dit avec véhémence « Ne sentez-vous pas que le sol tremble sous vos pas, qu'il va vous manquer ? Ne sentez-vous pas que tout risque de sauter ? » J'aurais été dans l'incapacité d'analyser ce qui me faisait m'exprimer de la sorte et pourtant j'éprouvais la même certitude que deux mois plus tard, le 5 mai, à la tribune de l'Assemblée lorsque je suppliais le ministre de l'Education Nationale de résoudre vite le problème posé, de le prendre au sérieux, faute de quoi il serait bientôt trop tard.

Gageons pourtant que, si à ce moment déjà elle avait eu à élire à cette date une Assemblée Nationale, la France aurait confirmé ses vieilles tendances. Ce qui s'est passé en mai n'est pas à proprement parler un phénomène politique capable de donner lieu à un arbitrage entre la gauche et la droite, entre les gaullistes et les non-gaullistes, *mais un phénomène de civilisation.* Ramenée à son débat traditionnel la société ne se serait pas déjugée et ne s'est pas déjugée. Mais elle a révélé qu'il est un autre débat, singulièrement plus grave et qui la conduit à mettre en cause également les gaullistes et les non-gaullistes, la droite et la gauche.

C'est pourquoi la « révolution de mai » *a été une révolution de privilégiés* et non une « révolution populaire », *l'explosion d'une angoisse* et non d'un mécontentement : ces privilégiés, étudiants et cadres, sont en effets plus sensibles que les autres aux problèmes de la société.

L'ébranlement n'est que ralenti et la question est posée de savoir jusqu'où il ira et qui en tirera parti.

E. PISANI.

"Ne sentez-vous pas que le sol tremble
sous vos pas ?..."

"...On hausse les épaules"

Jean CAU

Paris, le 13 décembre 1968

Chers Amis,

J'étais « parti » pour vous écrire — à votre demande — un article sur les événements de mai-juin, lorsque deux gouttes d'eau ont, ce vendredi 13 décembre 1968, fait déborder le vase où macèrent mes réflexions sur ces événements.

I. J'ai déjeuné avec un lycéen qui suit les cours de première d'un lycée du quartier latin. Il m'a appris
que les compositions étaient
supprimées,
que le classement était
supprimé,
que les colles étaient
supprimées,
je lui ai demandé s'il faisait beaucoup de « préparations »,
il m'a répondu
que les préparations étaient
supprimées.
Je lui ai demandé... « et pourquoi ». Il m'a répondu... « parce que nous avons voté leur suppression ». Je le quitte à 14 heures en lui demandant « à quelle heure as-tu ton cours » ? « à 2 heures »...
« mais il est déjà 2 heures »
« aucune importance, on arrive quand on veut ! »

II. Le même jour j'apprends qu'une grève des cours est déclenchée à Nanterre à la suite de la convocation de huit étudiants à la P.J. dans le cadre de l'enquête ouverte sur les récents attentats au plastic.

M. Jacques FAUVET
dans « le Monde »
écrit
de sa plus belle plume :

« Quel que puisse être le résultat de l'enquête en cours, les étudiants activistes auraient tort de se solidariser, même moralement avec des auteurs de plasticages », et M. FAUVET poursuit : « Le gouvernement est dans une situation délicate. S'il réprime comme on l'y incite, de biens des côtés, il peut stimuler le mouvement, et entrer malgré lui dans le jeu de l'adversaire. S'il abdique, il ne l'encourage pas moins à aller plus loin. »

Alors que faire !
Eh ! bien une fois de plus,
« Le Monde »
et M. FAUVET
ont trouvé.

Il suffit
« de résister à la pression de tous les extrémistes »
car
« un excès de fermeté systématique serait aussi maladroit qu'un excès d'indulgence »
voilà
c'est très simple.

Donc, chers amis, après les deux coups (les trois coups, si je verse au bilan de ma journée le laïus sinistre et jésuite « du Monde »), que j'ai reçu aujourd'hui, le cœur me manque pour vous parler des événements de mai-juin.

A la démagogie, à la connerie, à la sottise, à la folie, à l'imposture, à la lâcheté, à la veulerie,
il y a des limites
au-delà desquelles on laisse tomber,
on hausse les épaules.

Ou bien, on met tous ses espoirs dans la formation d'un cabinet Beuve-Méry avec, comme ministres, les collaborateurs du « Monde », M. FAUVET étant à l'intérieur, où il résistera « à la pression de tous les extrémistes », à l'aide de recettes qu'il cèle, pour l'heure à monsieur MARCELLIN.
Si cette Espérance,
devait être déçue, eh bien, nous assisterons un de ces quatre matins à la mise en place d'un ORDRE, de Gauche ou de Droite. Nous vivrons à Prague ou à Athènes.

Nous regrettons alors le nazisme gaulliste et la férocité de ses CRS-SS, mais il sera trop tard.
Quant aux apprentis-sorciers de cette liberté praguoise ou athénienne, je leur souhaite...
Mais non, je ne leur souhaite rien.
N'en parlons pas !

Jean CAU.

"Les apprentis-sorciers de la liberté praguoise ou athénienne..."

"...certains aspects pré-totalitaires"

Jean-Marie DOMENACH

Les résultats de notre questionnaire révèlent une certaine image du milieu étudiant parisien en avril 1968, *qui, à première vue, ne permet pas de comprendre l'explosion du mois suivant.*

J.M. D. — Il ne faut pas s'étonner de ce qu'une population change — ou semble changer — d'opinion si rapidement. Les résultats de votre enquête résument parfaitement l'état d'esprit d'avril. Celui de mai fut différent. Il n'y a aucune raison de mettre en cause la valeur de l'enquête ni la sincérité des attitudes exprimées aussi bien en avril qu'en mai. Je me permets de vous rappeler qu'entre mai et juillet 1944, la population française, qui n'était que partiellement favorable aux Résistants, leur est devenue presque unanimement favorable (il n'existait pas alors d'enquête d'opinion, mais je crois bien que 80 % des Français se seraient déclarés indifférents ou réservés à l'égard de la Résistance en avril 44 si l'on avait pu procéder alors à un sondage...).

Il ne faut pas confondre opinion et conviction. En période normale, seule une petite minorité d'actifs — Tchakhotine (1) la chiffre à 7 %, chez les étudiants on peut monter à 10 % — exprime sa conviction et cherche à la faire partager. Quant la crise survient la minorité activiste sensibilise la masse qui alors se découvre une conviction et prend sur elle de l'exprimer ; chez les uns, c'est une révélation, chez d'autres ce n'est qu'une manifestation audacieuse. La crise passée, les actifs retournent à leur isolement, qui est souvent aggravé par la déception de la masse et par leurs propres excès et divisions.

A mon avis, la révolte des étudiants a révélé à des milliers de jeunes gens un aspect de leur condition et de leurs désirs qu'ils refoulaient par indifférence, paresse de se compromettre, ou tout simplement par paresse de penser. Le mouvement de mai a été — plus qu'une autre révolution — un psychodrame ; Raymond Aron y a insisté sans comprendre que les « rôles » qu'ont endossés

(1) Tchakotine : **le viol des foules par la propagande politique.**

tant de jeunes devenus souvent « acteurs » leur tenaient lieu d'idéologie (car les idéologies étaient mourantes) pour comprendre et combattre un état de choses devenu soudain intolérable (2). *Représentation* aux deux sens du mot : représentation théâtrale et mentale. Aujourd'hui, la plupart ont rejeté ce rôle où ils avaient découvert une part d'eux-mêmes — souvent la meilleure —, et ils ont repris le rôle de tous les jours : celui du jeune consommateur et du jeune producteur, tel que la société de papa le leur assigne.

Est-ce à dire que tout est rentré dans l'ordre ? Non. Plusieurs choses ont changé. D'abord le sous-sol a bougé, comme l'a montré Michel de Certeau (3) : la masse a pris la parole, les relations d'autorité sont atteintes, l'architecture classique du savoir est en miettes, bien des vénérations se sont décomposées sous le souffle d'une contestation qui s'étend forcément à tous les domaines. Aucun retour à l'ordre ne peut obliger les vieilles structures à renaître : elles sont mortes, et c'est même du sein de ce nihilisme (au sens nietzschéen du mot) qu'a surgi la révolte de mai. On peut certes faire comme si elles étaient encore vivantes ; on peut même contre-attaquer au nom de l'ordre et du dogme, comme on le voit dans l'Internationale communiste et dans l'Eglise catholique. La Restauration en France a duré quinze ans. Mais elle n'a pu empêcher que la Révolution de 1789 se soit finalement inscrite dans l'histoire. Celle de mai 68 n'a eu lieu que partiellement : elle a échoué en politique, mais elle a provoqué un bouleversement des relations humaines qui est d'une nature révolutionnaire.

Tout ce qui existait avant a-t-il été aboli — M. CLAVEL écrivait : « je récuse les mots, les concepts, les doctrines déjà existantes » — et, en particulier, le personnalisme ? Ou bien les doctrines antérieures, dont le personnalisme que vous représentez, ont-elles leur propre mutation à opérer afin de garder leur actualité ?

J.M. D. — Vous demandez si les idéologies anciennes sont périmées. Or nous avons vu reparaître, à la faveur du Mouvement de Mai, bien des bribes d'idéologies enfouies. Pourquoi décréter la mort des idéologies de 1930 quand celles de 1830 semblent revivre ? En réalité nous nous trouvons devant une éruption nouvelle, mais qui manifeste une « activité » révolutionnaire ancienne. Depuis le début de la grande industrie, beaucoup d'hommes se sentent aliénés, privés du rapport avec la nature, isolés dans la masse urbaine, et ils sont

(2) Sur le rôle du théâtre comme révélation du scandale d'une société, je renvoie à mon livre : **Le retour du tragique** (Ed. du Seuil, 1967).
(3) Michel de Certeau : **La prise de parole** (Desclée de Brouwer).

à la recherche du *bonheur* (c'est le mot clé de Fourier), ou bien ils veulent *exister* (c'est le mot clé des anarchistes). Je pourrais suivre le même courant à travers toutes les révolutions du XXe siècle, communistes et fascistes, y retrouver le même appel à la vie authentique, à la communion, à la récupération du bonheur perdu. Mai 68 a repris ce malaise et cette revendication en dehors des cadres d'une révolution discréditée ou fatiguée pour en faire la matière d'une explosion instinctuelle, vitale, dont la formulation fut plus poétique qu'idéologique.

Emmanuel Mounier avait parfaitement senti cela lorsqu'il préconisait, au-delà du fascisme et du communisme, une troisième voie révolutionnaire qui puisse satisfaire ce besoin d'authenticité et de fraternité. En un sens c'est toujours la même révolution européenne qui se cherche. En lisant Mounier, vous serez surpris de voir à quel point il était « enragé » contre la civilisation « bourgeoise » qui avait frustré l'homme de la nature, de l'amitié et même de son âme. On retrouve chez lui les lignes d'attaque du mouvement de mai. Avec quelque chose en plus, d'essentiel : un matérialisme ne peut en nier un autre, seul l'Esprit est capable de combattre l'égoïsme bourgeois et de rendre vie ; la révolution culturelle sera spirituelle ou elle ne sera pas. Or Marcuse développe sa critique de la société de consommation à l'intérieur de la sphère de valeurs — ou plutôt de non-valeurs — qui est celle de la société de consommation : hédonisme, naturalisme, instantanéisme.

En outre, le personnalisme a le sens de la médiation, de l'institution. Ce qui m'inquiète dans la mentalité de mai, ce n'est pas tellement son ignorance ou sa haine de la politique, — réaction bien normale après tant d'années d'avilissement des leaders et des partis — c'est sa méconnaissance des problèmes de l'organisation sociale et des normes qu'elle exige. C'était déjà le cas de l'existentialisme ; avec le marcusisme on atteint le comble dans le mépris du juridique. Décrire la liberté comme un « instinct », appeler à la « libération totale » de l'homme, c'est préparer un monde sans garantie et sans arbitrage où le plus violent aura bientôt fait la loi. En ceci nous voyons reparaître la même réaction primaire contre le libéralisme, qui alimenta les totalitarismes, fascistes ou marxistes. En ceci certains aspects du mouvement m'inquiètent, non parce qu'ils sont nouveaux, mais au contraire parce qu'ils sont anciens, *pré-totalitaires.*

En conséquence, je me sens renforcé dans mon adhésion au personnalisme. Il convient toutefois de lui rendre de la vigueur. Nous aurons à nous souvenir de ne pas nous endormir. On finit par ne plus croire assez fortement dans ce qu'on répète trop souvent, tous les prédicateurs le savent. Le structuralisme n'est pas

une idéologie, sinon pour les snobs. Le marxisme a vécu, du moins sous sa forme orthodoxe. Le personnalisme n'est pas encore une doctrine, et j'espère, ne le sera jamais. Il appelle chaque personne à se tenir debout, mais il complète cet appel vital par une hiérarchie des besoins orientée aux valeurs. Hors de quoi je ne vois que lyrisme de la jouissance : une contestation née de la consommation et y retournant. Si l'on veut rompre avec ce monde, il faut payer le prix, « faire les frais de la révolution temporelle », comme disait Péguy, qu'on devrait relire.

Enfin, en tant que chrétien, croyez-vous reconnaître une quelconque action de l'Esprit-Saint dans tout ce bouillonnement et toutes ces conculsions ?

J.M. D. — Je ne sais si le Saint-Esprit est là derrière, je n'ai pas qualité pour en décider. Je sais seulement que l'attaque portée par le Mouvement de Mai contre une société absurde et inhumaine a ravivé mon espérance. Il y a des sociétés pires que celle où nous vivons ; il y a des tyrannies pires que celle de la consommation. Mais il n'y a pas de société plus contraire à l'Evangile que celle qui repose sur la convoitise érigée en moteur de l'économie, sur l'argent érigé en maître de la société. Depuis mai, j'ai plus de courage. Reste à travailler car l'avenir ne se construit pas sur des cris. Il reste à faire l'analyse et la théorie. Ne pas se laisser emporter par l'ivresse d'une contestation qui se prendrait elle-même pour but. Penser davantage.

(Propos recueillis par M. CHABIN).

"La révolution sera spirituelle..."

"...le noir, le drapeau de l'infini"

Jean GUITTON

Ce qui m'a le plus surpris dans ces réponses, c'est qu'aucun observateur n'aurait pu en tirer le moindre indice d'une prochaine révolution culturelle. Et ceci me porte à croire que les périodes de très grande euphorie précèdent les agitations, guerres ou révolutions.Mais la jeunesse d'avril que vous avez interrogée se connaît-elle ? Avait-elle répondu selon son moi le plus profond ? A la lire, elle paraît assez indifférente, peu engagée, sceptique même, indolente.

Et quelques semaines après, quel réveil ! Quel changement de conduite !

Je me demande comment interpréter cette métamorphose. La réponse que je serais porté à vous proposer, ô jeunes amis, c'est que vous êtes revêtus de pudeur et que vous n'osez pas, si votre secousse n'ébranle pas ces refoulements, vous montrer tels que vous êtes. Et ici, je ne donnerai pas raison à Marcuse qui dit, en somme, que vous vous êtes arrêtés à mi-chemin, que vous n'osez pas être ou devenir ce que vous êtes, aller jusqu'au bout de vous-mêmes. De cet arrêt à mi-chemin, nous les gens arrivés, les profiteurs, du régime, les mandarins (quels noms nous donnez-vous ? Je ne sais), nous sommes un peu responsables avec nos censures, nos programmes d'examen, notre complicité avec le statisme social. Nous vous empêchons peut-être de vous épanouir. Mais, quoi qu'il en soit, vous avez tort sur ce point de paraître plus sceptiques que vous n'êtes et de n'accepter d'être révoltés à fond, enthousiastes jusqu'à la folie que les jours de chambardement. Il y a eu des Cohn-Bendit de tous temps : mais les premiers apôtres et Saint Paul et tous ceux qui ont eu la folie de la croix n'ont pas attendu un Bar-Kocheba pour se donner tout entiers à Jésus-Christ.

Ainsi, vos interrogés en avril étaient des désabusés. Et le 15 mai des lions secouant leur crinière.

Eh bien ! Je les aime mieux ainsi. Et je me suis toujours dit que la grande différence entre les étudiants du drapeau rouge et ceux qui arboraient le drapeau noir était là. Le drapeau rouge est très connu depuis qu'il a fait le tour du champ de Mars. C'est le

drapeau d'une révolution politique et sociale, d'une nouvelle distribution des richesses, d'une nouvelle organisation de la société.

En somme, c'est un drapeau politique, économique, international ; mais tout cela c'est du *fini.* La preuve en est que capitalisme et communisme s'opposent comme deux techniques de la société close, affrontés derrière un rideau, co-existant comme des objets, comme des choses juxtaposées dans l'espace. Ces techniques, ces sociétés ont le caractère de la finitude. Ce sont deux finitudes de forces opposées et contraires. Et je suis reconnaissant à Marcuse d'avoir osé faire une telle observation. Il y a longtemps d'ailleurs que les moralistes et les théologiens ont montré que capitalisme et communisme ont de la parenté dans la mesure où ils oppriment la personne et ne rendent pas possible une vraie communauté.

Revenons au drapeau noir. Le noir qui est le contraire du blanc, ou peut-être le blanc absolu, le blanc saisi sous forme de négation et de désespoir, le drapeau de l'*infini.* Ecoutez Cohn-Bendit : il parle comme un mystique. Je veux dire qu'il entrepasse les divisions de finitude, il condamne aussi bien le bourgeois que le communiste également aliénés à ses yeux. Que veut-il ? l'infini et l'infini immédiat ; en somme le ciel et non pas la terre. Je me sens très près de lui par l'aspiration à l'infini. Je ne sais si vous avez lu *L'Action* de Blondel ; prenez, lisez, rompez, vous trouverez décrite cette aspiration à l'absolu qui est le ressort de l'action humaine. Et comment les étudiants cherchaient-ils à atteindre l'infini ? Il y a toujours deux méthodes opposées : TOUT ou RIEN. Tout avoir, tout être, tout devenir, être parfait, bienheureux, tout jouissant, tout possesseur, tout savant, DIEU enfin. Mais c'est bien difficile ! Qu'à cela ne tienne ? Le substitut, l'erzatz du TOUT, c'est le RIEN. Alors, renversons, annihilons-nous, scandalisons, commençons, crions, donnons-nous le seul spectacle possible d'une liberté pure : la destruction. Tel est le seul infini immédiat que nous soyons capables d'instaurer. Instaurons-le. On verra après.

Je considère que cet appel noir est à contre-nature, vous le pensez bien. Et l'expérience tragi-comique de l'occupation de la Sorbonne en est la démonstration. Inutile d'insister sur ce point.

Mais, qu'il y ait dans ce mouvement une nouveauté, une surgie, une faim non satisfaite d'infini, une brusque apparition de l'infini dans les consciences, cela aussi je le crois. Et c'est pourquoi le rouge et le noir, je ne les mets pas sur le même plan. L'un est dans le fini, l'autre dans l'infini.

Et par là-même, il est religieux. Je veux dire que l'anarchie, la négativité, l'esprit qui dit non à la provision de savoir, etc... jusqu'au retour à la drogue sont des formes inverties et dévoyées d'une

aspiration à l'Infini réel. En ce sens, l'événement de mai est le signe qui nous accuse.

Oui, qui accuse notre génération d'aînés qui n'a pas su donner son aliment à cette faim d'infini sous une forme adaptée à ces besoins nouveaux des générations montantes, et qui a vu grandir cette jeunesse tour à tour sceptique (avril) et déchaînée (mai).

J'espère en vous, jeunes de la poussée nouvelle, vous venus après mai, et qui, instruits par l'expérience, voyant ce que peut obtenir l'espoir insensé des jeunes, *qui ont ébranlé une nation, en quelques semaines,* sauront la rétablir par un espoir lucide, par un enthousiasme raisonnable. Il suffit de quelques jeunes hommes unis pour allumer un feu sur la terre, comme disait le Christ impatient.

Jean GUITTON.

"Une brusque apparition de l'infini
dans les consciences..."

"...sur les bords ; résistent des éléments
d'irrationnel"

R. P. Michel de CERTEAU

Comment expliquer, un mois avant l'événement, le « climat » des réponses à notre questionnaire ?

De CERTEAU. — Je répondrais volontiers par une comparaison honteuse, ne convenant peut-être pas tout à fait : c'est un phénomène bien connu en ethnologie que le genre de réponses obtenues par des ethnologues de la part de noirs ou d'indiens qu'ils interrogent. En effet l'ethnologue a un certain nombre d'idées qui l'intéressent, de casiers à remplir. Il demande pour cela au noir, à l'indien de remplir ces casiers. L'indien, le noir, répondent, remplissent très aimablement les cases vides de l'ethnologue ; et d'ailleurs ils se font payer pour cela. On constate que ce n'est qu'une question de politesse : chacun se fait plaisir. Le noir est un homme poli, et il répond à l'ethnologue en lui racontant des histoires invraisemblables sur toutes les mythologies voulues. Et si l'ethnologue en veut un peu plus, le noir lui en donne un peu plus. C'est une fiction, c'est de la conversation, c'est de la politesse ; mais finalement, le noir s'en moque éperdument, *et sa façon de parler est aussi une façon de se cacher,* de se réserver car il existe ; et au moment-même où il a l'air d'être aliéné dans le savoir de l'ethnologue, il se défend le mieux.

Je crois que, dans ces enquêtes, ces interrogatoires, qui faisaient des étudiants, de tel ou tel groupe, etc..., l'objet de l'intérêt des adultes ou de quelque laboratoire, pour savoir quels étaient et comment vivaient ces animaux bizarres, ces indiens intérieurs que sont les étudiants, les réponses pouvaient manifester soit un désintéressement total, soit cette sorte de fiction, cette complaisance de l'ordre de la politesse, car finalement ils n'étaient pas concernés. Et si les interrogatoires étaient assez négatifs, c'était, je crois, pour une part à cause de ce genre de phénomène.

Un autre phénomène plus fondamental intervenait : il s'agissait du résultat de toute une situation et d'une politique gouvernementale menée depuis la guerre d'Algérie, consistant à faire du monde étudiant une zone neutre. non politisée, soigneusement désengagée, dans laquelle on mettait justement tout en œuvre pour

désagréger des syndicats comme l'U.N.E.F., qui avait par exemple fait preuve, en 1964 ou 1965, de volontés politiques auxquelles on ne tenait pas du tout. On peut en déduire que cette sorte de désintéressement qu'on pouvait voir ressortir des enquêtes de 1967 ou 1968, c'était simplement ce qu'on y avait mis trois ou quatre ans auparavant : c'était le résultat d'une certaine indifférence et d'une certaine passivité éprouvées sans doute comme un malaise, mais organisées d'une façon plus ou moins lucide. Et ce qu'on a appelé la misère des étudiants, c'est ce qu'on a constaté dans les enquêtes, au niveau superficiel de l'émergence de quelques réponses.

Du point de vue de ce « silence étudiant », un troisième aspect serait à souligner : il y avait des intérêts chez eux, mais finalement marginaux. En effet, bien des étudiants ont des intérêts, des passions cinématographiques, artistiques, etc... mais qui ne répondaient pas aux grilles de ces enquêtes sociologiques. Par exemple quand on demandait à l'étudiant s'il s'intéressait aux auteurs philosophiques, « Non, disait-il, ça ne m'intéresse pas ». Mais cela ne veut pas dire qu'il ne lisait pas avec passion du Tchékov, par exemple. Je me souviens d'une enquête faite par le magazine « Salut les Copains » après la parution de cinq ou six numéros. On demandait dans cette enquête aux lecteurs ce qui leur avait plu dans les romans et feuilletons publiés. La réponse était : « on ne veut pas de ces salades romantiques, mais par contre vous avez publié deux ou trois nouvelles de Tchékov, continuez, ça c'est extraordinaire ». Je crois qu'il y avait aussi des goûts, des passions, des intérêts, mais cachés en un sens, dissimulés sous le maquis intellectuel.

Enfin, pourquoi, à ce silence, à ce tacite a succédé cette explosion poétique, lyrique, politique, dans des manifestations de toutes sortes ? C'est, je crois, ce phénomène d'inversion qui a fait de la misère étudiante l'élément d'une cristallisation commune : finalement, on ne parlait plus à des étrangers, on *se* parlait. Un des éléments du mois de mai qui est peut-être un des plus importants est qu'entre étudiants dispersés dans la masse, naissait l'expérience de la possibilité de se parler entre soi. Cela pouvait se généraliser : des adultes pouvaient y participer. L'avenir dira si cette prise de conscience qui a eu lieu est éphémère ou non ; le présent et l'avenir diront si elle est politisable ou non. Il n'en reste pas moins qu'existaient ces groupes de communication où ces choses fondamentales vécues isolément, par petits groupes, cachés aux adultes, ou encore traînant sous forme de sapes souterraines, pouvaient être l'élément d'une communication sérieuse. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles on a vu éclater de toutes parts, sous la forme du lyrisme, de ces palabres indéfinies, d'une apologie de la noyade dans la parole commune, ce qui était au fond une sorte d'expérience neutre,

mais de véracité à chacun dans le fait de se trouver dans un tissu de langage, de parole.

Donc, sous des modalités différentes, l'élément important est peut-être qu'on ne répondait justement plus à des étrangers, ou à l'autre, mais qu'on se parlait entre soi. C'était là un petit noyau d'expérience qui tout de suite a pris feu, très rapidement ; cette expérience n'ayant pas de contenu explicite, de détermination explicite, n'était qu'un *mode* d'expérience. Elle était donc mobilisable et interprétable politiquement ; elle s'est désagrégée, puisqu'il n'y a pas eu de possibilité de trouver une architecture de contenu qui donne sa forme politique, idéologique, théorique, à cette expression, à cette expérience.

Il me semble quand même qu'il y a là une expérience fondamentale qui rejoignit le problème qui se pose aujourd'hui en France d'une manière très générale : on voit dans ces cellules familiales ou professionnelles — dans des discussions entre psychiatres, entre prêtres... — cette sorte d'exigence de pouvoir tout d'un coup parler, ou inversement, mais c'est le même problème, l'impression d'une solitude insurmontable. Par exemple, j'ai été beaucoup frappé, dans ces communications artificielles que crée la radio, par ces émissions où les gens téléphonent ! On entend des gens poser des questions sur la sorcellerie, un problème religieux, politique, etc... ; ces gens solitaires, qui sortent de derrière les bois, qui essaient de trouver cet interlocteur à la fois personnel, puisque c'est une voix qui répond, et en même temps invisible, qui n'existe pas, d'une autre façon. Je crois que cette expérience de la communication entre soi répondait aussi dans son intensité, sa fragilité, à une situation globale de solitude individuelle qui s'accroît.

Je crois qu'on pourrait sans doute donner d'autres explications, d'autres éléments pour éclairer la question que vous posiez, mais enfin, c'en est déjà quelques-uns, parmi les plus fondamentaux.

Le phénomène de dépolitisation dont on parle depuis de nombreuses années ne me semble pas propre au monde étudiant.

M. C. — Oui, mais je crois qu'il est particulièrement développé chez les étudiants. Par exemple, j'ai été très frappé au cours d'un certain nombre de voyages en Amérique latine de voir la situation exactement inverse des Universités. On peut dire que l'Université de Rio, de Sao Paolo ou de Mexico, etc..., sont les hauts-lieux de la conscience politique, et que leur inefficacité tient au fait qu'elles ne s'inscrivent dans aucun réseau national ; d'ailleurs, dès qu'un étudiant sort de l'université, il « chute » dans le vide politique : il prend ses pantoufles, et le souci de sa carrière.

En France, c'est l'inverse : il y a des réseaux de partis politiques, d'organisations, etc..., mais auxquels les étudiants ne participent pas. C'est une situation de fait que les étudiants récusaient au mois de mai, en disant par exemple : nous avons un certain nombre de responsabilités dans le pays, nous pouvons avoir également une situation de travailleurs comme n'importe quel autre travailleur. C'est un type d'investissement, de préparation au travail, mais, cela ne correspond pas, je crois, à la politique gouvernementale ; cela n'intéresse pas seulement le gouvernement : il y a un certain nombre de facteurs historiques, sociaux, etc... Mais l'Université a quand même été créée comme un petit milieu qui autrefois était fonctionnel, dans la mesure où c'était la préparation à des professions libérales, organisée selon un certain nombre de milieux sociaux qui à ce moment-là se trouvaient très clairement situés dans la société. Les disciplines-mêmes des facultés obéissaient à ce genre de répartition qui consistait à préparer des avocats, des ingénieurs, des militaires, etc.... Ce n'est plus vrai maintenant pour un certain nombre de raisons tenant à l'amplification du nombre des étudiants, à la mobilité des professions, à la désagrégation de ces métiers, de ces professions libérales, et en même temps à cette volonté de caser dans une région un peu neutre ces privilégiés dépourvus encore de privilèges que sont les étudiants.

Un des problèmes actuels est de savoir si l'on acceptera que les étudiants, dans leur corps national, se trouvent soient répartis dans des catégories plus vastes comme celle des travailleurs, soit pourvus aussi d'un certain nombre de responsabilités vis-à-vis de la nation. Je crois que pour une part, ce seront ces responsabilités-mêmes qui permettront d'éviter ces sortes de rébellions désespérées qui ont quelque caractère messianique, mais qui tiennent au fait que les capacités de prise de conscience se greffent sur une inutilité sociale. Des parents, des professeurs, etc... l'ont bien souligné au mois de mai : « petits privilégiés qui ne faites rien dans la nation, qu'est-ce que vous venez nous raconter ! » Mais c'est justement la reconnaissance de ce que récusaient les étudiants, qui sont des inutiles en même temps que des privilégiés. Cela est refusé maintenant, et je crois que c'est aussi une situation de fait qui a interféré beaucoup dans les événements de mai.

Un élément bien plus ancien continue à jouer très fortement : on peut penser que la situation d'étudiant aujourd'hui — parce que moins liée à des appuis financiers, sociaux, familiaux — est beaucoup moins sûre, il y a une certaine insécurité de l'étudiant : il dépend davantage de son examen, de réussites, de débouchés ultérieurs, etc... ; à cela correspond justement une instabilité croissante des institutions universitaires, les programmes sont boulever-

sés tous les 2 ans, c'est un peu l'incohérence, les débouchés sont alléatoires ; de surcroît les professeurs perdent la face, ils ne savent plus très bien quelle position adopter, etc...

Donc cette insécurité étudiante se trouve accrue d'une certaine incohérence des projets, des institutions, d'un certain défaut de stabilité des disciplines ou des professeurs ; tout ceci a joué très fortement dans l'éclat de revendications des étudiants.

Je voulais dire que les incertitudes dont vous parlez en milieu étudiant, se retrouvent, même si c'est selon des modalités différentes, dans la société globale.

M. C. — Oui, mais je crois qu'il y a tout de même un problème particulier pour les étudiants, et plus spécialement pour les étudiants de facultés (car le problème des écoles est différent). Il y a une *marginalisation* par rapport à la vie nationale qui est réelle et se trouve accrue par les efforts-mêmes qu'on a faits en faveur des universités, par exemple en créant ces grandes unités universitaires en marge des villes, ce qui a accru ce côté « ghetto de luxe ».

Je me souviens très bien du cri d'un étudiant au moment de la manifestation à l'Assemblée Nationale, juste après la déclaration de Séguy se disant sérieux, et refusant à ce titre de parler des délégués non responsables. Ce garçon avait crié, — ce qui avait céré un choc chez beaucoup d'étudiants — « rentrons chez nous ». « Rentrons chez nous », c'était la Sorbonne. C'était vraiment la capitulation décisive, la traumatisation ; « rentrons au ghetto ». C'est une réduction. C'est le problème du renfermement. Au fond, un des éléments de la protestation, indépendamment de cette expérience de pouvoir parler, c'était aussi de pouvoir parler dans la nation, de pouvoir y jouer un certain rôle.

Je crois, comme vous le dites, que ce problème est latent dans bien des milieux ; il est inégalement représenté, même parmi les étudiants, parce que l'expérience de celui qui est à l'E.N.A., aux Arts-et-Métiers, à Sciences-po., poccède une certaine stabilité par rapport aux études de sociologie à Nanterre ou à Censier. Mais il restait là quelque chose d'assez homogène. Ce que vous dites explique la solidarité plus ou moins manifestée, dans des milieux extrêmements différents, à ce qui pouvait être perçu comme homogène provenant des étudiants.

L'ouvrier est peut-être lui aussi en marge dans son entreprise.

M. C. — Oui, mais à cette différence, et c'est la dure loi du travail, que l'ouvrier est un collaborateur effectif, et que c'est au

titre de cette participation à un travail national qu'il réclamera par exemple des droits proportionnés à sa participation ; mais lui peut s'appuyer sur le fait qu'il fabrique ceci et cela, tandis qu'on aurait beau jeu de demander à l'étudiant ce qu'il fabrique, dans tous les sens du terme ; et c'est précisément ce qui était récusé : cela jouait sur un certain extrême, ce qu'on a pu appeler la misère étudiante, — dont je crois qu'elle est réelle en ce sens psychologique.

Partant de cette misère, les étudiants n'ont-ils pas pu dire autre chose que ce qui en découlait naturellement au niveau de la société globale ?

M. C. — J'en suis absolument convaincu, c'est ce que je me suis acharné à dire. Dans ce sens le monde étudiant a aussi une fonction dans la nation : des instruments de lucidité, peut-être aussi certaines positions extrêmes, lui ont fait percevoir, ou ressentir plus violemment un problème dont je crois tout à fait qu'il est celui de l'ensemble du pays. C'est pour moi une des questions graves à l'heure actuelle que cette création lente d'une couche de représentation absolument superficielle et sous laquelle se passent des choses que personne ne connaît. Pour prendre l'exemple de l'O.R.T.F., je trouve hallucinant de voir comment on bouche l'information sur un certain nombre de secteurs en supposant avec vérité ou non que des spectateurs français ne le supporteront plus, ce qui est d'ailleurs quelquefois une supposition tout à fait gratuite : on est en train de mettre le public français sous chloroforme à travers l'information, et un beau jour, on sera stupéfait de constater qu'il s'était passé quelque chose qui n'aura eu pendant une longue période aucune manière d'être représenté dans la vie nationale.

C'est vrai de la vie personnelle, des organisations plus vastes, aussi, qui se désagrègent, à la base desquelles on cherche à constituer des petits groupes plus ou moins cohérents, avec une idée plus ou moins claire de ce qu'ils veulent faire, etc...

Je m'adresse maintenant à l'analyste structuraliste : pensez-vous que, comme on l'a dit, mai ait été une infirmation du structuralisme entraînant une désaffection des étudiants pour cette méthode d'investigation ?

M. C. — Je dirai d'abord que je ne me reconnais pas le droit de parler au nom des étudiants. Je me situe donc à un niveau qui est peut-être plus large, ou plus étroit : avec les travailleurs ou

quelques-uns d'entre eux, ou dans un certain secteur de la recherche en sciences humaines.

Je serais près de me fâcher, si ce n'était pas si drôle, en voyant quelques « anciens », qui ont défendu, avec beaucoup de persévérance et d'une façon très touchante, des philosophies légèrement jaunies par le temps, profiter aujourd'hui des événements pour se donner raison. « Je vous l'avais bien dit ». Une de mes vieilles tantes parlait ainsi. Le problème qui peut se poser est celui d'un post-structuralisme, mais n'en faisons pas le problème d'un ante-structuralisme. Celui qui s'est battu pendant vingt ans pour ne pas voir les problèmes nouveaux ouverts par les sciences humaines, le voilà qui se sert (c'est son bénéfice) des événements comme d'une arme pour revenir à des problématiques plus anciennes. Il lui a d'ailleurs fallu le retour des structures et de l'ordre pour penser avoir enfin triomphé du structuralisme et pour pouvoir replacer les traditions qu'il défendait. Rien de tout cela n'est le signe de l'audace philosophique ! Que le problème de mai pose des questions fondamentales à l'égard du *structuralisme,* c'est certain, mais si c'est pour retomber dans un passé à moitié mort, je dis : *non.* Là, je suis un peu polémique. Mais voir le professeur qui était partisan de Rogers et qui combattait Lacan comme trop radical ou trop neuf, utiliser des événements du mois de mai comme un argument en faveur de sa propre théorie et comme une démonstration de Rogers, ça me semble plutôt de l'ordre de la plaisanterie.

Je ne sais pas si la critique est allée aussi loin à l'égard du structuralisme, parce qu'on critiquait, si j'ai bien compris, surtout sa vulgarisation.

M. C. — Ceci est une autre question. De fait, une mode du structuralisme tombe. Les banderoles et les arcs de triomphe dressés par les journalistes en l'honneur du structuralisme pour en faire une philosophie, sont maintenant rangés dans les greniers. Et tant mieux. De ce point de vue, il y a certainement démystification d'une mode. C'est très heureux. Des chercheurs, comme Lévi-Stauss, n'étaient pas d'accord avec cette exploitation philosophique d'un certain nombre de leurs procédures, d'ordre uniquement technique. Et si dans l'œuvre de Lévi-Strauss, il y a un moment plus philosophique, avec *La pensée sauvage,* c'est un moment passager ; depuis, Lévi-Strauss est revenu à des travaux beaucoup plus techniques.

L'un des problèmes posés par ce type d'analyse, c'était une *possibilité* technique assez étrange, assez nouvelle ; elle consistait à analyser un langage, de type verbal ou de type social, en faisant abstraction du problème de sens. sauf de cette « signification » par-

ticulière que définit le rapport d'un terme avec un autre, de ce rapport avec d'autres rapports, etc... Je crois que, sous sa forme négative, l'événement de mai correspond à cette analyse, car on a pu y constater un « déboîtage », une dissociation entre un langage social qui avait ses lois, ses structures, son fonctionnement économique, politique, etc., d'une part, et d'autre part, des revendications de sens, d'invention et de raisons de vivre (« le bonheur », « pouvoir parler », « droit d'exister ») auxquelles ce langage était imperméable. La volonté de faire une société et non pas seulement de la subir, d'y parler et d'y agir, et non pas seulement d'en profiter, avait été lentement éliminée par la loi anonyme d'un fonctionnement et de ses appareils. Ce qu'on a pu constater depuis, c'est que ce processus tend à s'aggraver. La revendication de poser des actes chargés d'une signification sociale, politique ou culturelle n'a pas pu modifier les structures en place. Le problème reste entier.

Disons, à tout le moins, que le structuralisme a représenté, scientifiquement, une analyse rigoureuse du type de la société à laquelle il appartenait lui-même : une science est toujours l'élucidation, mais aussi le témoin d'une société. D'autres sociétés antérieures n'auraient pas permis l'hypothèse même de cette analyse scientifique. De ce point de vue, c'est un instrument rigoureux, mais il laissait en blanc, comme le pays où il était utilisé, des questions fondamentales : l'intervention critique et active des membres d'une société, et finalement l'articulation de la personne et du groupe. Il y a là un problème qui, socialement, politiquement, culturellement, reste marginalisé et qui constitue lentement un grave abcès sur les bords ou en-dessous du pays. Les sciences humaines étaient le reflet de cette situation. S'il y a une question aujourd'hui, c'est celle d'un post-structuralisme.

Comment des méthodes structuralistes (qui correspondaient, je crois, à une situation de fait et l'analysaient rigoureusement) peuvent introduire, dans leurs propres démarches et en fonction d'une modification plus globale de la société où elles fonctionnent, une articulation entre la créativité et le système, entre l'énonciation et l'énoncé, entre la parole et le langage ? Voilà la question. Il ne suffit pas de revenir à la belle naïveté d'antan, auréolant le sujet d'une couronne immuable et supposant *a priori* une autonomie de la conscience réflexive. S'il y avait une expérience philosophique dans le mouvement de mai, ce n'était pas celle du cogito, du sujet, mais cette espèce de communication qui faisait du *rapport* quelque chose de beaucoup plus fondamental que l'existence des deux termes impliqués par un rapport. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de revenir à un système plus ancien. Nous avons plutôt à montrer, dans la *relation,* l'élément non seulement constitué, mais constitutif

aussi des réseaux de rapports (sociaux, verbaux, etc.) que l'analyse structuraliste a décelé dans tout langage. Questions pour lesquelles il faut des instruments aussi bien politiques que scientifiques et philosophiques. Cela reste à faire.

Je crois que certains de ces « structuralistes » (s'il en est un qui se reconnaît sous cette étiquette !) ont fait entrer dans leur problématique ce genre de questions, fût-ce négativement. Ceux qui menaient des travaux plus philosophiques, moins techniques, tel Michel Foucault, attestaient ce problème sur le mode du manque ; une espèce de trou marque, chez eux, la place du sujet dans le fonctionnement des structures. Foucault n'entendait pas du tout effacer le problème philosophique, ni trompetter la disparition de l'homme, comme on a voulu le lui faire dire. Il déclarait disparue, ou vouée à disparaître, une construction épistémologique de la conscience humaine, du savoir, et donc ouvert un autre temps épistémologique qui avait à s'élucider pour lui-même. La signature même — signature en blanc (ce n'est pas moi qui écris : « Qu'importe qui parle ; quelqu'un a dit : qu'importe qui parle ») — que Foucault donne à tel de ses articles, est un effacement, une présence sous la forme d'une absence. C'est un signe. Le rapport de l'auteur avec son œuvre, des sujets avec la structure, reste énigmatique. Il y a là une tâche ouverte, pour laquelle il n'y a pas de réponse faite. Je ne vois pas du tout en quoi la critique extrêmement courte et négative du structuralisme par Dufrenne et d'autres peut nous apporter quoi que ce soit de ce point de vue.

Foucault dit : « Ce n'est pas moi qui écris », croyez-vous que c'étaient les étudiants qui parlaient lorsqu'ils lançaient des slogans ?

M. C. — Immédiatement, oui, bien sûr. Mais, si je comprends votre question, elle concerne la nature de la parole. Qu'est-ce que parler ? Il y a là un problème. Ce qu'on dit a toujours un rapport avec quelque chose qu'on ne dit pas. La parole appelle donc d'autres paroles, et celles-ci des actions qui requièrent à leur tour un « dire ». Indéfiniment. C'est l'histoire. Mais, dans ce qui n'est pas dit, il faut distinguer ce qu'on se *cache* (ou ce qu'une société se cache) et ce qui n'est exprimable que par la *succession* même des signes. Mai a posé le premier problème (ce qu'on se cache), même s'il a souvent été confondu avec le second. J'en prends un exemple, qui n'intéresse pas directement la politique, mais la psychanalyse comme critique théorique de la société (en tant qu'elle est une manière de dévoiler l'associal, l'irrésorbable, c'est-à-dire l'inconscient, en exhumant dans l'homme ce qui conteste radicalement toute intégration sociale) et, d'autre part, la fonction du psychana-

lyste dans la société, c'est-à-dire le profit qu'il tire de sa position : nouveau sorcier du XXe siècle, il profite de la société qu'il critique. Quel est le rapport entre la thérapeutique (une science qui se développe selon sa logique épistémologique) et l'activité du professionnel qui en profite sans que sa science le dise ? Nous avons là une forme, entre d'autres, du problème : une théorie ne dit pas (cache) son fonctionnement. Théoriquement parlant, elle apparaît donc déficiente, et cela surtout depuis mai. Cela peut avoir aussi un aspect pratique : le psychanalyste prendra-t-il des engagements à un titre non-analytique (parti politique, etc...) ? Et quel rapport auront ces engagements avec le bénéfice qu'il tire de sa position sociale, de sa clientèle (riche), de la place que lui donne la société où il jouit d'un nouveau pouvoir ? C'est un cas très réel. Ainsi apparaît la nécessité d'élucider comment s'articulent la science d'une structuration psychologique et la position des « sages » dans la société dont ils sont les analystes.

Pour sa recherche, Foucault parle d'archéologie. Dans la mesure où le structuraliste est lui-même le produit de son époque, comment peut-il situer son discours ?

M. C. — Foucault a d'abord répondu à cette question en disant que son discours se situait à-côté d'autres discours, dans une population de discours, et que cette juxtaposition était une sorte de détermination de facticité, un « fait discursif » à côté d'autres ; que, par là, il était autorisé à faire, sur les autres discours, un discours qui avait simplement avec eux un rapport de voisinage... Dans un texte plus récent, publié en été 1968 par les *Cahiers pour l'Analyse,* il avoue que finalement ce n'est peut-être pas suffisant et qu'il doit situer son propos à partir d'une différence avec les autres ou avec son œuvre passée. Peut-être une démystification du savoir unitaire a-t-elle été accentuée en mai. Une coordination d'expériences pourra seule constituer un savoir ou une politique en explicitant les différences et les manques propres à chacune d'elles. Personne n'a le savoir de tout le monde. Cette coordination des savoirs (et il faut en dire autant des pouvoirs) est la seule voie pour former un ensemble de représentations ou une société. Aucun moment, aucune autorité ne peut aujourd'hui occuper la place laissée par Dieu.

J'ai été très frappé dans les facultés par le processus par lequel on est arrivé à la communication. Pendant une semaine ou deux, les gens ne pouvaient pas communiquer. Ce n'est que lorsque la différence entre les êtres a été profondément sentie qu'une communication a été possible. Chaque étudiant s'est caricaturé et devint

un peu un fou pour les autres et c'est seulement à partir de ce moment que la communication a été possible.

M. C. — C'est tout à fait fondamental. Je ne pense pas que cette différence soit éliminée par des analyses structuralistes. A la rigueur, on peut dire que Lévi-Strauss saisit ces différences dans l'organisation des sociétés et dans leurs rapports entre elles ; que, de ce fait, il y a un type de position scientifique qui permet au savant de s'effacer de manière à laisser apparaître ces différences dans un espace scientifique qui leur serait alors commun. Je crois que cet effacement reste une hypothèse impossible. Une philosophie de la différence amène aussi à expliciter la relation d'un discours « objectif » avec le lieu d'où il est prononcé. Ce problème n'est pas nouveau : bien des fois évoqué en psychanalyse, il l'a été en ethnologie (Lévi-Strauss l'a abordé dans *Tristes Tropiques*), mais il faut lui donner un statut scientifique.

De fait, cette différence ne peut être résorbée ni par l'effacement du sujet qui parle, ni non plus par la constitution de savoirs ou de structures qui fonctionneraient tout seuls. Ce problème reste au niveau des structures. On ne peut le poser en niant les analyses antérieures. Un exemple : cet été, j'ai été invité par des économistes à un colloque sur le statut du calcul économique. L'un des problèmes était : quel est le statut de cette rationalité qui, malgré tout, postule, au départ, un certain nombre de décisions gouvernementales, des situations de fait, des résidus d'histoire, et qui, à l'autre bout, croit résorber des éléments qui restent non assimilables ? Ainsi, on veut faire un barrage, il faut calculer le coût d'une unité culturelle, de traditions, de relations qui vont disparaître avec le village qu'il faut noyer. Comment calcule-t-on cela ? Il y aura peut-être des morts au cours du travail. A quel prix, selon quel tarif unitaire estimer la vie d'un homme ? Au fond, le calcul représente un segment de rationalité, et on le fait fonctionner comme s'il pouvait en droit intégrer la totalité. En réalité, sur les bords de ce segment, résistent des éléments d'irrationnel dont on ne sait pas quoi faire.

Le structuralisme buttait sur le même problème, sauf qu'il s'en tenait à ce qui était rationalisable et qu'il triait, pour le mettre dehors, le non-rationnel. Et ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui même, dans la grande presse, on constate la dissociation de deux réseaux : un intérêt croissant pour l'imaginaire, depuis la sorcellerie jusqu'à l'éros-fiction, et, d'autre part, la loi de la rationalité. C'est aussi le problème de la structure politique qui refoule la relation hors du pouvoir de la loi. On le retrouve partout. Il ne suffit pas d'effacer, ou plutôt de supposer qu'on efface les structures, pour ré-

soudre un problème qui se pose en fonction de ce qu'elles sont devenues et qui appelle un changement structurel. Il faut non régresser en imaginant une situation aujourd'hui disparue, mais avancer.

C'est peut-être en fonction de cette objection que vous faites au structuralisme, que vous ne vous posez pas vous-même en tant que structuraliste.

M. C. — Je ne connais pas de gens désignés comme « structuralistes » et qui se disent tels. Le suis-je ? Je n'en sais rien. Monsieur Jean Lacroix m'écrivait il y a quelques jours, à propos de *La prise de parole,* que je l'étais (je l'en crois donc) et il concluait qu'aujourd'hui encore le « structuralisme » (?) est en somme ce qui est le mieux à même de comprendre cela même qui semble le détruire. Il lui semblait qu'à méditer cet apparent paradoxe, on réformait bien des jugements hâtifs. Quoi qu'il en soit d'une localisation personnelle, je crois que nous ne devons pas nous laisser entraîner par des réactions toujours créatrices de légendes. Ceux qui disent « C'est la faute à Lévi-Strauss » ou « c'est la victoire de Sartre » font exactement ce qu'ils critiquent chez les étudiants portés à revenir à Fourier. La régression peut désigner un problème nouveau ; à ce titre, elle dit bien quelque chose ; mais ce n'est pas une manière scientifique ou philosophique de l'aborder.

On a souvent reproché aux structuralistes d'avoir l'hypocrisie de dire : « ce n'est qu'une méthode d'investigation », alors qu'en la faisant employer fréquemment par le chercheur ou les étudiants, ils introduisaient dans leurs esprits, d'une manière quasi irresponsable, une façon de voir le monde au sens beaucoup plus large, qui tenait alors de l'éthique ou de la métaphysique. D'où des affirmations comme : le structuralisme c'est la technocratie, etc... Qu'en pensez-vous ?

M. C. — Le problème est réel. Quoi qu'aient pu dire les structuralistes, ils n'en postulaient pas moins, sinon une position philosophique propre, du moins l'anéantissement d'un certain nombre de positions philosophiques devenues, après eux, intenables. Cela supposait en arrière-fond une autre espèce de philosophie, qui n'était jamais élucidée. Il y avait là une façon de faire de la philosophie au négatif, à revers, sans le montrer.

Je crois que cette objection implique également un déficit des philosophes patentés. Car on peut se demander pourquoi ces philosophes se trouvaient tellement en désaccord avec un certain nombre de démarches scientifiques, et pourquoi des philosophies élaborées dans leur champ propre étaient aussi incapables de rendre

compte des problèmes posés dans le champ des sciences humaines. Si l'accusation porte sur les scientifiques dans la mesure où, sans le dire, ils postulaient une philosophie, elle met aussi en cause les philosophes, dans la mesure où ils conduisaient leur char vers un soleil qui datait de 2.000 ans ou de 100 ans, mais qu'avaient effacé ou déplacé des problématiques nouvelles. Ou du moins ils pensaient n'avoir qu'à faire un détour de plus, à visiter en passant ces problématiques, pour retrouver le soleil immuable d'une essence de l'homme ou d'une pensée consciente. Les spécialistes des sciences humaines diront « Ce n'est pas mon métier de faire de la philosophie » ; le philosophe dira : « Moi, je suis le savoir, et je n'ai pas besoin de m'enfoncer dans le détail des procédures d'analyse ». Dialogue de sourds.

En un sens, moins que des responsabilités individuelles, je verrai là plutôt les conséquences d'une logique, une rémanence entre d'autres, de la question que j'envisageais tout à l'heure. Il y a des discours ou des langages scientifiques dont il est impossible d'élucider le rapport avec un problème de signification, car il leur reste étranger. La revendication qui cherche des raisons de vivre apparaîtra davantage dans la poésie et le théâtre, ou chez les beatniks, ou dans les loisirs, qui délivrent du travail, devenu le lieu de l'ennui (et non plus de la promotion humaine) pour tant de gens. Un certain nombre de savants (tel Monod) ont essayé — car c'est un devoir moral pour l'intellectuel — d'articuler au moins une éthique (sinon une philosophie) sur une démarche scientifique. Quoi qu'on en pense, c'est aussi ce qui fait la grandeur d'œuvres telles que celles de Foucault ou de Derrida, qui abordent frontalement, dans le tragique ou le scrupule, ces questions fondamentales.

Mais je crois aussi que s'amorce une autre philosophie, vers laquelle nous avançons à reculons. C'est peut-être aujourd'hui un statut de l'approche du sens qui se dessine sous la figure de la trace et du manque ; cette proximité prend une forme négative. On retrouve cela aussi dans le domaine religieux ou poétique. La poésie, aujourd'hui, construit une organisation des mots comme un congé de celui qui parle et comme l'indication d'espaces, entre les mots, qui disent l'absence des objets épelés par un vocabulaire. La négativité, dans l'usage des mots, énonce l'insaisissable proche qu'on veut exprimer. Au niveau scientifique, il y a peut-être cela aussi. Dans ses mémoires, Russel raconte que, gamin, on lui aurait demandé : « qu'est-ce qui te plaît ? » Il aurait répondu : « la mer et les mathématiques, parce qu'elles sont inhumaines ». Une façon de reconnaître « quelque chose » de transcendant consiste à se perdre dans cet universel abstrait de la structure, comme d'ailleurs dans

l'anonymat social. Un révolutionnaire algérien me disait : « il y a un temps pendant lequel un pays doit faire l'économie de la liberté ». Cela ne voulait pas dire que chaque citoyen, participant à une opération de salut national, ne découvrirait pas une signification personnelle dans cette participation. Mais une sorte d'expérience négative donne son sens à un dépassement qui est aussi une perte, à une solidarité qui est aussi une contrainte. Je crois que chez bien des savants, aiguë chez certains structuralistes (c'est une perspective fondamentale chez Derrida ou Foucault), la perception du sens sous la forme d'un effacement est essentielle. D'ailleurs, c'est Foucault lui-même qui réfère cette expérience à la « théologie négative » de l'Antiquité chrétienne.

Aussi, dans la pudeur ou la dénégation philosophiques de bien des structuralistes, on trouve, à la fois, la question que vous posiez, c'est-à-dire un manque de franchise dans l'énoncé de postulats philosophiques, mais, d'autre part, l'ouverture vers un type d'attitude philosophique beaucoup plus « négative », discrète ou cachée sous la forme d'un assentiment donné à des représentations ou à des recherches qui ne laissent plus émerger l'individu, mais qui n'en sont pas moins sa présence et son sens.

(Propos recueillis par
J.-M DAMIAN et D. DESOUCHES).

"On se parlait entre soi..."

"...Une action qui n'est pas susceptible de signification politique"

Léo HAMON

L. H. — Les sondages faits dans la jeunesse à la veille de la crise de mai révèlent plusieurs faits intéressants, ainsi que la spécificité des réactions des étudiants parmi celles de la jeunesse en général.

Monsieur HAMON propose ses propres chiffres qu'il est intéressant de rapprocher des nôtres :

En 1968, les jeunes, et parmi eux les étudiants, semblent plus intéressés par la politique que le reste de la population. En effet : à la question « *La politique est trop compliquée, il faut être un spécialiste pour la comprendre* — question révélant ceux qui se désintéressent de la chose politique — 60 % de la population totale répondent oui en 1962, et 36 % seulement des jeunes répondent oui en 1968 ».

A une autre question « *Est-ce que vous pensez que la politique n'a pas d'influence sur votre domaine personnel ?* », en 1968, 59 % des adultes répondent oui, alors que 36 % des jeunes répondent, au contraire, qu'elle a de l'influence.

On constate donc, de la part des jeunes, d'une part un surcroît de sensibilité, d'autre part une inquiétude, surtout à propos de l'emploi. Mais les jeunes intéressés par la politique éprouvent un malaise ou un sentiment d'étrangeté à l'égard des différentes tendances politiques. Parmi les jeunes interrogés, 37 % avouent n'avoir qu'une idée vague de ces différentes tendances, et 24 % disent qu'ils ne peuvent pas les situer. Mais l'indifférence par ignorance est beaucoup moins forte chez les étudiants que dans le reste de la jeunesse :

Tableau I :

	s'intéressent à la politique :	ne s'y intéressent pas :
Etudiants	26 %	4 %
Jeunes employés	6 %	34 %
Jeunes ouvriers	3 %	40 %
Jeunes agriculteurs	0 %	48 %

On note donc un surintérêt qui fait l'originalité des étudiants au milieu de la jeunesse.

Les tableaux montrent qu'il y a un sur-détachement de la part des jeunes vis-à-vis des compétitions politiques qu'ils ne comprennent pas, mais que ce sur-détachement est renversé chez les étudiants.

Tableau II :

S'intéressent à la politique :	Jeunes :	Adultes :
beaucoup	5 %	8 %
un peu	45 %	28 %
pas du tout	32 %	35 %

(Il faudrait cependant, pour comparer des quantités homogènes, comparer les étudiants uniquement avec les professions libérales, les cadres et les fonctionnaires).

Une dernière observation enfin : pour apporter des solutions à leurs problèmes : 48 % des jeunes font confiance aux syndicats, 6 % aux partis, 3 % aux députés, et 13 % à l'Etat.

Voici, schématiquement, quel était l'état d'esprit des jeunes à la veille des événements de mai.

Ainsi, avant mai, les étudiants étaient, dans une forte proportion, intellectuellement intéressés à la chose politique. Mais si nous en croyons nos propres résultats, ils n'étaient que très faiblement engagés (8 % dans un mouvement politique, et 9,6 % dans un syndicat). Pourtant, en mai, les étudiants se sont massivement et violemment lancés dans la revendication politique. Peut-on, selon vous, parler d'une repolitisation du milieu étudiant ?

L. H. — Je ne participe ni au culte de mai, ni à l'opinion selon laquelle mai 68 serait un tournant de la repolitisation. Je suggère l'hypothèse selon laquelle les symptômes nouveaux constatés tiennent moins à une augmentation de l'intérêt pour la politique, tel qu'il était auparavant, qu'à un certain nombre de possibilités nouvelles de formes d'action ouvertes aux citoyens : on a pu, pendant un mois, construire des barricades, ce qui était pratiquement impossible auparavant, on a eu des occasions de manifester, alors qu'on ne les avait pas plus tôt. Il y a donc eu des possibilités nouvelles, dont celle d'une action hors-parti. Ce qu'une répétition d'échecs, pendant des dizaines d'années, avait discrédité, a pu bénéficier d'un renouveau de crédibilité ; il a pu paraître raisonnable

d'espérer l'efficacité hors des partis, en raison même de l'ébranlement de ceux-ci. Enfin, il est incontestable que, ces événements ayant eu un aspect dramatisé et percutant, les tiers eux-mêmes se sont intéressés à ce qui frappait davantage l'esprit (et parfois les corps).

Ce jeu d'hypothèses peut faire penser qu'après tout, il s'agit moins d'une modification profonde dans la diffusion de l'intérêt pour la politique, que d'une modification (temporaire ou durable) des cadres dans lesquels peut se manifester une sensibilité déjà ancienne.

Pour certains, la crise de mai a été l'expression, d'une angoisse profondément ressentie. Pour d'autres, le découragement est né de l'échec du mouvement, et parfois est allé jusqu'à des actes de désespoir. Que pensez-vous de la conclusion pessimiste qu'on prétend dégager de ces événements ?

L. H. — Il y a toujours, dans une société donnée, des phénomènes de refus, individuels ou collectifs : tel homme ne se sent pas satisfait par les cadres de la société et ses règles du jeu ; cette réaction peut être aussi, non plus celle d'un homme, mais celle de tout un groupe (classe, ethnie, etc...). La canalisation majeure, et quasi-exclusive, de ce refus a été, pendant un demi-siècle, assurée par le Parti Communiste, qui absorba ainsi, aventure très étonnante, le refus surréaliste ; et ces refus qu'il orchestrait, le P.C. les modéra progressivement. Mais, en mai 68, ce même P.C., qui selon les uns avait subi une certaine usure, selon les autres s'était embourgeoisé, n'a pas pu les canaliser une fois encore.

Ainsi, les « refusants » et les « hors-jeux » d'avant mai, semblent maintenant pouvoir jouer leur propre jeu, parce qu'ils sont toujours fondamentalement des refusants, et qu'aucune forme ne peut plus les intégrer : il y a encore des surréalistes, mais il n'y a plus l'équivalent du P.C. Ils inventent alors une action qui n'est pas susceptible de signification politique, et qui est vouée à la stérilité et à l'inefficacité.

Roger CAILLOIS écrivait en juin, dans un article du Monde qui fit quelque bruit : « Au fond, ce que prouve la vitesse du reflux du mouvement de mai, c'est que la révolution est impossible dans une civilisation industrielle ».

Je pense que cette formule est trop absolue. Je dirais qu'une révolution est difficile dans une telle civilisation, car un certain nombre de phénomènes propres à celle-ci, font obstacle à l'action des révolutionnaires, et facilitent, au contraire, l'action de ceux qui veulent le retour à la légalité.

On arrive ainsi au fond des choses. C'est, pour reprendre les termes de l'analyse léniniste, le problème de la disponibilité. On peut comparer avec des fagots de bois : les uns sont mouillés et difficilement inflammables, les autres, secs, flambent à la moindre étincelle ; pour Lénine, c'est le parti révolutionnaire qui apporte l'étincelle. Reprenant les termes de cette comparaison, je dirai à mon tour que la civilisation industrielle humecte les brindilles et les rend moins inflammables ; or les événements de mai ont agité des pierres à feu, et n'ont pas construit un briquet.

De là vient la tristesse profonde du révolutionnaire, à laquelle je suis particulièrement sensible quand elle est celle de jeunes déçus. Il y a pourtant une autre tristesse dont on pourrait parler, celle d'hommes qui ont pour leur pays une passion que d'aucuns peuvent juger puérile, mais qui est la leur, et qui constatent la grande difficulté d'obtenir chez nos compatriotes une sorte de participation aux responsabilités qui ne soit ni spasmodique, ni anarchique, ni fictive. Et, s'il y a un pessimisme du révolutionnaire, il y a aussi parfois une tristesse de l'homme qui essaie d'assurer la vie et la continuité politique de ce pays, en le reconnaissant tel qu'il est, et en l'aimant toujours autant. A chacun son pessimisme, mais Georges SOREL ne disait-il pas déjà : « le pessimisme est l'arme des forts ».

(Propos recueillis par M. CHABIN).

"La tristesse profonde du révolutionnaire..."

"...Un surgissement désespéré"

Georges LAVAU

Le mouvement de mai, à première vue, frappe par son aspect politique. Selon vous, a-t-il été véritablement politique ? C'est-à-dire, a-t-il eu une véritable stratégie politique, ou, du moins, a-t-il apporté une nouvelle forme de vie politique ?

G. L. — Je considère que le mouvement de mai a été une révolte politique certes, mais également anti-politique, et c'est pourquoi cette crise n'a pas eu et ne pouvait pas avoir de débouché politique. En effet, les issues politiques possibles du « mouvement » ont été délibérément repoussées ; la manifestation du stade Charléty n'a pas eu les développements politiques qu'en attendaient certains.

Les élections, assimilées à une trahison, amènent la fin du mouvement tel qu'il a commencé. Ses animateurs, bien qu'ils aient crié très fort le contraire, savaient qu'une révolution politique était impossible car ils avaient conscience que celle-ci aurait eu besoin d'une organisation révolutionnaire directrice, mais que cette « direction » tue la spontanéité et s'engage dans la prudence, ou alors court le risque de devenir aussi répressive que la société. Ils ont eu peur de recréer quelque chose qui ressemblât à des appareils, à des tactiques et à des stratégies politiques. Notons encore qu'ont été bien vite abandonnées les tentatives pour créer un nouveau mouvement révolutionnaire organisé et centralisé. Néanmoins, et c'est là le paradoxe, on n'avait jamais employé avec autant de frénésie et de tumulte qu'au cours de ces événements, un langage aussi surchargé de politique. Cette révolution s'est donc servie du langage de Lénine, de Trotsky, de Mao, de Che Guevara, tout en refusant ce à quoi visent ces langages.

C'est pourquoi je crois que la situation est beaucoup plus ambiguë. S'il n'est pas douteux que le mouvement de mai a eu un langage très fortement politisé, et s'il a espéré, par le biais d'une révolution culturelle, procéder à la réinvention de formes d'action, entraîner une masse de travailleurs dans la relance d'une nouvelle forme d'action politique, ce mouvement a été beaucoup plus, com-

me le disait récemment DUFRENNE, « une révolution poétique » qu'une révolution politique.

Est-il possible d'imaginer une révolution politique qui ne soit pas, en même temps une révolution poétique ?

G. L. — Une révolution « politique » varie entre un minimum et un maximum. Au minimum, elle a simplement pour but de substituer un homme à un autre, un appareil à un autre. Mais, dans certaines situations de blocage, lorsqu'il y a un état de désespoir extrêmement profond de la part de certaines minorités, — et c'est là, pour moi, l'aspect fondamental du mouvement de mai — lorsque ces révolutionnaires en colère ne savent pas encore avec certitude comment ils vont remplacer et ce qu'ils vont créer, il me paraît inévitable que la révolution soit *en même temps* « poétique » et politique : elle invente, elle fabrique du fantasmagorique réalisé ; elle *rêve* et *fait* en même temps, elle choisit peu.

Que penser de cette « poésie » ?

G. L. — Une des dimensions très profonde de ce mouvement est exprimée par un slogan qui s'étalait sur un de ces calicots affichés aux murs de Paris en mai et juin : une banderolle signalait le mouvement (fictif) des « Jeunesses Marxistes Pessimistes ». Je crois en effet que le caractère pessimiste de ce mouvement a curieusement coexisté avec l'optimiste très quarante-huitart, très fin du XIXe siècle, de ses thèmes ; exactement, d'ailleurs, comme l'anarchisme, doctrine optimiste, a été vécue comme une réaction de désespoir au XIXe siècle. Ce pessimisme se situe dans les profondeurs, alors que l'optimisme est resté au niveau du langage et du geste.

La raison de ce pessimisme, c'est un désespoir qui n'est pas celui des affamés, ou des écrasés, mais celui de ceux qui savent mieux que les autres qu'il y a toujours détournement et trahison de l'action révolutionnaire, surtout dans les sociétés où tout le monde se sent en quelque sorte coïncé et où l'action révolutionnaire elle-même risque de trahir. Alain TOURAINE dit que le mouvement de mai est, à certains égards, « le revers d'une révolution politique impossible ». Et cela me paraît très juste.

Je crois donc qu'il faut interpréter ce mouvement comme une sorte de surgissement désespéré, un peu sauvage, de tout ce qui est inerte dans la société en mutation. Avant tout, affirmation d'une volonté de changer la vie, d'inventer, de prendre la parole,

mais en même temps de ne donner aucune limite, aucune fin, à la liberté que l'on recrée ainsi, de n'assigner à cette liberté perpétuellement recréée aucun programme, aucune visée, ni aucune finalité politique.

C'est en ce sens qu'il faut entendre que cette révolution a été « poétique ». Peut-être d'ailleurs est-il difficile d'entraîner des hommes dans l'action politique, si celle-ci ne comporte pas une part de rêve, d'irréel, de surréel : à défaut de ce ferment « poétique » (ou religieux), l'action politique n'attirera pas les non-politisés. Le malheur est qu'alors, l'action politique qui n'aurait que ce moteur risquerait de devenir folle, de tourner en délire, ou de retomber très vite. C'est pourquoi les organisations spécialisées dans l'action politique pourchassent et surveillent l'appel « poétique », l'enferment dans des statuts, le confient à des appareils.

A côté de son aspect poétique, ce pessimisme a également son aspect tragique : on a pu constater, chez ceux qui ont été le plus touchés par la crise, une augmentation du nombre des dépressions, voire des suicides.

G. L. — Ce mouvement a charrié tellement de choses, que, pour ma part, j'ai vu aussi des faits beaucoup plus réconfortants : des gens qui étaient en plein blocage psychologique, en pleine inhibition, au bord de la dépression, qui se sont retrouvés, à qui ça a fait du bien. Peut-être sont-ils peu nombreux, mais c'est l'autre face des phénomènes dont vous me parlez et qui sont les plus connus parce que les plus tragiques. A mes yeux, ces dépressions s'expliquent par une sorte de décompression après cette fête, cette exaltation, ces moments de « fusion », au sens sartrien du mot, extrêmement intenses en mai : la décompression après l'échec et la retombée peut mener à des actes de désespoir.

Cependant, au-delà de cette réaction de désespoir, je vois dans le mouvement de mai quelque chose de plus salubre et qui va plus loin que certains mouvements du même genre qui éclatent ailleurs dans le monde.

Par exemple, aux Etats-Unis, où la civilisation de consommation est plus accentuée que chez nous, la révolte étudiante a éclaté avant la nôtre ; mais bien qu'elle se conjugue avec un refus de la guerre au Viet-Nam, elle garde un caractère avant tout culturel : refus total de la société, de ses valeurs et de sa morale, cette révolte ne cherche pas de débouchés politiques. C'est un mouvement de protestation générale, de dégoût général, cherchant parfois une évasion *totale* : les revendications politiques sont à peu près inexis-

tantes .De plus, le mouvement étudiant n'a ni réussi ni même essayé aux U.S.A. de déclencher un mouvement général, comme ce fut le cas chez nous.

Aussi, ce qui me paraît le moins sombre et le plus salubre, c'est que, bien que refusée, la possibilité de débouché politique a existé en France. En tout cas, beaucoup d'« enragés » savaient qu'une simple « révolte » de « jeunes hommes en colère » (qui ne sont ni parmi les plus pauvres, ni parmi les plus aliénés) serait rapidement ou dérisoire, ou ridicule, ou odieuse (ou tout à la fois) si elle ne se donnait pas pour fin de devenir une *révolution politique,* c'est-à-dire une entreprise et un projet pour *toute* la communauté et même pour d'autres peuples. Ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leur intention parce qu'ils ont achoppé sur deux points au moins : d'abord, celui de *l'organisation politique* de mouvement, ensuite celui des *valeurs* au nom desquelles bouleverser l'ordre établi, et proposer un ordre nouveau.

(propos recueillis par M. CHABIN).

"Une révolte poètique..."

"...remettre les jeunes en contact
avec la culture active"

Robert BURON

A propos des événements de mai — permettez-moi de vous citer — vous avez écrit : (Article du 11 mai 1968) « Pour un pays sclérosé comme la France, la révolte des étudiants est une grâce, un espoir ». Que vouliez-vous dire ainsi ?

Robert BURON. — Les événements de mai ont eu leur origine dans la révolte du monde étudiant qui a rallié à son départ tout un courant de sympathie. Et devant l'ampleur des troubles universitaires, le monde ouvrier, à son tour, s'est mis en branle. Tous ces mouvements avaient un but commun : la contestation même du régime capitaliste. Et c'est en ce sens que cette révolte est un espoir.

Quelles leçons dégagez-vous — pour votre action — des événements de mai ?

R. B. — Ces événements nous ont montré :

— l'ignorance, au début par le gouvernement, de la situation ; et son incapacité à la comprendre.

— l'insensibilité des appareils et des formations politiques au mouvement de contestation alors même qu'il gagnait tout le pays.

Je pense qu'en ce qui concerne l'évolution de notre pays, il faut tirer deux grandes leçons des événements :

— d'une part, l'acceptation du passage de la société française au socialisme dans tous les secteurs de pointes et toutes les catégories de la population.

— d'autre part, l'attachement du pays, dans ses profondeurs, aux principes démocratiques et même, plus simplement, au respect du droit écrit.

Des réformateurs de demain, attachés à la réalisation d'un socialisme moderne par la fixation de quelques objectifs précis et clairs, mais essentiels, dépendra, dans les années à venir, la nécessaire traduction des événements de mai.

Mais qu'entendez-vous par « socialisme moderne », et comment notre société capitaliste peut-elle y passer ?

R. B. — Je dois d'abord indiquer que le socialisme moderne, ce n'est certes pas la participation sur le plan matériel seulement, telle que s'est efforcé de la définir le Général de Gaulle ; de même le parti communiste et la C.G.T. ont déçu tout autant les jeunes lorsqu'ils ont qualifié la participation de « formule creuse ». La revendication du dialogue a pour tous un sens précis : *elle vise l'adhésion préalable des exécutants aux décisions qu'ils sont chargés de mettre en œuvre.* Malheureusement l'opposition n'a pas su contre-proposer une *participation démocratique cohérente* à la définition vague et incomplète donnée par le pouvoir.

Le socialisme, ce n'est pas essentiellement non plus aujourd'hui l'*appropriation par l'Etat des moyens de production,* de distribution et d'information, même si certaines dépossessions sont inévitables à terme (l'Etat capitaliste a montré que les nationalisations pouvaient servir ses fins et une certaine forme de « colbertisme » règne aujourd'hui dans les principaux secteurs économiques qui a peu souci, et du partage des fruits, et du dialogue avec les travailleurs).

Le socialisme est un régime profondément différent de celui qui existe aujourd'hui mais dont *on sent que les premières réalisations sont inscrites dans les faits,* même si l'on a pu reprocher au gouvernement de Monsieur Pompidou, au cours de ces dernières années, d'être allé à contre-courant et d'avoir affert des chances nouvelles au capitalisme expirant.

Malheureusement, le grand public n'a qu'une vision incomplète et déformée du socialisme à travers la grossière propagande antibolchevique de l'avant-guerre qui porte encore ses fruits. *Le socialisme traditionnel ne bénéficie pas d'une bonne « image de marque »* en juin 1968.

En définitive, nous nous attaquons surtout par « socialisme moderne », à l'existence d'une *société sans dialogue.*

C'est également cela — je crois — que visaient les contestataires de mai. Même s'ils n'étaient pas toujours d'accord entre eux, c'était contre cette société sans dialogue que se dressaient finalement leurs barricades.

R. B. — Oui, et on comprend maintenant leur importance, et le rôle des minorités agissantes dans ce passage de la société au socialisme. Mais une minorité agissante ne se révèle véritablement influente et ne peut l'emporter que si deux, voire trois, conditions sont remplies. Il faut que :

— l'autorité contestée fasse preuve de faiblesse et d'indécision (et ce fut le cas pendant les premières semaines de mai).

— l'action menée par les minoritaires s'exerce dans un domaine où la contestation et ses justifications apparentes, puissent être facilement comprises par l'opinion.

— la majorité des individus concernés, même s'ils éprouvent peu de dispositions naturelles pour l'action, souhaitent dans leur propre intérêt le succès des efforts déployés en faveur de la revendication exprimée.

Mais il est une règle générale qui s'est vérifiée en mai 1968, comme dans bien d'autres circonstances : ou bien l'objectif des minorités est précis et limité et la victoire peut être remportée dès les premiers jours, ou bien les revendications s'élargissent à mesure des premiers succès et l'influence des dirigeants dure alors tant que la valeur du combat est encore admise par de larges secteurs de l'opinion, et que les majorités passives maintiennent leur acquiescement, fût-il réticent, à la poursuite de l'effort. Cette influence cesse brusquement dès que le nouvel objectif n'est plus perçu comme souhaitable ou réaliste par la masse.

Il convient également de noter que les événements de mai, ont fait ressortir la valeur d'un nouveau mode d'action psychologique peu employé jusqu'à présent et qu'on appelle provisoirement « contestation publique ». Celle-ci vient de faire son apparition dans la société française.

Cependant, quel que soit l'apport qu'ont laissé aux hommes et à la société les événements de mai, leur déroulement et leur suite en juin ont obéi aux grandes lois psychologiques générales. Et ce fut la grande force du Général de Gaulle que de sentir le moment précis où la majorité passive, lasse d'être menée par des minorités agissantes, était prête à se retourner et à exiger le respect de ses droits, dont elle avait fait elle-même litière de bon gré dans les permiers temps.

Lorsque l'opinion, lassée par la répétition des manifestations et des grèves, se détourne de ceux qu'elle a d'abord soutenus, au moins par sa passivité, la démocratie formelle reprend alors ses droits.

A partir du moment où l'opinion s'est détournée dans sa grande masse des manifestants, la partie était jouée. Et la majorité passive a demandé de plus en plus à être protégée contre les minorités activistes qu'elle avait tolérées, voire même encouragées. Les 23 et 24 juin, elle les a, injustement sans doute, mais vigoureusement désavouées en soutenant largement les candidats de l'U.D.R.

La leçon ne doit pas être oubliée, ... et tout d'abord pour ceux qui souhaitent le plus rapidement le passage au socialisme...

Avant d'aborder cet entretien, vous avez lu les résultats de notre questionnaire ; nous en avons parlé ensemble. Quelles réflexions vous ont-ils suggéré ?

R. B. — Votre questionnaire m'a suggéré deux réflexions essentielles. Je commencerai par la seconde.

Il est clair que seuls les enfants de cadres supérieurs et de patrons ont accès aux formes destructurantes et par conséquent désaliénantes de la culture. Cela apparaît surtout en ce qui concerne le goût des étudiants consultés pour la peinture contemporaine, la poésie, et même simplement pour la fréquentation régulière des concerts (fût-ce pour y entendre Brahms) ou des expositions.

Alors que la culture traditionnelle (maximisation des valeurs rares héritées du passé) est précieusement conservée à l'université et dans son environnement ; la vraie culture — c'est à dire la stimulation de l'imagination créatrice — et l'accès aux recherches en cours pour le remplacement d'anciennes structures mentales par de nouvelles (tant au plan artistique qu'au plan scientifique) sont directement ou indirectement découragées dans cette même université.

La seule possibilité de réaction des étudiants contre la culture bourgeoise — dans laquelle on les concocte — c'est le contact recherché volontairement avec la pensée et la philosophie contemporaine.

Encore s'aperçoit-on que, dans ce domaine, les étudiants fils d'ouvriers qui réagissent de la sorte sont en majorité faible et que les étudiants fils d'employés et de cultivateurs restent minoritaires.

Ils sont donc véritablement aliénés.

Or, c'est contre cette aliénation que *l'explosion de mai* a été dirigée. Les manifestations poétiques et plastiques dont les murs de la Sorbonne, de Nanterre et de l'Odéon ont été les supports justifient à la fois votre enquête et la nécessité de remettre enfin les jeunes en contact avec la culture active, celle qui est nécessairement révolutionnaire, dans la mesure où elle a pour objet de mettre les esprits humains au niveau des problèmes qui se posent à notre civilisation.

Les chiffres que vous avez obtenus au sujet de l'engagement politique sont également particulièrement éclairants. Moins de 10 % des étudiants étaient inscrits, en avril 1968, à un mouvement politique. A peine 10 % à un mouvement syndical. Il était donc inévitable que la révolte prît au départ le caractère spontané

qui fut le sien, et se refusât à toute tentative ultérieure de récupération.

Si les jeunes boudaient les formations politiques, c'est à l'évidence parce que celles-ci se désintéressaient d'eux. La vérité, maintenant, pour l'avenir, doit se tenir à l'intérieur de deux principes :

1) Jeunesse n'est pas vérité... et un vieux sot n'est généralement qu'un ancien jeune sot.
2) Ce sont les jeunes qui auront à affronter les problèmes de l'époque. Problèmes dont leurs anciens n'ont pas trouvé la solution, se contentant généralement d'en compliquer les données.

Entre ces deux limites, il paraît possible de déterminer une attitude :

Le rôle des hommes politiques, celui des anciens — comme celui des experts internationaux engagés en pays sous-développés — ce n'est pas de fixer des objectifs dont l'atteinte ne les concerne pas, mais d'aider les jeunes à définir les méthodes et à trouver les moyens qui leurs permettront d'atteindre les objectifs qui leurs seront fixés.

Trop souvent, les leaders ont considéré la jeunesse comme un bon terrain de recrutement, mais n'ont demandé aux jeunes que de coller des affiches, voire de faire le coup de poing. Aujourd'hui, leur problème doit être de mettre leur connaissance du possible au service de ce que les jeunes estiment normalement comme leur nécessaire.

(Propos recueillis
par B. CLUZEL et F. LACROIX).

"La révolte des étudiants
est une grâce, un espoir..."

"...entre chien de Pavlov
et loup de nos contes d'enfants"

Pierre BOUTANG

Jeunes gens ! Il se traîne assez de vieux, et de vieux gamins, pour vous raconter votre légende. Et, non parmi eux, de surcroît, comme bouquet de vos « glorieuses », Maurice Clavel fuse tous les jours ; il attend la prochaine, il vous enfle la tête épique. La France a toujours besoin d'un Lamartine quand elle joue aux quatre coins de l'histoire, et Clavel a déjà prononcé, pour n'être pas surpris, son discours du drapeau tricolore, avec les « champs de Mars », les « tour du Monde », les « sang du peuple », qu'il *faut,* depuis cent-vingt ans. Cela finit toujours, et cela finira encore cette fois, si nous n'y mettons ordre, par le « Cours familier de littérature » de touchants vieillards qui tentent de payer leurs dettes privées, dans l'oubli sincère de ce que l'imbécillité lyrique coûte aux patries charnelles et à leurs fils vivants.

Non pas votre légende, mais votre fable. Vico prétend que la fable, c'est le commencement de l'âge de l'homme, après celui des héros, et qu'Esope devait être le compagnon serviteur, le « famulus » ou l'écuyer des héros. Héros des barricades de mai, voici la fable qui permet de vous mieux comprendre, en attendant de vous reconnaître et de vous aimer. Elle n'est pas tirée d'Esope, mais de Pavlov, le vrai, l'unique fabuliste du monde moderne, dont les marxistes ont si longtemps fait usage pour tuer l'homme ancien, l'idée chrétienne de l'homme ancien.

Vous connaissez quelques-unes de ses fables expérimentales ; au moins une, celle du chien qui salive au son de la cloche, en parfaite absence de pâtée ; c'est la plus élémentaire et qui suffit à l'usage — révolutionnaire parce que les contre-révolutionnaires sont devenus idiots et timides, ne savent plus prendre leur bien là où il est — du mythe d'un « conditonnement ». Celle-ci vous touche, et nous touche tous, de plus près : vous « conditionnez » le chien à saliver lorsqu'il voit un grand cerceau, un *cercle* de papier peint ; (ce n'est pas plus difficile que pour la cloche) ; mais vous le conditionnez aussi à refuser toute nourriture, à « contre-saliver », si l'on peut dire, devant une *ellipse,* de foyers assez éloignés l'un de l'autre, ainsi fort plate. Voilà donc la bête équipée par vos soins,

et toujours sous contrôle, docile aux électrodes, aux fils ténus, aux instruments de mesure du sociologue... pardon, du cynologue. C'est alors que vous présentez à la victime, successivement, des ellipses de moins en moins aplaties, *tendant* de plus en plus vers le cercle ; d'abord le chien ne salive pas, refuse toute consommation ; vient un point, par excellence *critique,* reconnu tel en ses effets : la bête ne « sait » plus s'il s'agit d'une ellipse ou d'un cercle ; rejoignant à travers les siècles son célèbre confrère mis à l'épreuve par Buridan, ne pouvant se montrer docile à aucun des deux conditionnements, que croyez-vous qu'elle va faire ? Attendre, cesser de désirer, se « dépolitiser » ? Pavlov a vu que non : elle va tout casser, oui, « casser la baraque », agir en « catastrophe » ; c'est le laboratoire qui prend, les fils qui cassent, l'imprudente porcelaine qui souffre. A la porte, passant le museau, quelque Clavel des chiens opine sur la merveille, chante en longs abois la mutation de la civilisation canine, l'alpha et l'oméga de la révolution ; on en oublierait, pour un peu, toute l'histoire qui précéda ; on commencerait à zéro, sans voir les cerceaux de papier qui traînent à terre, hors de leur *sens*... On cesserait de comprendre, comme en vraie ou fausse révolution : « il suffisait d'un géomètre, ce fut un chanteur qui l'obtînt... »

⁂

Nous voilà prisonniers de notre fable, contraints, non d'expliquer ce qui sert à comprendre, mais de montrer *comment* en détail, de répondre aux questions innocentes : *qui* est le chien de Pavlov ? Qu'est-ce que le cercle, qu'est-ce que l'ellipse de l'histoire ? Qui ou quoi, enfin, fait varier l'ellipse vers le cercle jusqu'à ce que le chien casse tout ? Essayons...

Quel chien ? Qui est le chien ? Nous tous, bien sûr, car nous savons, de sacrée manière, à quoi sert le chien, surnaturellement, (et seul celui qui aime le chien, qui déteste Pavlov à cause de lui, le rappellera sans honte) : à démontrer l'habitude, le trop humain *retour au vomissement* ; ce *retour,* tous le récitent ; qui le connaît, le savoure ? Pourtant il s'agit des chiens de mai, de vous autres Messieurs, lâchés dans Paris comme ceux de Panurge sur la dame mal aimante, la société mal aimée, qu'ils compissèrent, érotiquement vengeurs. Vous voyez que je ne ferme pas le laboratoire de Pavlov, que j'admets dix mille chiens, et lâchés dans la ville. La différence c'est qu'ils ne sont pas conditionnés par Dame Nature, comme ceux de Panurge ; au contraire, et justement conditionnés contradictoirement, à la jointure des contradictions, comme nous avons dit.

Conditionnés supérieurement, Κατ', εξοχην, et nul ne le fut plus avant vous ; même le cher Domenach, qui avait tout pour vous béatifier et mal entendre, s'en est bien aperçu, au risque de se faire insulter comme « belle âme »... D'abord au titre d'*intellectuels,* de tiers-état de la société intellectuelle, autant dire de la société *moderne ;* ensuite au titre de *nourrissons* de cette société, c'est-à-dire d'irresponsables chéris de son sens maternel, et par lui pré-digérés, pré-dévorés, pré-déglutis. Comme intellectuels, il faut bien qu'on vous le dise : avant de rien comprendre, vous avez vocation de comprendre tout, droit de « petits marquis » à toutes les lumières, en *ne vous donnant pas* la peine de naître, ou oubliant, par position et situation, ce qu'est la peine de naître, que naître est une peine. Toutefois cette vocation et ce droit sont à la mode, à la couleur du temps : noirs et négatifs (voici déjà là « naître » notre ellipse, filant aux cent-mille diables, avant de revenir gentiment, selon sa loi orbitale, prête à recommencer sans fin, tout en jurant ou laissant croire qu'elle n'y reviendra plus) — oui, comme « intellectuels » vous êtes ainsi elliptiques, « manquants », selon une loi secrète, où l'on ne vous recherche jamais, mais, finalement, on vous retrouve toujours. Et comme « nourrissons », même ingrats et furieux, vous appelez, exigez le conditionnement qui vous berce ; d'autant plus trompeurs que vous êtes toujours trompés ; non en vain l'Ecole Normale Supérieure, que je connais un peu, cette nurseurie de bébés champions et primés de l'intelligence, se berce-t-elle, presque depuis son origine, du « canular » qu'elle inventa... Qu'est le *canular* sinon ce conditionnement réciproque et charmé, où le mystifiant mystifié ne s'enfuit asymptotiquement, vers l'invraisemblable pur, que pour sagement revenir vers les foyers berceurs, sous leur foi fondatrice et conservatrice ? Il y a de l'ellipse dans le proverbe surréaliste, ignoré des normaliens mais merveilleusement appliqué par eux à la Société et à l'Université : *battre sa mère tant qu'elle est jeune.* Battre, oui, mais *tant que...* Car, enfin, si elle vieillissait, si le sein trop frappé tarissait, avec chute du nourrisson ? Alors c'est le retour, le rappel : le nourrisson revient (assez aboyé à la lune), et rajeunit la vieille, pour qu'on repuisse la battre, recommencer...

Cela, il ne faut pas le dire, tous ceux qui le disent seront sur la liste *blanche,* interdits du parti intellectuel, objets du terrible silence des cuistres. L'étudiant, le sous-normalien qu'il est devenu, n'est plus qu'un inintelligible monstre, hors de ce *conditionnement* extra-social dont la fine pointe et le modèle parfait défie l'évidence : l'idée de conditionnement, et sa négation, deviennent la matière nouvelle d'un conditionnement décisif. Le chien de Pavlov se

conçoit seul au monde ; il imagine et profère les syllabes d'un absolu à sa patte.

Voilà pour les chiens. Mais le cercle ? En hâte, il s'agit de tout le domaine des habitudes conscientes, commun aux adultes et aux jeunes, où l'antique et inquiétante nature s'est résorbée plus qu'en aucune des synthèses antérieures : cela a nom *société,* dont le plus récent sobriquet, en France, après l'*affluent* et le *welfare* anglo-saxons, s'est imposé comme *de consommation.* Saluons au passage cet *anoblissement* dû au marxisme qui triomphe, moins ou plus orthodoxe ! Madame de Consommation fut, depuis le manifeste engelo-marxien, traitée d'abominable et pourrisseuse salope, une Asie de Balzac, revendeuse à la voilette, faisant miroiter les diamants entre deux draps pourris. Et c'était vrai, en un sens ; et nous autres réactionnaires noirs et rouges (le contraire du rouge et noir de mai), continuons de penser qu'il y a là quelque chose, pour des raisons que nulle contestation temporelle, dans l'abstraction du Christ et du Pauvre, ne peut commencer d'entrevoir. Voilà que l'honnête pensée marxiste, remise sur ses mille pattes, avec Marcuse en tête, Lefèbvre en queue, Clavel en appendice, et les yeux du *Nouvel Observateur* à facettes, ne voit plus la misère, n'accuse plus l'in-justice, mais gémit sur une aliénation derechef *spirituelle,* reprend les airs dégoûtés et raffinés du spiritualisme gavé, écœuré de confiture, de gars-de-jet, et d'unique dimension triomphante. Faudrait savoir, réclame Gavroche ! Est-ce que le capitalisme engendre nécessairement, foi de Marx-Engels-Staline, la misère, laquelle engendre la guerre, laquelle engendre la révolution, ainsi de suite... ou s'il y a de l'eau dans le gaz de votre génèse ? Intellectuels, prévenez le peuple, annoncez la couleur, ou gare à vous !

Bon !... Le cercle... L'étudiant, en famille ou en rupture, vit comme les autres. De quoi vit-il ? De subventions investisseuses. Selon quel style de nourriture ? Celui qu'entrevoit génialement le Bloom d'*Ulysse,* chez le père Joyce, où le mangeur est de plus en plus méthodiquement dévoré par les entrailles de la bête et de la *chose.* Avec quels bruits concommitants ? Ceux de la baleine digérant, attentive à digérer, c'est-à-dire *répartir,* selon les lois prévisibles et transmissibles, les mouvements circonvolutoires indispensables à sa survie simplement possible. Selon quelle idée dominante ou sous-jacente ? Celle d'un retour réglé, absolument assuré de la valeur approximative du nombre *pi,* excluant tout détournement par l'éternel, toute réponse des bergers, sous la mer, à quelque appel noëlique intempestif, à toute sollicitation de l'éternel, car les bergers, déjà digérés en Léviathan, n'auront plus le droit de n'être

point occupés à l'écoute de leurs transistors, si l'*inconcevable* appel survenait.

⁂

L'ellipse, maintenant ? Voilà qui est plus grave ; depuis une décennie au moins, il était convenu qu'il n'y en avait plus, qu'il n'y avait plus que des cercles. Les adultes sérieux le prouvaient par neuf, par neuf qui n'était pas du vieux. Dépolitisés les jeunes frères ; un peu dégoûtés, mais positifs, soucieux de s'inscrire quelque part, candidats polygones inscrits. C'était même rentable, pour les croulants consolateurs des filles que le prétendu positivisme des jeunes frères agaçait. Qu'est-ce qu'ils ont pris, sous l'oreiller, ceux-là, aux années cinquante ! Les oreilles ont dû leur tinter. C'était connu, les jeunes, y ne savaient plus aimer, y z'étaient, côté délicatesse, à la cave des présidents directeurs généraux mal doués. Dépolitisés, désexualisés, les gars...

Or cela n'était qu'à moitié vrai, donc tout à fait faux. En tous temps les adolescents ont ainsi vécu : tournant dans le cercle, réellement pris à la courbe de leur temps, non pour rire — pour *attendre* — mais il y a le songe légitime, c'est-à-dire la vie à laquelle on a droit, la vraie vie encore absente. On ne confond pas les domaines, les ellipses du songe s'enfuient et reviennent en nous fondant (je me souviens !). Il y en a de tous rapports (entre les deux dimensions du non-cercle) et de toutes *couleurs,* aussi. Les unes tiennent à cet essentiel, nous dit tout à l'heure, à propos du proverbe surréaliste sur les mères à battre, la relation au père, aimé et haï — au sens où l'amour et la haine, en profondeur préparés par la nature pour le Christ, ne sont que dimensions d'approche et d'éloignement que le respect ou l'habitude compose. D'autres à ce que Bernanos découvrait et nommait, le chant d'une race en volume d'abeilles, sur qui règne le jeune garçon français, ce chant qu'il va remanier, renouveler en contrepoint, et à la tête de quoi il sera, finalement, pour le dernier jugement. Enfin tout ce qui, dans l'enfance et l'adolescence (nommé *utopie* par les imbéciles, rêvé, disent-ils, mais le rêve est *alors* la plus consistante vie), se trouve *négativement vécu* sans mensonge ni pharisaïsme, ni provocation *consciente,* parce que cela, l'heure du rêve passée mais non maudite, fournira la matière quasi divine des modifications de l'acte, et du monde.

Inutile de préciser que, pour moi, le chrétien a une place tout à fait exemplaire et terrible dans cette dialectique de l'enfant et de l'homme. Le christianisme le plus rigoureux, le plus accentué vers la transcendance, est la seule doctrine qui puisse sans niaiserie

atroce, privilégier l'enfant et le pauvre. L'*ellipse* vraie, le manque, et la fuite ressaisie, ne sont que là, et tous les autres, du moins en *idéologie,* n'en disent que les déformations et la singerie. Du côté de la *nature,* il y a l'ellipse du père. J'ai omis de vous dire, jusqu'à présent, dans ce trop long monologue où chaque mot renvoie pourtant à telle larme, ou tel cri de joie, que le seul commentateur et exégète de Freud qui n'ait pas jeté de la boue sur l'ordure, le chrétien et thomiste Dalbiez — en sa thèse monumentale — invoqua notre chien de Pavlov, entre l'ellipse et le cercle, pour rendre compte du « complexe d'Oedipe ». C'est vrai. Du côté de la nature, il y a cette ellipse-là, le rapport au père, exténué ou saturé, la relation à la mère, douce, tacite ou terrible, ou plus que tout cela. Ainsi sous le ciel ; par-delà ce qu'on nomme le ciel, l'ellipse présente, omnivalente, c'est le royaume des enfants et de Dieu, ce secret des enfants et de Dieu, sous mille formes, qui, dans les civilisations en bonne santé, n'empêche pas de grandir, mais change, aspire à changer, silencieusement, la vie.

Que s'est-il passé alors, en mai ? Voici que ma fable m'échappe, et qu'en vain je commençais en grondant, puisque la tendresse est plus forte. Jeunes hommes ! Que vous ayez été des idiots, et que de votre idiotie provoquée et exploitée nous ayons failli tous mourir (que nous ne soyons pas encore très assurément vivants, à sa suite), voilà dont je ne vais pas démordre. Tout de même, il s'est passé quelque chose de grave, entre chien et loup, entre le chien de Pavlov et le loup de nos contes d'enfants. Quoi au juste ? Il me faudra du temps, et la rouille du temps pour comprendre à fond. Je suis d'autant plus mal doué pour le comprendre, que cela s'est très rarement produit dans mon voisinage (et Dieu sait si mon voisinage était menacé) simplement parce que j'étais là ; et qu'il y a des gens dont la nature épaisse, ou l'esprit de géométrie, empêche de tourner les tables. Est-ce la faute des tables, des esprits, ou du gêneur ? Reste que j'entrevois ceci, et vous le propose, selon ma fable :

Depuis quelque temps tout était prêt pour cette disgrâce, ou cette épreuve : l'insolence des « technocrates », l'hyperbolique ennui de la dépolitisation, y travaillaient, du côté du *cercle,* et de la société dite de consommation. En son « hybris » cette société, comme l'affreuse vieille auprès de qui Baudelaire conte qu'il dort, devenait presque coquette, absolument provocatrice, se déformait en fausse grâce. Elle devenait presque d'elle-même, une « idéologie », tor-

tillant son affreuse arrière-face sous tous les feux des moyens massifs, presse dorée, radio, télévision.

De son côté, l'*ellipse*, le secret des pauvres enfants, la glorieuse misère du songe, commençaient de se déformer. La plus grossière évidence de cette métamorphose sur le mode mineur a été vue par les plus myopes : Nanterre où tout grotesquement commença, unissant, sur le fond d'une ancienne misère, point entièrement déracinée, la prophétie moderniste et le vieux flamenco de la blessure vive ; dans les mêmes corps et les anciens cœurs la dégoûtation de trop bien vivre et la velléité d'un dépouillement quasi-mystique.

Les techniciens de la subversion ne pouvaient *inventer* cette rencontre terrible ; ils pouvaient l'accentuer et l'utiliser à fond. Jeunes gens, vous avez vu au miroir votre double visage, et vous avez tiré sur les pavés et les arbres des avenues, pour leur arracher sa vérité qui, tout d'un coup, vous échappait jusqu'à la souffrance. Vous n'avez pas « pris la parole comme on prend la Bastille », ainsi qu'a dit un des jésuites, est-il jésuite, je n'en sais rien, mais vous voyez ce que je veux dire), qui tombe sur les révolutions manquées comme les Thénardiers sur les batailles vraiment perdues. La parole, c'est autre chose ! Vous avez crié, dénoué, arraché. Jeunes hommes, comme vous étiez *vieux,* cette saison-là, ce faux printemps ! Le chien de Pavlov est soudain très vieux, vieux comme le monde dont la figure passera, quand il se trouve pris sans savoir entre les deux figures analogues, rapprochées, de son angoisse. Vous étiez très vieux parce que vous *saviez,* ou croyiez savoir ceci ; que vous n'alliez pas mourir ; c'était un psychodrame, ou un cynodrame, une expérience de *théâtre,* et la simple chance sérieuse de réelles mitrailleuses, ou de tanks comme ils allaient venir à Prague, vous eût réveillés. Non de votre lâcheté ,car vous n'êtes pas plus lâches que d'autres, mais de votre jeu de *rôles.* Personne ne veut mourir parce que le cercle et cette ellipse de nos vies se sont diaboliquement rapprochés, pour nous conduire à l'esclandre, tirer de nous une nouvelle question, un nouveau cri vihicide qui casse les vitres, mais n'apprend *rien* à personne.

⁂

Et maintenant ? J'écris sur la margelle du puits insondable de Noël, et vous pensez bien, jeunes hommes (dont quelques-uns sont en train de cesser de l'être, de devenir autres, pendant que j'écris) que votre aventure de cette année ne me trouble pas comme elle fait un Pauwels ou un Clavel. Vous vous souvenez, Péguy : « la seule histoire vraiment intéressante », oui, la seule vraiment décisi-

ve, l'Incarnation, et les noces mystiques du Pauvre et du Christ... De ce point de vue-là, ce n'est pas votre faute, et c'est même la nôtre, vous n'avez rien inventé, vous avez même un peu désinventé, déraciné (je ne dis pas *dépavé,* j'aime les arbres, peu les pavés, sauf le pavé du Roi) quelque chose.

Pour l'avenir proche, quand vous serez remis, amèrement repris en la conscience d'avoir été trahis par vous-mêmes, par vos courtisans, par vos chefs de bandes, nous nous retrouverons. Nous chercherons quelque chose ensemble.

Vous n'allez pas me croire tout de suite ; ça serait trop triste ! Je relisais *la tempête,* tout à l'heure, à cause de ce bordel du diable de « prise de parole » (selon l'un de vos clercs à quatre pattes parlant de mai). Caliban y dit à Miranda : « *vous m'avez appris à parler... Le beau profit, le seul, je ne sais que maudire* ». Mai n'a pas pris la parole autrement. Il n'y a pas eu une parole nouvelle. Un cri neuf. Ecoutez le silence ! Si c'était du moins *un silence...*

Pour l'avenir, après quels autres cris, je ne crois qu'à l'un des deux chemins : le droit au déshonneur, ou le retour à quelque honneur chrétien. Les jeunes français ont *plutôt* envie de se désencombrer du fardeau de leur naissance. Ils ont *violemment aussi,* dans le plus secret de leur être, qui ne commence et ne finit qu'à eux, un *autre* désir. Le désir sous tant de formes qui ont changé en mai avec chaque décennie, n'a jamais dépouillé sous essence vive, celle de la monarchie chrétienne, ce que l'on fait, non, ce que Dieu fit, de plus beau sous le ciel, et ce fut notre ciel. Mais « ce n'est pas demain la veille », disent les Gaulois d'Astérix, que ce ciel nous tombe, nous retombe sur la tête, et nous réveille du vieux cauchemar imbécile, Pas demain la veille. Presque demain toutefois, il n'y aura que sept cent ans, moins d'un petit millénaire, que le seul roi terrestre, temporel, dont la couronne fut d'épines, Saint-Louis, est mort à Tunis. Je rêve que les enfants de mai, et tant de Juifs avec eux, et tant de Musulmans, nous accompagneront, en 1970, dans le voyage pour comprendre, dans l'occasion d'entendre enfin, le murmure profond, incontesté, de notre histoire.

Pierre BOUTANG.

"Le retour à quelque honneur chrétien..."

"La révolution... le royaume de Dieu
en train de se donner"

Paul BLANQUART

Comment avez-vous vécu les événements de mai ?

P. BLANQUART. — J'y ai participé de bout en bout, à ma place ; mais sans doute de façon plus apparente à partir du 13 : à cette date, un certain nombre de groupes, et pas seulement des chrétiens ou des jeunes ont fait appel à moi. Le centre St-Yves, par exemple, avait été transformé en poste de secours, dans la nuit du 10 au 11, il se trouvait dès lors très engagé dans l'action ; et ceci dans des conditions parfois fort difficiles pour des jeunes chrétiens qui n'étaient guère préparés, politiquement et spirituellement à ces événements.

J'ai donc essayé de dégager au jour le jour, là et ailleurs, une interprétation politique de ce qui se passait.

Quel a été le sens de cette interprétation ?

P. B. — Il fallait tout d'abord rendre compte de l'engouffrement d'une très grande partie des étudiants dans une action révolutionnaire.

Ce phénomène était-il passager et épidermique ? Ou au contraire, les étudiants étaient-ils en situation objectivement révolutionnaire en termes d'analyse de classes, et par conséquent, devait-on prendre leur mouvement au sérieux ? Les jeunes intellectuels pouvaient-ils constituer une force révolutionnaire authentique ? Par force révolutionnaire on entend des gens qui s'opposent à la société sans être marginaux par rapport à elle ; les Hippies par exemple sont marginaux, ce sont en quelque sorte des sous-produits de la société, qu'ils ne sont donc pas en mesure de contester radicalement, car ils n'en sont pas à l'origine. Le prolétariat industriel était révolutionnaire au XIXe siècle, parce qu'il se trouvait à l'origine de la société qu'il contestait C'était lui, qui était producteur ; sans lui, il n'y avait pas de société industrielle, les entreprises ne pouvaient pas fonctionner, et il était donc en mesure d'agir sur elle.

Le premier travail à faire était de chercher à savoir, si les intellectuels sont parmi les forces sur lesquelles repose et se déve-

loppe notre société. Une certaine tradition marxiste met en valeur que les intellectuels sont devenus une force productive directe (Garaudy a développé cela fin mai en reprenant des textes de Marx et de Gramsci), dans une société qui repose sur la science et sur la technique.

L'université prépare les gens qui deviendront les producteurs des connaissances. Or, c'est sur les connaissances que repose notre société. Les étudiants, futurs producteurs des connaissances, en s'attaquant à l'université, s'attaquent en perspective aux lieux de production des connaissances. Ainsi, nous avons bien à faire à une contradiction interne de notre société, et donc les étudiants sont en position objectivement révolutionnaire.

L'intelligence est aujourd'hui déchirée : elle est soit intégrée, soit marginalisée. L'université libérale, surtout dans les domaines littéraires et philosophiques a abouti à une marginalisation de la culture par rapport au développement de la société. Dans une société technologique, tout ce qui n'est pas immédiatement intégré au service de la technologie est un produit de luxe, donc n'est pas valorisé. Par conséquent, les étudiants formés dans ces disciplines littéraires étaient quelque peu refoulés à la périphérie de la société. Dans une deuxième étape, symbolisée par le plan Fouchet, on a essayé de refaçonner l'université, dans le but de l'intégrer au système. C'est la réforme de type technocratique où les diplômes étaient conçus en fonction des débouchés offerts par la société technologique, c'est-à-dire des fonctions qui pouvaient y être tenues. La culture était ainsi conçue, non pas à partir de l'individu et de ses besoins culturels, mais était mise au service du système industriel. On aboutissait à une sorte de déchirement de la culture qui se retournait en anti-culture. L'intellectuel vivant cela, se trouvait en état objectif de contestation. L'intelligence devient le lieu d'une contradiction majeure. C'était particulièrement sensible dans les sciences humaines, où sociologues, psychologues étaient amenés à réfléchir, sur la personnalité ou sur la société, et comme débouchés ne pouvaient que se mettre au service de cette société dont leurs analyses sociologiques leur fournissaient la critique par ailleurs, ce qui était une situation assez intolérable.

Le psychologue se met au service de l'entreprise, le sociologue est utilisé pour améliorer la productivité dans un système, dont il sait par ailleurs qu'il est très contestable pour le bien-être réel. On pourrait prendre d'autres exemples, comme celui du médecin devenant un distributeur de tranquillisants, c'est-à-dire qu'il ne soigne pas et que donnant des tranquillisants, des euphorisants aux gens, il ne fait que leur permettre d'être encore davantage démolis dans leur système nerveux, conséquence des conditions

de travail et de vie faites par le système. Donc, la façon dont il a à exercer son métier le met en contradiction directe par rapport aux finalités de ce métier. On pourrait analyser ainsi un certain nombre de professions.

Le Père de Certeau parlait des psychanalystes que leur théorie bien comprise pousse à une action révolutionnaire, alors qu'ils sont en fait au service de la société, « gardes-chiourmes » de gens anormaux pour les faire revenir à des schémas classiques de vie et de comportement. Ce qui est assez déchirant, pour un psychanalyste honnête ou conscient...

P. B. — ...ou vraiment intellectuel. Donc l'université, libérale dans ses vestiges ou technocratique dans son adaptation, se niait elle-même. Elle devenait de plus en plus le lieu de l'anti-culture. Un auteur auquel j'aime bien me référer, GALBRAITH, décrit dans son dernier ouvrage, « le nouvel Etat industriel », les conséquences du fonctionnement de ce qu'il appelle « l'Etat industriel », c'est-à-dire d'une société dont le modèle est ce qui fonctionne déjà dans le secteur commandé par les cinq cents ou six cents plus grosses entreprises du côté occidental. Il montre comment, étant donné l'énorme importance des capitaux qui sont requis par l'appareil de production et l'énorme importance de la cervelle qui est aussi requise pour le fonctionnement de cet appareil, avec un extrême division du travail, une extrême parcellisation des tâches ; étant donné l'allongement de délai entre le moment où on décide de produire tel article et le moment où cet article sort sur le marché, comment cela nécessite une action de persuasion, d'exhortation, d'influence sur les croyances des gens, sur leur psychisme par des procédés comme la publicité ou autres, afin de faire vouloir le consommateur (ce qui est en contradiction complète avec la théorie du marché ou du libéralisme classique), comment l'homme est finalement mis tout entier au service du système qui évidemment devrait être à son service.

L'O.R.T.F. entre autres instances est un moyen de mise du psychisme au service du système en agissant sur les croyances des gens. L'O.R.T.F. est politiquement conformiste, et l'introduction de la publicité est un fait significatif, en pleine logique par rapport au système ; donc, s'attaquer à l'O.R.T.F. comme le mouvement de mai l'a fait, assez spontanément, même s'il n'arrivait pas à justifier pourquoi, prouvait que ce mouvement était en situation révolutionnaire objective. Ce sont les conditions sociales qui constituent l'humus le plus profond des gens et qui dans leur inconscient les font agir.

Pouvez-vous nous donner une interprétation spirituelle de ce mouvement, car vous êtes prêtre...

P .B. — Je ne pense pas que cela soit en faisant intervenir directement la dimension de la Foi, qu'on aura une plus grande intelligence des événements. Ils ont un sens en eux-mêmes. Je ne vois pas ce que l'Evangile peut me dire du rôle des intellectuels dans une révolution aujourd'hui.

Est-ce qu'il y aurait un traitement particulier de cette « révolution-là », une justification par la Foi, qui serait différente des justifications que la Foi pourrait donner vis-à-vis d'autres mouvements révolutionnaires ? Je ne le pense pas.

Il me semble qu'à partir du moment, où un mouvement ou une situation humaine met en branle chez les individus qui y participent leur dimension de liberté et d'amour c'est-à-dire de service des autres, de libération... etc., c'est le support anthropologique de la Foi qui fonctionne. Et donc, il peut y avoir chez les individus qui sont croyants une actuation de la Foi qui se fait dans leur pratique politique. Je crois qu'un certain nombre de jeunes ont fait l'expérience que, dans la mesure où c'était à un mouvement de libération qu'ils participaient (puisque c'est aussi sur cette dimension de liberté dans l'homme que la Révélation de Dieu en Jésus-Christ a son impact en structure d'humanité), cela réactivait en même temps leur acte de Foi.

Mais on peut dire que c'était une révolution de l'Esprit, comme le fait CLAVEL ? Toute révolution est de l'esprit, dans la mesure où elle se veut libération. Je trouve que c'est aller vite, que c'est interpréter les choses trop rapidement par les hauteurs en parlant de crise métaphysique, de souffle de l'Esprit qui possède les gens. Il ne faut pas ignorer ou éliminer les médiations. J'ai participé à un meeting dans le grand amphi de la Fac de Droit avec CLAVEL qui sortait justement toutes ces choses-là, et j'étais très mal à l'aise : parce que je pense que c'est dangereux pour un homme politique de faire immédiatement appel à ces justifications fondamentales d'un mouvement. Lorsqu'on dit ; eh !... bien, c'est l'esprit qui parle par vous, donc « allez-y », on risque de dévaloriser le contrôle rationnel nécessaire. Et, à ce moment-là, on risque d'entraîner les gens à commettre des actes qui sont contradictoires avec la fin politique poursuivie. Il est incontestable que dans ce mouvement, il y a eu des défoulements qui trouvaient leur justification dans cette sorte de spontanéité de libération spirituelle, contre la société de « consommation » (comme on dit, encore qu'à mon avis cela ne veuille pas dire grand chose comme concept sociologique).

Disons prise comme « valeur en soi ».

P. B. — Ou consommation d'objets *aliénants* et là, on fait entrer une autre dimension dans l'analyse. Beaucoup de Français sont loin d'une société de consommation !

Je disais que libérer les énergies au nom de justifications immédiatement spirituelles risque de lâcher la bride sur le cou des gens, en sautant le moment de la réflexion rationnelle, qui est une réflexion politique, exclusivement politique, qui ne fait pas intervenir la Foi comme telle, de façon explicite, ou qui ne fait pas intervenir tout de suite des justifications de cet ordre. C'était livrer les gens à l'impossibilité de rationaliser sur le champ l'action qu'ils menaient, et donc c'était favoriser un certain nombre de dérapages dans l'inconscience, dans le désordre, dans le défoulement incontrôlé, happening permanent et par conséquent irresponsable, parce que non contrôlé par la rationalité.

Quand on est politiquement responsable, on veut éviter ces dérapages dont le premier résultat est d'aliéner des catégories importantes de la population à l'égard du mouvement. Il y a des gens qui ont eu peur, non la première nuit du 10 au 11 mai, mais avec certaines bagarres de la fin du mois. Ça a été de la part de certains, du pur et simple défoulement où on a continué « à jouer », ce qui du même coup livrait ce milieu qui ne disposait pas d'une rationalité politique suffisante, à toutes les provocations et à toutes les influences troubles. Alors qu'une bonne partie de la population avait rallié les étudiants au début parce qu'ils avaient été matraqués, voyant que les étudiants sombraient dans un terrorisme plus ou moins gratuit (qu'on a beaucoup grossi, du reste, mais c'était aux étudiants à faire de sorte que la propagande gouvernementale ne puisse pas utiliser leur action), elle s'est retournée ensuite contre eux.

La province a été complètement affolée.

P. B. — Oui, quand on est responsable politiquement, on doit tenir compte de toutes les composantes de la société, pour ne pas gêner le mouvement. Ce dérapage dans l'incontrôlé passionnel a retourné le mouvement contre lui-même. Alors qu'il s'était cristallisé sous forme utopique (au sens positif du mot) dans une revendication généralisée de prise de pouvoir (pouvoir à la base, pouvoir étudiant, pouvoir ouvrier, autogestion, cogestion, démocratie directe, soviets..., etc...) et de prise de parole (De Certeau a développé ce thème-là), il a fait acte de captation de parole et de terrorisme, se retournant ainsi contre sa propre inspiration. Il s'est privé alors de la sympathie que beaucoup de gens pouvaient ressen-

tir à son égard, et s'est donc marginalisé par rapport à eux. Dès lors c'était fini ; au moins pour maintenant.

A mon avis, le type d'exhortation faite par CLAVEL, parce qu'elle est immédiatement religieuse : « c'est l'esprit qui souffle en vous »... est très dangereuse, parce que finalement elle plonge les gens dans une certaine illusion. Ils ont dit « faisons la fête ». Et certes, c'est poser un acte révolutionnaire dans notre société, que de vouloir la fête, parce que la fête ce n'est pas rentable économiquement ; ou alors la seule fête possible c'est une fête de la consommation, c'est l'art qui est réduit à son état de spectacle. Il faut voir toutes les thèses situationnistes sur ce sujet. Il s'agit donc de réintroduire la fête dans la vie, pour que celle-ci ne soit plus le règne des contraintes imposées, qu'on n'a qu'à subir, mais pour que le sens de chaque moment de l'existence soit continuellement redonné, réinventé, par les hommes eux-mêmes. C'est ça la poésie. Mais dans la mesure où on n'a pas posé la fête en termes politiques, on ne l'a pas réellement faite : les étudiants se sont retranchés dans cet espace sacré délimité par les barricades, à l'intérieur desquelles ils se sont permis toutes sortes de choses, certaines valables, d'autres complètement délirantes avec des phénomènes significatifs de l'aberration religieuse non contrôlée par la raison (phénomènes érotiques ou scatologiques... J'étais en permanence sur les lieux, je pourrais vous en citer une collection). La fête devenait alors extérieure à la vie quotidienne.

C'est très dangereux de vouloir sauter l'étape de la rationalisation, lorsqu'on a à faire avec une masse humaine en fusion, parce que le mouvement n'a plus conscience de lui-même, il tourne en roue libre, alors il s'échappe à lui-même. C'est pourquoi systématiquement au cours du mouvement, je me suis imposé de faire œuvre de raison, non pas de raison au sens de modération, mais au sens de rendre intelligible ce qui se passait, afin que les gens puissent comprendre donc maîtriser et par conséquent agir. Car, je pense que c'est bel et bien la révolution de notre temps qui a commencé là : on n'a donc pas le droit d'en gaspiller les chances.

La vue poétique des choses, vous ne la refusez pas, parce que vous ne refusez sûrement pas une certaine part de poésie, mais vous refusez que la poésie soit vraiment le guide premier de l'action ?

P. B. — Non, je crois au contraire que la poésie est l'objectif final.

Oui, mais vous mettez la raison d'abord.

P. B. — Il faut que la vie soit poétique, mais il faut que ce soit la réalité d'aujourd'hui qui soit poétique, autrement si la poé-

sie ne s'attaque pas à la réalité d'aujourd'hui, elle est refoulée, elle est marginale. C'est comme un tableau qui est sur un mur de musée. Dans le fond, on s'en fout, c'est le meilleur moyen de neutraliser la poésie, réduite à être objet de consommation (et non une création) dans la société du spectacle.

Certains menaient leur mouvement d'une façon telle que cela ne mordait pas sur les structures de la société française, structures qui sont de plus en plus rigides, parce que de plus en plus techniques. C'est l'appareil productif qui est de plus en plus important, alors c'est à lui qu'il faut s'attaquer. Et, on ne va pas s'y attaquer en le brisant, c'était le socialisme en ce qu'il avait de non rationnel et donc d'illusoire au début du XIXe siècle. Les ouvriers s'apercevaient que ça n'allait pas, qu'ils n'étaient pas heureux alors que la machine devait améliorer leur niveau de vie ; en fait, elle les appauvrissait. Alors, ils s'en prennent à la machine, ou bien ils disaient « retournons aux pâturages ». Il y avait un peu de cela, dans le mouvement de mai. Reportez-vous, par exemple, à une des premières affiches apposées à la porte de la Sorbonne dans la nuit du 13-14 mai : « La révolution qui commence ne mettra pas seulement en cause le régime capitaliste, mais la société industrielle ». On voit là toute l'ambiguïté du mouvement. On n'est pas révolutionnaire comme cela. Si vous vous privez de cet instrument de production qu'est l'industrie, on aboutit à la misère, à la destruction de l'économie française, à envoyer 50 millions de Français aux champs, et donc à une régression culturelle, c'est-à-dire à l'inverse de ce qu'on cherchait.

Pouvez-vous parler un peu plus précisément de l'étape raisonnable, de cette œuvre de raison qui était nécessaire à votre avis ?

P. B. — C'est assez systématiquement que je refuse de partir tout de suite dans l'interprétation par les sommets, ou par la signification spirituelle... etc., parce qu'on en vient à tout appeler providentiel. Et suivant les options politiques qu'on a, on aboutit à des conclusions diamétralement opposées concernant cette providence. Les « théologiens » font souvent rire en politique. Ils ne la font jamais et la bénissent toujours.

Il ya une étape d'analyse rationnelle, sur laquelle on peut se mettre d'accord entre honnêtes gens. Et alors, après cette étape, on se demande : « Quel est le sens que cela peut avoir pour la Foi ? », mais en deuxième étape seulement.

Autrement dit, « aides-toi, le ciel t'aidera ». Il faut commencer par s'aider raisonnablement.

P. B. — Si vous voulez. On a connu une étape d'utopie, mais d'utopie réelle : cette volonté de prendre le pouvoir et de prendre la parole, c'est-à-dire cette volonté de participation généralisée des gens à une société, qui reposant sur la technologie, fait que les centres de décision deviennent de plus en plus anonymes, et de plus en plus restreints : management, technostructures... Le système devient de plus en plus extérieur aux individus, et ils réclament d'y avoir leur part. Ceci a été très bien exprimé, mais seulement au stade de l'utopie et au niveau de l'instinct contestataire.

Le problème qui se pose maintenant, c'est comment passer de l'utopie à la rationalité... c'est-à-dire comment une participation effective est-elle possible dans une société reposant sur la technologie ? Des questions très techniques se posent, et qu'il faudra résoudre si on veut qu'il y ait révolution effective. Des questions du genre de celle-ci : comment la décision, étant donné la masse d'informations qu'elle suppose, peut être prise par le peuple, c'est-à-dire par la collectivité et évidemment par chacun ? Comment ?... Je n'ai pas de réponse ! C'est cela qu'il faut chercher. Autrement, cela aura été des vœux pieux. Comment effectivement prendre la parole et le pouvoir ? Car le mouvement de mai ne l'a pas pris : il ne pouvait pas le **prendre.**

C'était une prise illusoire.

P. B. — Disons symbolique. Il a vécu symboliquement l'affaire. Dans la mesure où on magnifie ce symbolisme pour lui-même, on fait du mouvement de mai un objet de consommation. On dit : « regardez comme c'était beau... on a vécu en ce temps-là »... 130 bouquins sont sortis ! C'est devenu un tableau sur le mur du musée !

De même qu'un malade parle de sa maladie. La société parle de cette espèce de maladie qu'elle a eue. Et elle en est extrêmement contente. C'est un objet pour elle de petite réflexion.

P. B. — Ça entre tout à fait dans le cadre des analyses du genre de celles faites par MARCUSE, sur les multiples processus de récupération, de réintégration, dont notre société dispose à l'égard des forces oppositionnelles. Dans la mesure où on fait de mai un spectacle on le neutralise.

Surtout un spectacle de jeunesse. Car un des mythes de notre société moderne, c'est cette jeunesse perpétuelle à laquelle les gens aspirent : à 50 *ou* 70 *ans, on veut être jeune. C'est caractéristique. Il y a* 70 *ans, on ne cherchait pas à rester jeune. C'est une volonté*

quasi-physiologique qu'ont les gens d'être jeunes. Le vieux-beau est une invention moderne. Cela n'existait pas avant. C'est également un objet de consommation ; c'est un mythe moderne, très égoïste d'ailleurs, parce qu'il est refus fondamental des responsabilités qui changent à chaque âge dans la société.

P. B. — Je crois que ce phénomène a une explication à partir des structures de fonctionnement de notre société. Dans la mesure où elles reposent sur l'accélération du progrès scientifique et technique, on est très rapidement déphasé. Le père ne peut plus servir de modèle au fils. Si le fils veut réussir dans la vie, il sait qu'il ne devra pas être comme son père, sinon ce sera le meilleur moyen pour lui d'être déphasé. Quand on donne des explications psychologiques ou autres à ces différences de générations, c'est insuffisant, le fond c'est ce que je viens de dire, même si les gens n'en ont pas tellement conscience. Alors, quand on n'est plus jeune, cela veut dire qu'on est dépassé par rapport à cette infrastructure qui se développe. Mais on veut rester jeune, et c'est à ce moment-là qu'interviennent tous les processus d'influence sur les psychologies : « souriez Gibbs... portez la gaine Z... etc. ». Regardez les dessins de Sempé. Mais la façon dont les influences s'exercent détourne du vrai problème. On illusionne ainsi les gens et ça profite toujours à quelqu'un. Le vrai problème c'est de trouver les moyens de vivre socialement sur d'autres bases que celles qui entraînent les résultats qu'aujourd'hui nous pouvons constater. Et, c'est là qu'il y a ces étapes intermédiaires de la Raison.

Cette recherche peut tenir au rêve... Ne revient-on pas à la poésie, ou du moins à la litératture ?

Je crois très fort au rêve, mais un rêve qui soit promoteur d'avenir, et non pas destructeur. Il ne s'agit pas de réfléchir sur le possible dans le cadre des conditions actuelles : ce serait du réformisme ; il faut changer ces conditions, « étendre le champ des possibles » comme disait Sartre.

Là encore, on pourrait prendre l'exemple de Marx au siècle dernier ; il a pensé en tenant compte de cet appareil productif industriel qui commençait à se mettre en place. Il a vu que c'était à l'intérieur de celui-ci qu'il fallait introduire le rêve, alors que la plupart des économistes disaient à l'époque : « ce n'est pas possible ». Marx a cherché, à l'intérieur même du système industriel naissant, le lieu sur lequel il fallait agir pour que le rêve devienne réalité. C'est ainsi qu'il a mis le doigt sur les rapports de production, sur la propriété privée... En agissant donc sur la propriété des moyens de production, on pouvait supprimer un certain nombre

d'aliénations. alors que Marx pensait : quand on aura réalisé le socialisme (par l'appropriation collective des moyens de production), le communisme sera à la clef, quasi automatiquement.

Et le communisme se définit justement comme « poésie », comme réconciliation totale de l'homme avec lui-même. Je veux aller à la pêche le matin, je veux faire de la critique à midi, je veux aller à la chasse l'après-midi... Toutes les possibilités de l'espèce deviendraient les possibilités de chacun, c'est-à-dire la réinvention de la vie quotidienne à chacun de ses moments par tout individu, dont l'être individuel équivaudrait à l'être générique.

Notre tâche pour l'instant, c'est d'arriver à nous installer en un certain point de ce système industriel, sur lequel il faudrait agir, pour couper la racine des aliénations que le mouvement de mai a contestées, pour permettre ainsi une prise de pouvoir et une prise de parole généralisées.

Les aliénations démasquées en mai sont surtout les aliénations culturelles (d'abord à cause des lieux : l'université), qui compliquent les contradictions à l'intérieur de l'économie que nous avions traitée jusqu'ici seulement en terme de propriété. Ce sont les contradictions internes à l'intelligence quand elle se retourne contre elle-même, et produit quelque chose qui la dénature et empêche son développement : regardez la situation de l'art. C'est assez épouvantable de voir qu'au lieu d'être dans la rue, au lieu que la poésie soit la vie quotidienne, elle devient un objet de consommation, de spectacle. La vie de tout un chacun devient complètement séparée en deux. Il y a d'abord d'un côté le travail, de l'autre côté des loisirs. Ce qui appauvrit considérablement les loisirs. Le travail est ennuyeux. On va se récupérer sur les loisirs, et dans la mesure où les loisirs sont en fait conditionnés par cet état industriel, ils seront eux-mêmes aliénants. Encore Sempé : on voit par exemple, des gens travaillant à une chaîne de construction d'automobiles, sortir des ateliers, tout heureux d'en avoir fini avec ce travail d'automate (lui-même aliénant). Puis, on retrouve les mêmes gens dans les voitures qu'ils ont construites, pare-choc contre pare-choc, sur une grande route nationale, le dimanche.

Des aliénations de ce type ont été démasquées, et elles sont fondamentales, étant donné le rôle de l'intelligence dans notre société. Il s'agit de trouver les moyens d'agir pour aller là contre. Et pour remplir cette tâche, y a-t-il intérêt à chercher des modèles du côté de la Chine ou du côté de Cuba ?... La révolution de ces peuples a certainement beaucoup à nous dire, mais les copier reviendrait à faire de l'exotisme. Car, ils n'en sont pas au stade de développement où nous en sommes. Leurs solutions ne sont pas les nôtres. Cuba est d'une économie essentiellement agricole,

alors que nous, nous appartenons quand même à un complexe industriel, donc à une économie d'autant plus fragile, d'autant plus interpénétrée avec celle des pays environnants. On tient une place dans la techno-structure mondale, alors que Cuba n'en tient pas encore.

Notre révolution n'aura d'intérêt, que dans la mesure où nous arriverons à tenir toujours notre place, tout en ayant changé fondamentalement. Il faut donc changer l'ensemble de la techno-structure.

P. B. — Absolument ! Le système est mondial maintenant. Il y a des places différentes tenues par chaque pays. Donc au sein de ce système mondial, chacun doit faire son travail révolutionnaire, là où il est. Le meilleur service que nous pouvons rendre aux Cubains, ce n'est pas de faire comme eux ; c'est de faire la révolution chez nous, selon ce qu'est une révolution chez nous. A ce moment-là, ce sera une des pièces du damier mondial qui sera complètement renouvelée, et c'est très intéressant pour les peuples qui sont victimes en ce moment de cette économie mondiale.

Le jour où cette pièce fondamentale, que sont les Etats-Unis d'Amérique du Nord, sera en révolution, je crois que ce sera la révolution mondiale. Car le système mondial sera alors atteint en son cœur. Mais, on ne demande pas aux U.S.A. de s'aligner sur Cuba, cela n'a pas de sens. Révolution mondiale, cela veut dire révolution partout, et donc à commencer par chez nous. Mais le problème est aussi celui d'une Europe qui fasse sa révolution... Car une révolution peut-elle se faire en France, si elle ne se fait pas simultanément dans d'autres pays européens ? Au point où nous sommes, au plan économique, il y a une extrême dépendance des pays, les uns à l'égard des autres. A ce niveau, les nuances en diplomatie ou en politique étrangère sont alors très secondaires.

Les résultats de notre questionnaire établi un mois avant les événements, ne laissaient rien prévoir. Pourquoi, selon vous, ces réponses ?

P. B. — Après coup, bien sûr, on peut trouver des cohérences, des annonces. Et cela semble arbitraire, « plaqué » sur ce que les gens ont vécu. Comment expliquer cela ? Je reviens à la distinction faite tout à l'heure entre la conscience que les gens ont de ce qu'ils vivent et ce qu'ils vivent réellement.

Il est possible que les étudiants n'aient eu aucune conscience des problèmes qui étaient les leurs, par exemple : leur possibilité révolutionnaire, tout en étant réellement en situation révolutionnaire. Ou encore, le parallèle avec le mouvement ouvrier : le gros

problème a été de faire prendre conscience aux ouvriers de leur situation objectivement révolutionnaire. Et ils n'y sont pas encore totalement arrivés. On essaie même par tous les moyens d'empêcher cette prise de conscience. C'est une difficulté actuelle que de faire prendre conscience en dépit des idéologies de l'intégration. Or, comment se fait la prise de conscience ? En profitant de certaines circonstances plus ou moins fortuites, et, je crois qu'il y a des événements fortuits qui auraient pu très bien ne pas se produire, mais qui ont été l'occasion de cette sorte de fusion sociale, qui a abouti à une prise de conscience et à l'émergence de cette utopie, en elle-même profondément révolutionnaire par rapport à notre société. Le fait que ces événements assez minimes : agitation à Nanterre, matraquage à Paris, aient entraînés une telle effervescence tendrait à prouver qu'il existait bien des choses, mais qu'on ignorait, et qui étaient cependant là.

Pour l'étude de ces circonstances, je me référerai volontiers à la présentation qu'en avait faite DURKHEIM, dans un vieux texte de 1911, où il explique comment les valeurs émergent dans une société : parce qu'à un moment donné, les circonstances sont telles que les gens sont amenés à se rencontrer plus fréquemment, à causer entre eux, à « se chauffer » mutuellement, il y a des choses nouvelles, une sorte de charge psychique qui s'accumule et qui devient porteuse d'idées. Ce fut le cas, au moment de l'apparition du christianisme ; ce fut le cas au XIIe et XIIIe siècles dans l'Europe Occidentale, au moment de l'afflux des étudiants dans les grands centres universitaires, à la Réforme et à la Renaissance ; ce fut le cas parallèlement au mouvement socialiste du XIXe siècle. C'est quelque chose d'analogue qui s'est passé au mois de mai. A partir du moment où on a laissé dans une sorte de jeu, tracé par la présence et l'absence de la police, des milliers de jeunes entre eux, marchant, ne dormant pas, se « chauffant » mutuellement, on a créé une sorte de bouillon de culture, qui a fabriqué une charge psychique très violente, et qui s'est répandue dans des secteurs beaucoup plus larges de la population grâce, je crois, à la grève générale. Pour ma part, je serais assez tenté de penser que le principal intérêt de la grève générale a été d'immobiliser le pays. Les gens ne travaillant plus, ils étaient obligés de s'intéresser à ce qui se passait, c'est-à-dire aux étudiants et aux jeunes, et donc cette charge psychique s'est répandue et a créé un certain état d'esprit contestataire par rapport à la société. On s'est dit, « après tout, zut ! c'est idiot la façon dont on vit ! » Mais l'idiotie, elle existait avant, objectivement, seulement ces circonstances ont permis d'en prendre conscience, grâce à des phénomènes de fusion. Et le jour où cette fusion n'a plus existé, le jour où le rêve n'a plus été

à fleur de pavé grâce à l'excitation collective, tout est retombé. Les gens ont dit : « c'était un beau rêve », et chacun est rentré chez soi. Ils sont partis en vacances.

Ceci, pour le milieu travailleur. Mais croyez-vous que dans le milieu étudiant, ce soit complétement oublié ? Certains, me parlent de leurs amis tellement désorientés, de professeurs qui se sont suicidés, de dépressions... etc. Ce mouvement aurait fait prendre conscience, ainsi que vous le dites, de ce qui n'était pas senti, mais aussi de l'impossibilité de réaliser les aspirations nouvellement surgies : déception d'autant plus violente. Qu'en pensez-vous ?

P. B. — Oui, en effet, c'est cohérent. Ce n'est pas disparu en milieu étudiant, parce que le choc a été très profond. Il y a des gens qui ont été été complètement chamboulés. Il y a un an, on parlait dans le désert, aujourd'hui tout le monde parle de cela. C'est un pas prodigieux qui a été accompli. Faites aussi attention à ne pas sous-estimer la prise de conscience dans la classe ouvrière. L'utopie a pris corps dans notre société, et avec une force telle, que maintenant elle ne peut pas en être déracinée. Mais toute la question, c'est de rationnaliser l'utopie, de faire en sorte qu'elle débouche, et non pas qu'elle s'étiole progressivement ou qu'elle pousse des gens aux actes que vous venez de définir.

Mai a été une rupture par rapport à toutes les idéologies officielles d'intégration dans notre société ; elles ont été démasquées ; et, c'est profitant de cette rupture que justement le marxisme est réapparu assez fortement à la surface, sous une forme d'ailleurs peu convenable à notre situation, c'est à dire sous des formes exotiques (cubaines ou chinoises) ou sous des formes archaïques (on est allé rechercher Trotsky, Rosa Luxembourg... les soviets de 1917.... etc), toutes choses dans lesquelles on ne pouvait pas trouver les solutions aux problèmes que nous nous posons aujourd'hui.

Je crois que les gens ainsi ébranlés par la rupture ont cherché des références théoriques, leur permettant de rendre compte de la situation et de lui donner une solution. Alors, ils sont allés voir de ce côté-là, parce que pour le moment, il n'y a rien d'autre. Et ce côté-là est tout à fait insuffisant. Je vous l'ai dit, je suis marxiste, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je sais que le marxisme en tant qu'il se définit ou qu'il définit le socialisme par l'appropriation collective des moyens de productions, pour permettre un développement des forces productives, ne représente pas toute la solution aux problèmes que nous nous posons. C'est seulement, une petite partie de ces problèmes. Il faut développer la théorie révolution-

naire et la compréhension de notre société. C'est le travail le plus urgent.

Pour terminer, une question bien banale, qui a du déjà vous être posée bien souvent : « Comment, et en particulier dans les circonstances actuelles, peut-on être à la fois, pleinement marxiste si vous voulez, et pleinement chrétien ? »

P. B. — Pleinement marxiste, cela ne veut pas dire grand chose. D'abord, parce qu'à mon avis, le marxisme se définit par une attitude épistémologique, c'est-à-dire par une certaine façon d'aborder la réalité sociale, façon qui a été une des origines de la méthode qui est maintenant devenue commune dans les sciences humaines ; ensuite, parce qu'il se définit par une pratique révolutionnaire. C'est la pratique révolutionnaire qui commande, et donc, il n'y a pas de modèle élaboré une fois pour toutes. Il y a des analyses qui sont continuellement faites par le mouvement révolutionnaire, sur cette base épistémologique, et dans certains contextes. Dans la mesure où ces contextes, ou la société, évoluent, les analyses sont continuellement à reprendre, et c'est cela la science de la pratique. Ce n'est pas un modèle mais un guide pour l'action, comme disait Lénine.

Alors, pleinement marxiste, ça n'a pas de sens, sinon un sens épistémologique une façon de se situer le plus scientifiquement dans une action. Il faut donc être continuellement en travail d'invention théorique.

Et la Foi ? Je crois qu'il y a des malentendus assez gigantesques : Marx a-t-il critiqué la Foi ? Moi, je ne le pense pas, mais pas du tout. Il a critiqué la religion, c'est à dire une attitude qui justifiait la dépossession de l'homme par rapport à lui-même. Il a repris les thèses de FEUERBACH définissant la religion comme la projection hors de l'homme de son essence aliénée, c'est à dire le processus par lequel des choses qui appartiennent en propre à l'homme sont considérées comme lui étant extérieures. Le projet révolutionnaire de certains, le projet politique est un projet de récupération par l'homme de tout ce qui est de lui. C'est la réconciliation.

Alors, tout le problème, c'est de savoir, si la Foi chrétienne est de type religieux, si Dieu, celui qu'on appelle Dieu, est la projection de nos désirs ou un bouche-trou de mes insuffisances, quelqu'un qui fait le travail à ma place ? Si la réponse est oui, alors, il tombe sous le coup de la critique marxiste, mais aussi bien sous celle de FREUD d'ailleurs. Or, est-ce à ce dieu-là que je crois ? Ce dieu-là, ce sont les idoles de l'ancien testament, et qui ont été

mises à bas, par la Révélation. Dieu est Dieu qui se révèle, et non pas un dieu fait de mains d'hommes qui correspondrait à mes concepts et à mes images. Ce à quoi s'attaque la critique marxiste de la religion, c'est à des formes culturelles qui empêchent l'homme de s'intéresser à ses propres affaires, à son histoire. Je crois donc, que du point de vue théorique il n'y a aucune difficulté d'être à la fois marxiste et chrétien.

Mais, il y en a au point de vue historique, dans la mesure où côté Eglise, en effet, on s'est raidi par rapport à cela, et il faut bien le dire : les représentations de la Foi, (à savoir la théologie), sont essentiellement encore religieuses, parce que tel était l'horizon de la culture avant l'apparition de la science et corrélativement à l'apparition de la science, la prise de conscience par l'homme de sa responsabilité sur son histoire. Ceci est encore assez récent. Cela s'est joué au tournant des XVe et XVIe siècles : c'est la révolution copernicienne. Si elle a eu déjà son impact dans les sciences de la nature, avec répercussion philosophique chez KANT, puis dans les sciences humaines avec répercussion philosophique chez les structuralistes, elle n'a pas encore eu son impact dans la théologie. Ça commence seulement maintenant, avec tous les débats sur la distinction entre la religion et la Foi, les théologies dites « de la mort de dieu »... etc.

Il y a donc eu de la part de l'Eglise, un certain blocage entre Foi et religion. Sa théologie s'exprimait sous forme religieuse, elle s'est crue attaquée dans son noyau de Foi même, par la critique marxiste, comme elle s'est crue et se croit encore attaquée par FREUD. De plus, il y a aussi le fait que, comme toute institution, l'Eglise s'est placée du côté des gens qui avaient de l'argent, ou de la puissance donc du côté de la contre-révolution ; par conséquent les révolutionnaires trouvaient l'Eglise parmi les alliés de leurs adversaires de classe.

De l'autre côté, les marxistes interprétaient la Foi uniquement en terme de religion. Et la prédication de l'Eglise a favorisé cela. D'autre part, voyant quel était le rapport de l'institution Eglise avec les puissances sociales d'oppression et d'exploitation, les marxistes ont dit et écrit : le marxisme c'est l'adversaire de la religion chrétienne. Et donc, quand ils ont pris le pouvoir, il y a eu, et il y a encore, hélas, incontestablement persécution religieuse. Mais, ce qui est par derrière cela, est-ce vraiment le problème de la Foi ? Moi, je ne le pense pas.

Quand on est amené à témoigner personnellement, tout change. A partir du moment où on fréquente les milieux révolutionnaires (nous n'y étions pas très nombreux, mais cela commence à changer maintenant, surtout en milieu étudiant depuis mai en France)

et à partir du moment où vous faites la preuve que vous êtes révolutionnaire, non seulement en paroles, mais en actes, et en théorie, c'est-à-dire en réflexion intellectuelle, en façon de regarder la société, et de la rendre intelligible, et que par ailleurs vous êtes capable de rendre compte de votre Foi, tout change.

C'est l'expérience que j'ai faite, par exemple, au Congrès culturel de La Havane en janvier 1968. Certains ont découvert un beau jour, que j'étais prêtre. Nous nous sommes retrouvés quatre prêtres là-bas : trois latino-américains et moi-même. Nous avons été accrochés dans les couloirs : « Explique-nous, tu es un révolutionnaire comme nous, tu penses en marxiste comme nous et tu es chrétien, et même, tu as des fonctions officielles dans ton Eglise. Alors, nous ne comprenons pas. Dis-nous qui est ton Dieu ? ». Je me souviens d'avoir été interrogé au siège d'une revue théorique du P.C. cubain, pendant tout une après-midi, là-dessus, devant magnétophone... avec une interprête, des gens qui prenaient en sténo... où j'ai parlé de Jésus-Christ et des rapports entre la vie humaine et la Révélation... « Là, il y a un fait qui s'impose : je suis révolutionnaire comme vous ; je me fiche de votre critique, car elle n'est pas valable ; vous voyez bien, ma Foi n'est pas une aliénation. »

Puisque vous me demandez à quoi je crois, je vous le dis. Cela vous intéresse ou cela ne vous intéresse pas, ça m'est égal : la conversion est l'œuvre de la puissance de Dieu. Ce qui est proposé dans la Foi, ce n'est pas quelque chose qui va faire le travail à votre place. Ce n'est pas un bouche-trou. C'est une Révélation de puissance. Quand je rencontre Jésus de Nazareth, cela me dit des choses ou bien cela ne me dit rien. Et si cela ne me dit rien, très bien, je passe à côté comme la plupart des personnages de l'Evangile. Mais à quelques-uns, cela dit des choses, alors, ils ont suivi cet homme-là. Ça a changé quoi dans leurs refontes économiques, quoi, dans leurs façons de vivre la vie morale ou politique ? — Rien — Mais cela a tout changé, dans la mesure où cela leur a révélé que l'horizon de leur existence, que ce qu'ils vivaient, que ce qu'ils faisaient, n'était pas seulement chargé du sens que par eux-mêmes ils étaient capables de donner, mais du sens qui avait été révélé ; à savoir, que par exemple, dans le cas de la politique du révolutionnaire, dans la mesure où je fais la révolution parce que j'aime mes frères pour les rendre plus heureux, mon action n'est pas seulement chargée de ce que j'y mets, à savoir ce projet révolutionnaire, mais si je le fais par amour, c'est mystérieusement le Royaume de Dieu qui est en train de se donner, d'advenir là-dedans. Car quiconque aime son frère, c'est Dieu qui est en train de se lever. Et quiconque dit qu'il aime Dieu, alors qu'il n'aime pas son frère, est un menteur.

En quoi cela tombe-t-il sous la critique marxiste ? — J'avoue que je ne vois pas. C'est dans la mesure où le christianisme a pris certaines formes, dans la mesure où face à ces formes, la politique révolutionnaire a dû lutter, qu'en effet, il y a opposition. Alors, quand on dit : le marxisme est intrinsèquement pervers, parce qu'il est contre le christianisme, ça ne me paraît pas être très sérieux. A moins que ça ne soit une manœuvre politique...

Vous êtes marxiste sociologique, en évacuant l'aspect métaphysique ; nous le sommes alors autant que vous ! N'est-ce pas trahir Marx ?

P. B. — Les jeunes aujourd'hui sont les enfants de Marx et de Coca-Cola. C'est digéré. Marx fait partie de notre humus culturel. Mais c'est vrai que pour la plupart des marxistes, cette sociologie marxiste leur paraît encore intrinsèquement liée à des options philosophiques très précises.

C'est cela qu'il faudrait arriver à dissocier, et que vous, vous avez dissocié.

P. B. — Oui, la science est née en climat matérialiste, et non dans une représentation platonicienne du monde où les choses étaient comprises à partir d'un au-delà du sensible, symbolisé par le soleil. La science est matérialiste par méthode, que ce soit la physique ou les autres sciences. Tout le problème, c'est d'éviter l'extrapolation philosophique de ce qui est méthodologique.

Or, Marx a fait cette extrapolation. Pour pouvoir fonder scientifiquement son affaire, il est parti d'une position philosophique matérialiste. Mais, je crois, qu'avec le développement du marxisme, si on veut continuer à lui donner son statut scientifique, on est amené à faire cette dissociation. Si on ne la fait pas, et là où on ne l'a pas faite, précisément, cela aboutit aux pires aberrations au point de vue scientifique. Cela aboutit au dogmatisme... On a répété un petit catéchisme qu'on a voulu imposer. C'est la négation même de l'attitude scientifique. Cela devient une idéologie, une pseudo-religion, alors que le marxisme se veut la critique continuelle des idéologie.

(Propos recueillis par F. BIAIS).

"Une façon de se situer
plus scientifiquement dans une action..."

"...le stupide terrorisme
des sciences humaines"

R. P. DANIELOU

Quel est, selon vous, le sens profond de l'explosion du mois de mai ? Quelles pourraient en être les conséquences pour l'avenir ?

Révérend Père DANIELOU S.J. — J'étais allé en Italie au mois de février, et pratiquement tous les mots d'ordre qui ont été pris à Nanterre, je les ai entendus à Turin, à Milan et à Rome, c'est à dire, le thème des trois « Ma » : Marx, Mao, Marcuse. On proclamait aussi que la classe ouvrière n'était plus révolutionnaire, que la révolution partirait des universités, chacune d'entre elles devant devenir un Vietnam.

Quand j'ai dit cela, à Paris en rentrant, je me souviens de professeurs de Nanterre qui se sont moqués de moi. Il y avait quelque chose d'extrêmement illusoire dans ce calme ; l'agitation qui troublait la jeunesse des autres universités était plus ou moins latente et ne peut être apparue « ex-nihilo ». Plusieurs problèmes étaient latents.

Premièrement, un élément latéral, parce qu'il ne concerne en fait qu'une partie des étudiants, l'aspect proprement politique. Il y a eu çà et là et il continue d'y avoir des petits groupes directement politiques qui poursuivent une action que je crois absolument concertée, et ont été un élément de cristallisation.

Par contre, il existe des éléments de malaise réel :

a) le malaise universitaire (il existait depuis des années : insuffisance matérielle des locaux, une certaine irréalité du système par rapport aux besoins...)

b) d'autre part la crise d'une génération qui pressent le danger d'une société risquant de l'utiliser à ses fins. J'ai beaucoup ressenti cela dans la jeunesse américaine. C'est une réaction contre la société technocratique correspondant en grande partie à la société du régime. Elle a suscité l'aspect imaginatif de la révolte : révolte de la liberté, d'un goût du bonheur contre la technocratie qui risque de faire des hommes des esclaves...

Enfin — phénomène qui a pour moi une signification même d'un point de vue religieux — je crois qu'il y a des éléments très

positifs dans cette révolte : la crise *d'une génération qui n'a pas trouvé une vision du monde qui lui apporte une raison de vivre.* Pratiquement, elle ne trouve devant elle que le marxisme. Politique le Parti Communiste reste une force solide, comme le montrent les récentes élections partielles (le P.S.U. et les maoistes n'ont aucune réalité politique). Ce qui pour moi est au fond du problème, c'est le danger d'une marxisation de la totalité de la culture, même indépendemment de tout communisme politique, sous la forme d'une sorte de domination des sciences humaines, et d'un type de culture totalement positiviste.

Il y a dans le malaise des étudiants une insatisfaction profonde vis à vis de tout cela ; insatisfaction qui reste vague, dans la mesure où elle ne trouve pas de ligne dans laquelle s'intégrer.

Je suis moi-même très profondément attaché au gaullisme mais il me semble n'avoir pas réussi du point de vue de l'idéologie. Je considère de Gaulle comme un très grand homme d'état, j'étais le 30 mai sur les Champs-Elysées ; en ce sens- là il me semble avoir rendu alors un immense service au pays, mais cela dit, le régime n'a pas réussi du point de vue d'une certaine vision des choses à donner.

L'intégrité de la question reste posée, question fondamentale d'une certaine vision de la civilisation de demain et de la conception de l'homme qui l'animera. Pour moi, ou bien la réponse sera donnée dans une ligne marxiste, car en fait, tout ce qui tourne autour d'un certain sociologisme ou d'un certain structuralisme se ramène à des schèmes fondamentalement marxiste, c'est-à-dire à une certaine supra-structure qui naît de l'expression d'une certaine société qui finalement n'a pas de contenu : ou bien alors, nous aurons la chance d'une *redécouverte d'une métaphysique de l'homme,* non pas du tout confessionnelle, car pous moi le problème n'est pas confessionnel mais fondamentalement humain ; retrouver une vision de l'homme susceptible de rallier des esprits de toutes religions et de toutes confessions en fonction de quoi le monde qui est à construire puisse être construit.

Il est évident que l'effort de créativité qui est demandé aujourd'hui à de jeunes philosophes, écrivains et sociologues est capital. Je ne suis pas d'accord avec certains clercs sur le fait d'une mise en question à l'intérieur de l'Eglise, non pas de ce qui relève de structures périmées, mais de ce qui constitue les affirmations les plus fondamentales de la foi qui sont finalement ce que l'Eglise peut apporter au monde de demain ; car si l'Eglise n'apporte au monde de demain qu'une certaine variante d'humanisme social, c'est-à-dire une manière un peu plus nuancée de concevoir la révolution, je dis que cela n'a aucun intérêt ; car ceci, d'autres seront

capables de le faire aussi bien que nous. Ce n'est pas une solution, pas plus que Castro, Staline ou Mao n'en sont une ; tout cela est resté à côté du problème.

Je suis donc en total désaccord avec ceux des chrétiens qui pensent que le problème d'un certain type de socialisme est la réponse à la question. Car je crois, que si ce socialisme se situe à un niveau purement humaniste, si c'est seulement une certaine conception de l'organisation des rapports économiques et politiques entre les hommes, il n'atteint absolument pas le fond des choses.

C'est pourquoi, je pense que la civilisation de demain, ou sera une civilisation religieuse au sens authentique du mot, ou sera une civilisation marxiste ; si les chrétiens n'ont pas le courage d'être aujourd'hui intégralement ce qu'ils sont, c'est à dire de fonder une vision de la civilisation technique dans laquelle la dimension religieuse à la place qu'elle doit avoir, s'ils acceptent le sécularisme, l'horizontalisme, une sorte de démythisation qui vide les dogmes de leur substance, cela n'a plus d'intérêt, et ne servira à rien. En d'autres termes, je crois que c'est dans une affirmation de ce qu'ils sont, dans l'intégrité de ce qu'ils sont, et dans une réaction à la fois contre les idéologies du dehors et contre les affaissements du dedans qu'actuellement il peut y avoir quelque chose d'intéressant à faire pour les catholiques, clercs et laïcs.

C'est le sens d'un combat dans lequel je suis de plus en plus profondément engagé et dont je suis frappé de voir comment dès qu'on commence à le mener il suscite un renouveau d'espoir dans un monde chrétien qui finit par tourner en rond dans un masochisme imbécile et malsain. Si aujourd'hui, par exemple, des prêtres et des religieux abandonnent les séminaires et les couvents, ce n'est pas du tout qu'ils ne soient plus aussi généreux, ils le sont autant qu'auparavant ; c'est qu'il a quelque chose de complètement déboussolé chez eux. Et je ne crois pas du tout qu'il s'agisse d'une crise saine et réellement fondée, mais le fait *d'un certain affaissement du dynamisme profond de la foi.* L'espoir n'est pas du côté de la continuation de la mise en question de la substance-même des choses, mais au contraire, c'est à partir d'une foi solide, joyeuse et saine que se pose la possibilité de construire quelque chose du point de vue social. Rien ne m'apparaît plus néfaste que ces sous-produits américains comme les « tarabistouilles » de la « mort de Dieu ». Les problèmes les plus graves, beaucoup plus que l'affrontement à l'égard des choses extérieures, sont ces affaissements à l'intérieur de l'Eglise. Le mouvement de mai est au fond quelque chose à l'égard duquel j'ai d'assez fortes sympathies. Je pense que le dialogue des chrétiens et des non-chrétiens est facilité par ces événements. Mais le danger est grand que les chrétiens ne soient

pas capables de faire ce dialogue correctement. Le problème n'est absolument pas du point de vue de cet ensemble de choses qui bougent actuellement dans le monde. Au contraire, je me sens à cet égard profondément accordé. Par contre je suis profondément inquiet et même scandalisé d'une sorte d'affaissement des chrétiens dans ce dialogue et du fait qu'ils n'aient pas le courage de l'affronter dans l'affirmation de la plénitude de leur message, du message, alors que les autres, pour leur compte, l'ont de plus en plus.

Il était impossible de parler clairement de Dieu en Sorbonne il y a dix ans parce qu'il y avait une façade hypocrite de soi-disant laïcité qui était le masque derrière lequel n'importe quoi pouvait s'exprimer. Aujourd'hui, ce masque n'existe plus ; mais, et c'est étonnant, les chrétiens ne se sentent pas du tout libérés pour s'exprimer dans la plénitude de ce qu'ils sont. Ils gardent des complexes de timidité et d'impressionnabilité devant les choses sur le fond desquelles ils ne sont finalement pas d'accord. Sur ce point-là, Clavel est à l'avant-garde en ce qui concerne cette sympathie avec tout ce qui naît dans la jeunesse, mais absolument pas avec ce qui correspondrait à une sécularisation ou à un affaissement de la vitalité de la foi et des structures de l'Eglise. Il fait partie de ces gens très profondément libres chez qui il y a une grande clarté dans l'affirmation de la foi et qui se *moquent éperdument de tous les terrorismes intellectuels* et en particulier du stupide terrorisme des sciences humaines. Les chrétiens ont bien sûr à utiliser tout ce que peuvent donner la sociologie, la psychanalyse ou le structuralisme. Mais je trouve ridicule quand je pense à ce qu'ils auraient à apporter l'espèce de timidité et de complexe qu'ils ont à l'égard de ces sciences. Il faut se décider à faire un travail théologique sérieux, on s'est trop gargarisé de « témoignage », dont on finit par avoir par dessus la tête et qui est le thème d'une littérature catholique facile. La librairie catholique n'a jamais fonctionné autant, c'est un déluge de paroles et de livres. Ce fut une erreur énorme de considérer que les problèmes de pensée n'avaient pas d'importance, et ce dans l'Eglise depuis vingt ans, si bien qu'actuellement nous sommes sur ce plan dans les bas-fonds. S'il reste un travail très important à faire sur le plan de la réflexion, il semble qu'il y ait une certaine impuissance des chrétiens à penser à leur compte.

(Propos recueillis par F. BIAIS).

"Redécouverte d'une métaphysique de l'homme..."

"...les réalités spirituelles demeurent"

Pierre MARCILHACY

Pensez-vous que les événements de mai aient eu une signification politique et, s'ils en ont eu une, quelle est-elle ?

P. M. — Je crois tellement que les événements de mai ont eu une signification politique qu'au cours de leur déroulement j'écrivais dans mes notes personnelles : « 1968, aura, dans notre Histoire, une importance aussi grande que 1848 ».

A la vérité, on peut bien dire que, dans toutes les classes sociales et à tous les niveaux d'âge, quiconque réfléchit honnêtement est obligé de se dire qu'il ne réagit pas de la même manière depuis mai 1968.

La contestation a fini par ouvrir la mise en cause d'un ordre établi dont beaucoup acceptaient la présence sans rechercher, ni sa légitimité, ni son utilité.

La conséquence en sera, sans nul doute, une extension de la notion démocratique et l'obligation morale qui sera faite à tous de se poser des problèmes fondamentaux que paraissait masquer l'ère de progrès et de facilités dans laquelle la civilisation industrielle nous a fait entrer.

Aucune des classifications politiques traditionnelles antérieures à mai ne résistera à cette mutation des idées. Il y aura encore, et par bonheur, des classifications, des différences, des oppositions ou des alliances. Elles ne reposeront plus sur les mêmes bases.

Plusieurs maîtres à penser de notre génération ont dit ou écrit que les événements de mai constituaient une manifestation d'un état intellectuel, mais qu'ils ne pouvaient, en eux-mêmes et par eux-mêmes, être considérés comme un moyen de remédier à l'état de chose contesté.

P. M. — La critique ainsi faite me paraît aussi intéressante que théorique. En fait, toutes les révolutions, du moins celles qui ont compté sur le plan des idées, sont toujours parties d'une considérable confusion et c'est dans le brassage d'opinions souvent diver-

gentes que sont apparues les lignes constructives. Il ne faut nullement s'étonner de l'anarchie apparente du mouvement de mai, ce qui compte c'est que le fait existe. L'Histoire n'est simple que quand les historiens ont le recul nécessaire pour la décrire et parfois la refaire.

Pensez-vous, l'ordre étant rétabli, chacun ayant repris son travail et les meetings d'étudiants ne réunissant que fort peu de participants, qu'il s'est agi d'un mouvement ou, comme l'on dit d'une périptéie sans lendemain ?

P. M. — J'ai déjà, par préalable, répondu à votre question en donnant à 1968 la valeur novatrice de 1848. Je précise qu'après les actes extérieurs, les idées font leur chemin. C'est le processus normal de toutes les grandes mutations. Il arrive seulement, qu'au bout du processus, les actions matérielles — voire violentes — se révèlent comme la conséquence logique. Par bonheur, nous n'en sommes pas encore là.

Les apparences peuvent vous tromper, les réalités spirituelles demeurent.

Vous nous dites que les idées sont en marche, mais nous vous demandons si les fondements mêmes de l'état antérieur ne doivent pas être révisés pour donner à l'humanité d'autres tâches ?

P. M. — Cela est rigoureusement indiscutable. S'il ne s'était agi que de renverser un ordre matériel, la violence aurait poursuivi sa carrière et une véritable révolution matérielle s'en serait suivie. Le fait de se poser des problèmes est à lui seul révélateur de ce que le monde, et spécialement la jeunesse s'inquiètent non seulement de leur devenir mais de leur raison d'être. J'irai tout au bout de la question en vous répondant que c'est dans l'âme que se trouve l'approche des affirmations nécessaires et d'abord, par priorité, la croyance ou l'incroyance dans la dépendance humaine de la puissance créatrice.

La génération qui nous a précédés nous fait souvent le reproche de n'avoir pas d'idéal et de sembler nous attacher à ces mêmes biens matériels, base théorique de la contestation. Qu'en pensez-vous ?

P. M. — A la vérité, la question soulevée est vieille comme le monde, mais autre chose est la forme extérieure de l'idéal et

l'idéal lui-même. Si vous ne vous sentez pas directement concernés par les problèmes de l'environnement social, c'est uniquement parce que l'état matériel dans lequel vous vivez paraît vous les masquer. En réalité vous avez les mêmes aspirations profondes que vos pères. Ils vous les ont transmises, mais sous une forme dans laquelle ils croient ne plus les reconnaître. C'est en cela et pour cela qu'il faut voir ce problème très au-delà de ses apparences.

D'après les résultats de notre enquête, seule une minorité d'étudiants participe à la vie active de certains groupements ou formations politiques et cependant cela ne les a pas empêché d'être en mai des contestataires.

P. M. — Je pense, d'une part, qu'il est bon que les étudiants pensent à la politique, mais qu'il est mauvais qu'ils y consacrent trop de temps car il leur faut inéluctablement garder les moyens d'acquérir des connaissances. Par ailleurs, l'apparente dépolitisation de la jeunesse traduit spécialement le fait que celle-ci ne trouve pas de structures d'accueil dans les formations existantes qui ont toutes vieilli, et n'attirent même plus les adultes. Là encore ce ne sont qu'apparences qui ne sauraient camoufler la vérité.

Nous avons également dégagé, dans notre enquête, le fait que les jeunes qui recherchent l'action collective se dirigent par ordre de préférence vers les mouvements de jeunes proprement dits, vers les groupements à base confessionnelle, vers le syndicalisme et, en quatrième position, vers les formations politiques.

Quelle signification comporte, selon vous, cet ordre de préférence ?

P. M. — C'est la démonstration de ce que je vous disais il y a un instant. Les formations politiques ne sont pas pour les jeunes de véritables structures d'accueil. Peut-être sont-elles trop axées sur les résultats immédiats pour capter l'attention et même la passion de votre âge.

Comment expliquez-vous que nous ayons pu constater, au cours de notre enquête, que, si les jeunes se déclarent profondément influencés en matière politique par le milieu familial, ils aient fini par adopter des positions très éloignées de celles de leurs parents ?

P. M. — Cela aussi est vieux comme le monde. Cela est souhaitable. Si j'osais une comparaison presque poétique, je dirais

qu'à chaque printemps la plante qui renaît ne ressemble jamais totalement à celle qui a semblé périr avec l'hiver. Seule la structure fondamentale demeure. La position politique n'est en définitive qu'une apparence et souvent de bien faible importance.

Les enfants ne doivent pas penser exactement comme leurs pères. Tout ce que nous souhaitons, c'est que notre expérience ne soit pas méconnue et que vous ayez longtemps le souci de faire mieux que nous.

Il n'y a pas de révolution à chaque génération. Comment conciliez-vous cette vérité avec ce que vous venez de nous dire ?

P. M. — Il n'y a pas une génération chaque fois que naît un enfant ou qu'il arrive à l'âge d'homme. L'Histoire se décompose en tranches arbitraires et les coupures sont provoquées par les événements qui secouent durement un pays ou l'univers.

La guerre de 39-45 jointe au progrès industriel a marqué l'une de ces coupures. Il a fallu, peut-être, la Révolution de mai pour en mesurer la profondeur.

Vous parlez de coupures et d'ouvertures vers une nouvelle civilisation. Mais nous ne voyons pas laquelle, et, en apparence, rien n'a changé.

P. M. — A votre âge on veut aller très vite. Mais six mois ce n'est rien dans l'histoire de l'humanité. C'est à mon âge que l'on apprend que les mutations spirituelles s'effectuent beaucoup plus lentement que la vie des hommes. Au surplus, je vous le redirai une fois de plus, tout a changé. Pour préciser ma réponse, je vous indiquerai que, récemment, me trouvant dans un cercle d'hommes chargés de grandes responsabilités, je leur ai posé la question suivante : « Pensez-vous qu'aujourd'hui vous feriez les mêmes réponses que vous auriez données à certaines questions il y a un an ? » La totalité des personnes présentes a répondu non.

On dit parfois qu'un pays a la jeunesse qu'il mérite. La nôtre a été frappée d'angoisse, le monde des adultes l'a-t-il ressentie ?

P. M. — Je conteste la première proposition, car la jeunesse est un état de passage qui est fait de promesses et seuls les adultes ont des comptes définitifs à rendre.

Vous êtes plus sensibles que les plus âgés, mais l'angoisse a été la même. Encore une fois, que, suivant l'image connue, l'arbre de l'existence quotidienne ne vous masque par la forêt de tout un état social et, j'insiste sur ce point, spirituel.

(propos recueillis par
M. CHABIN et B. CLUZEL).

"Une question vieille comme le monde..."

"...des troupes itinérantes de strip-tease en plein XIIIe siècle"

Serge LIGIER

Les conceptions esthétiques du metteur en scène Serge LIGIER surprennent souvent, ses récentes créations ont divisé la critique. Il apporte sur notre sujet le propos d'un homme profondément mystique et activement religieux.

— *Je viens de vous faire part de quelques résultats. Que pensez-vous de l'attitude des étudiants face au théâtre, et surtout, pensez-vous que les étudiants forment aujourd'hui une entité à part à cet égard ?*

— Je ne pense pas que les étudiants puissent être considérés aujourd'hui comme une entité à part, précisément à cause de la longueur des études. Auparavant, les derniers grades universitaires s'atteignaient à 18-22 ans maximum. Aujourd'hui, les premiers grades s'obtiennent à 26 ans, et certains après 40 ans. Ce sont déjà des gens installés dans la vie, raisonnables, alors que ceux qu'on veut considérer comme des étudiants, qui ont moins de 20 ans, ne sont que des scolaires en réalité, et n'ont pas atteint cette espèce de maturité intellectuelle qui faisait qu'avant ces jeunes représentaient les « premiers de la classe de la nation », et pouvaient avoir des exigences considérables.

— *Quelle est votre réaction par rapport au désintérêt que montre notre enquête ?*

— Les jeunes gens d'aujourd'hui, qui seront ceux qu'ils traitent de bourgeois tous les jours, appartiennent à cette couche sociale et en ont les mêmes réactions. Donc le pourcentage des étudiants n'allant ou n'allant pas au théâtre est le même que celui de l'ensemble des Français, et il est évidemment infime.

Et c'est normal. En fait il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Ceux qui fréquentent les arts, qui en font, ont une soif de travail dirigé vers une certaine perfection, cette recherche emplissant leur vie.

Le plus difficile à réaliser, c'est ce que certains appellent la méditation, d'autres la prière, c'est à dire l'intensité. Donc cette méditation n'est pas possible à tous les hommes, il faut une force de caractère tout à fait exceptionnelle. Evidemment c'est la grande aventure. On peut dire que le monde entier est dirigé par les silencieux. Ce sont eux qui donnent l'exemple. Il y a une couche d'hommes de grande capacité qui ont les silencieux comme point de mire, et Claudel en est un magnifique exemple, qui n'a pas pu supporter le cloître, mais qui a fait une œuvre qu'on peut dire mystique. Il faut savoir manier la parole au maximum pour atteindre le silence.

Donc, chacun de nous, avec ses petites forces et ses grandes faiblesses, essaie de trouver ce pardon qui nous a été accordé lorsque Dieu a chassé l'homme du paradis terrestre et l'a condamné au travail. Il y a des gens pour qui la journée entière est une journée de travail, et contrairement à ce que vous pensez, les ouvriers aiment leur métier, le font avec une certaine joie. Ce qui ne les empêche pas de râler, de se plaindre. Dans leur profession, ils n'assument pas seulement un effort physique, mais ils épuisent leur capacité intellectuelle. Nous n'avons pas tous les mêmes capacités intellectuelles. Certains font avec effort des choses qui nous paraissent dérisoires, mais ce que nous faisons nous-mêmes ne paraît-il pas dérisoire pour un homme plus puissant ? Quand j'ai du mal à comprendre un grand poète moderne, de quoi ai-je l'air à côté de ce poète ? Il franchit cela d'un pas allègre. Pour certains, la journée terminée à huit heures du soir, il est bien logique qu'ils veuillent un peu de paresse. C'est humain. On pourrait demander à ces gens un surcroît d'effort. C'est le travail des mystiques qui se répandent dans la foule. Mais il faut reconnaître que chacun d'eux a assumé sa tâche.

— *Pensez-vous qu'il y a un fossé entre ces intellectuels et le monde ouvrier ? Accusez-vous les uns ou les autres ?*

— On dit que ce monde ouvrier n'a pas le goût des arts, c'est vrai. Tous les pointages le prouvent. Qui donc va assister aux manifestations artistiques ? Eh bien ceux qu'on nomme les intellectuels, et qui sont en fait la classe pauvre de la nation, la classe parmi laquelle il ne faudra jamais cesser de prêcher. Evangéliser les travailleurs, ce n'est pas difficile ; mais les autres, qui sont doués d'une force intellectuelle plus grande, c'est vrai, et qui presque jamais n'exercent une profession qui utilise à plein leur force, le soir ont une espèce de grand remords, comme ceux qui traînent à Montparnasse ou ailleurs.

On peut dire qu'on meurt comme on s'endort, et vice-versa. Mais si la vie est bien remplie on n'a pas peur de la mort, et si la journée est bien remplie, on est content de s'endormir. Quand elle a été mal remplie, on la prolonge tant qu'on peut, et on cherche des endroits où buter, où faire un effort même violent pour trouver quelque chose qui soit vivant. On n'a pas besoin du repos et de la détente.

Ces intellectuels sont appelés par l'art, et évidemment, ils vont trouver là aussi de mauvais faiseurs. Par erreur, des gens qui ont fait aussi un effort considérable, mais cet effort est à situer entre la chansonnette de music-hall et les poème de celui que vous considérez comme le plus grand poète d'aujourd'hui. Chacun de ces artistes va apporter à ces hommes qui cherchent à vivre intensément une certaine force de vie, et comme nous le disions, cela peut aller du simple mélodrame à la comédie de boulevard. Il n'y a rien à mépriser, il faut admettre que chacun fait pour le mieux, et que chaque artiste qui cherche une intensité de vie plus grande va essayer de s'adapter à chacun de ses spectateurs. Les choses les plus pures et les plus belles lui permettant de rattraper le soir sa paresse professionnelle de la journée.

— Vous devez trouver critiquables des auteurs qui, à peu près dans tous les arts, accomplissent un travail de sape d'une logique dite « bourgeoise » ?

— Je n'aime pas ce mot bourgeois. C'est un manque d'amour de votre part. Mais la critique qu'on peut vous faire doit être aussi amicale. Il faut vous dire : ne faites jamais rien pour les autres. Il faut faire toujours pour soi. L'amour, c'est d'incorporer tellement l'autre que le couple est un, c'est soi. La meilleure façon d'aimer les autres, c'est de leur apporter ce qu'on aime de mieux.

Si on suit les bourgeois de près, on s'aperçoit qu'ils ont une vie pleine de passions. S'ils luttent sur de petites choses, c'est qu'ils n'ont pas la force. Moi je ne suis pas haltérophile, je ne peux pas soulever 100 kilos. Il n'y a pas de mal à dire de ces auteurs, mais plutôt, lorsqu'on peut leur parler, il faut leur demander de montrer les hommes dans leur splendeur ; montrons-leur des gens qui se dévouent pour les autres. On me traite de bourgeois tous les jours. Je m'en fous, au contraire c'est très drôle. Je préfère voir un beau héros, quelque chose que je n'ai pas encore pu faire.

— Pendant les événements de mai, on a constaté un attrait pour l'improvisation théâtrale...

— L'improvisation et les metteurs en scène, c'est ce qui a tué le théâtre depuis trente ans. C'est pourtant une question facile à résoudre et à penser. Parlons du travail : le menuisier qui passe ses journées à faire des chaises est l'égal du plus grand ébéniste. Tous les deux travaillent minutieusement. Lorsqu'un auteur veut écrire une pièce, il doit offrir ou à son sentiment mystique ou à son public ce qu'il y a de mieux. Comment voulez-vous, en improvisant, approcher le cœur de l'homme ? Le coup de foudre c'est bien. Pour que ça dure, il faut connaître la femme dans tous ses détails pour l'aimer. Tous ces mouvements spontanés des arts, dans les grandes périodes sociales, ont toujours été les mêmes. Il y a déjà eu le théâtre dans la rue en 1792. Tous les siècles ont fait la même chose. Il y a toujours eu du théâtre profane, du strip-tease, de la mauvaise chanson. Le siècle de Saint-Louis est celui où l'on rencontre le plus de chansons pornographiques. On trouve des troupes itinérantes de strip-tease en plein XIIIe siècle, sans parler des bains nus romains. Je ne les critique pas. Tous cherchaient à s'entraider, à sortir les hommes d'une certaine médiocrité, mais je pense qu'on peut faire encore mieux. Maintenant, abandonnez l'improvisation, raffinez la chose, cherchez un beau mot. Ce n'est pas difficile de faire un beau vers, il faut tout simplement une pensée claire et chaleureuse.

— *Lorsque j'ai rédigé ma conclusion sur les questions de théâtre, je l'ai intitulée : « repenser le théâtre »... sous un tel titre, que diriez-vous ?*

— Je voudrais former une troupe de comédiens pauvres qui passeraient quelques heures de leur journée à gagner le pain indispensable (mais qui n'est pas seulement indispensable. C'est aussi le retour, comme une sorte d'échange qu'ils doivent rendre à leurs amis qui leur ont donné leur pain). Quelques heures de travail, et tout le reste utilisé à raffiner le travail théâtral. Pas seulement en pensant au public, ce dernier étant convié à être témoin de ce travail acharné qui devient alors une prière consciente, avec tous les jours le maximum d'heures pour que les mots soient polis, dans leur essence même, le plus subtilement possible. Bien entendu, les représentations seront données à ceux qui le voudront. On jouera peut-être dans les hôpitaux, peut-être pour les vieillards, je ne sais pas...

— *Alors, comment interprétez-vous mai du point de vue artistique ?*

— Il ne s'est rien passé, sinon les revendications habituelles ; que tout le monde puisse se payer le théâtre. Or ce n'est pas le

problème. Les revendications étaient sociales, en on n'a pas abordé l'art.

— *N'avez-vous pas trouvé en mai ce besoin religieux et mystique que vous ressentez ?*

— C'était très rare et surtout informulé. On avait l'impression que les gens se révoltaient contre la platitude de la vie. Mais dès qu'on parlait de la religion, il se sauvaient. Il faudrait que les croyants essaient de le faire comprendre à ces gens qui demandaient autre chose que la société de consommation.

— *Que pensez-vous de l'art comme jeu ?*

— Il est vrai que certains intellectuels qui n'ont pas usé leur journée totalement ont besoin le soir de prolonger leur activité. Certains n'ont pas compris la nécessité de l'effort, et vont vers une plus grande paresse. Ils cherchent un sourire à tout, et utilisent par erreur le nom de jeu, qui au Moyen-Age, était un spectacle religieux.

(Propos recueillis par J.-M. DAMIAN).

"Ce travail acharné,
une prière consciente..."

"...une sorte de «message» expressif"

Claude ROSTAND

Claude ROSTAND, critique musical au « Figaro Littéraire », nous dit ce qu'il pense de nos résultats, et du comportement des jeunes face à la musique, et en particulier à la musique contemporaine dont il est spécialiste.

Que pensiez-vous du comportement des jeunes face à la musique, soit classique, soit contemporaine, déjà depuis quelques années, et trouvez-vous que les événements de mai à cet égard ont apporté des changements ?

R. — Je ne pense pas que les événement de mai aient apporté un changement profond, bien que les quatre journées de musique contemporaine du mois de novembre nous aient montré un afflux tout à fait exceptionnel au Théâtre de la Gaîté Lyrique ; mais je pense que cette adhésion des jeunes génération à la musique nouvelle remonte déjà à un certain temps, à plusieurs années ; c'est un mouvement que l'on remarque très heureusement à toutes les époques ; il est normal que les jeunes s'intéressent à la musique jeune. Il est évident que ce phénomène s'est accentué au cours des années récentes, parce qu'il y a eu plus d'occasions que précédemment d'écouter de la musique nouvelle.

Si je vous parlais de ma génération, ce qui nous reporte à la période précédant la dernière guerre mondiale, dans ma jeunesse, je n'avais qu'une fois par mois l'occasion d'écouter de la musique moderne : c'était un petit « Domaine musical » qui s'appelait « Triton », et où une fois par mois on donnait un concert de musique moderne : c'est tout ce qu'on avait. Tandis qu'à l'heure actuelle, vous avez le disque, la radio, le « Domaine musical », l'Ensemble de Diégo Masson, l'Ensemble de Constantin Simonovitch, manifestations qui sont même, il faut le reconnaître, soutenues par les milieux officiels de la musique et par l'organisation d'Etat de la musique.

Par conséquent, il y a un gros progrès. Il est donc évident que les jeunes ont plus l'occasion de connaître la musique de leur temps, et que, par un phénomène qui me paraît naturel, ils vont écouter la musique de cette époque-là. On dit toujours que l'homme est conservateur en général, en tout cas qu'il a tendance à être conservateur. C'est probable, c'est possible, mais il semble que tout de même il y a toujours eu une grande fraction de la jeunesse qui, dès qu'on lui a donné la possibilité d'entendre des œuvres nouvelles, s'est précipitée pour les écouter.

Le mois de mai, évidemment, a créé un climat qui était favorable à ces fameuses quatre journées du mois de novembre à la Gaité Lyrique, organisées par Maurice Fleuret. Vous étiez encore, dans vos générations, chauffés par ces événements, cette idéologie commune, par ces idéaux plutôt, et il était naturel que le fait de se retrouver autour de quatre manifestations, très caractéristiques des différentes techniques actuellement en usage, se traduise par un afflux particulier. Mais je ne pense pas que le mouvement de mai lui-même ait eu des conséquences très particulières sur ce plan-là. Nous assistons à un phénomène qui se préparait depuis longtemps, qui me paraît normal, dont il faut se réjouir. Il est évident qu'à la génération qui a immédiatement suivi la dernière guerre, on a assisté à un phénomène qui était à la fois intéressant et incomplet, le phénomène des Jeunesses Musicales de France. Il était très intéressant de vouloir initier les jeunes à la musique, mais on ne les a initiés, en fait aux J.M.F., qu'à la musique classique. On n'allait guère plus loin que, en mettant les choses au mieux, Bartok et Stravinsky. C'était un premier pas, mais ce n'est pas suffisant. Il fallait aller plus loin. Et c'est justement ce qui s'est produit dans les années récentes.

Ne pensez-vous pas que le retard de diffusion de la musique moderne est dû en partie au retard des critiques pour s'adapter à cette musique ?

R. — Dans une certaine mesure, certainement. En effet il y a parmi nous, dans notre corporation, un certain nombre de critiques, (et je dis cela sans aucune intention péjorative à leur égard, c'est simplement une question de sensibilité de leur part), qui ne sentaient pas cette musique arriver. Ils ne la sentaient pas, et il a fallu qu'ils se familiarisent avec elle (quand ils y mettaient de la bonne volonté). Mais, même pour ces derniers, il a fallu un certain temps d'adaptation. C'est évident. Cela peut avoir retardé la diffusion de la musique contemporaine, mais vous faites allusion ici à la critique d'une façon très optimiste, parce que cela laisserait à

penser que vous estimez que son rôle est important, ce dont je ne suis pas très sûr, si j'en crois vos statistiques...

Mais dans la mesure où les crtiques ont un rôle, ils sont suivis, leur avis est important, au moins pour ces 50 % *de gens qui les lisent.*

R. — Je crois que le lecteur sait à peu près à quel critique il a affaire. Il sait s'il a affaire à un critique qui est inconditionnellement contre, inconditionnellement pour, ou au contraire à un homme qui essaie de dégager une vérité provisoire, tout au moins, puisque les vérités de ce genre-là sont éminement provisoires.

Et ne pensez-vous pas que, dans les facultés en particulier, des manifestations culturelles, artistiques, etc., ont pu faire découvrir à certains un aspect d'improvisation, dont se réclament un assez grand nombre de musiciens aujourd'hui ? Pour prendre l'exemple de la Faculté de Droit, une séance a été organisée dans le grand amphithéâtre où des musiciens sont venus jouer de la trompette en se laissant aller à une improvisation sur le brouhaha général. Ne croyez-vous pas qu'il y avait peut-être là une manière de découvrir un certain esprit ?

R. — Certainement, puisque l'esprit de l'improvisation est entré dans la musique, ou plutôt il y est rentré, parce qu'il existait avant le XIXe siècle mais qu'on l'avait perdu ; il est évident qu'à la faveur de ce grand défoulement général, de ce grand appétit de liberté et de libération, il a pu y avoir un mouvement en ce sens.

Nous assistons depuis plusieurs années à différentes expériences, soit de musique aléatoire, ce qui revient au même, soit d'improvisation collective, de même que dans le « théâtre total » il y a une grande part d'improvisation à laquelle on essaie de mêler le public. A ce point de vue-là une expérience très intéressante a été tentée à Amsterdam il y a deux ans : on a monté un opéra de Peter Schat qui n'était pas seulement un spectacle total, parce qu'il y avait de l'opéra, du cinéma, de la danse du théâtre, de l'acrobatie, du cirque, etc. mais il y avait un essai de participation du public puisque la scène et la salle ne faisaient qu'un : ça se passait dans un cirque à l'époque des « Provos ». Il est évident que les danseurs, les acteurs étaient mêlés au public. Que le public participe, ça c'est une autre paire de manches. Là, il n'a pas participé. La Hollande est un pays où on a une sorte de tenue, de réserve, qui n'a pas permis les déchaînements que cela aurait pu produire dans les pays plus agités comme les pays latins, ou américains. Mais enfin, l'idée y était et vous avez raison de dire que cette ten-

dance à l'improvisation s'est exprimée certainement avec beaucoup plus de virulence et de liberté à la suite des événements du mois de juin.

Pensez-vous que les gens qui entrent aujourd'hui dans une salle de musique ont envie de participer ? N'est-ce pas assez décevant, dans la mesure où il y a une minorité de participants, on pourrait presque dire d'élus, les autres étant des spectateurs, (ce qui fait que ceux qui participent sont eux acteurs au milieu de la salle, les autres étant tout de même des spectateurs.) ?

R. — Je crois que c'est décevant, parce que c'est très difficile de demander à des gens de faire des gestes qui ne sont pas des gestes fonctionnels, que la circonstance leur demande. Je crois que le spectateur a tendance à rester spectateur, qu'il a besoin de la rampe, de la barrière, et c'est le mirage d'un autre univers qu'il regarde de son propre univers à lui. De même — j'en ai parlé avec Boulez, il est de cet avis aussi — dans certaines œuvres modernes on demande aux violonistes de jouer du tambour, par exemple, ou des cymbales ; Boulez est contre cette manière de faire. Il dit que ça n'ajoute rien de faire jouer du tambour par un violoniste et qu'il n'y a qu'à le faire jouer par un joueur de tambour. Et il est choqué lui, personnellement, par toutes les expériences qu'il a vu faire, même par Stockhausen, qui est un de ses amis, où on demande à un musicien de faire, un geste qui n'est pas son geste fonctionnel ou professionnel.

Et, en transposant cela sur le plan du public à qui l'on demande de n'être plus public, mais acteur, je crois que ce public éprouve une certaine gêne de devoir prendre une attitude qui n'est pas son attitude fonctionnelle ; même quand on lui demande de faire une chose naturelle — puisque le living-théâtre ou certains happenings demandent au spectateur qui est un homme ou une femme de faire des gestes qui sont éminemment masculins, éminemment féminins. Eh bien il n'a pas envie de les faire parce qu'il est au spectacle et non dans sa chambre à coucher. Tout le monde n'est pas exhibitionniste.

Ne pensez-vous pas qu'il y a un parallélisme assez frappant entre l'effort qu'ont mené certaines personnes au cours des événements de mai pour que les étudiants ne soient plus passifs devant les professeurs, mais puissent participer au cours, à sa mise en place ; et ce que voudraient les musiciens qui tentent de tirer les spec-

tateurs de cette espèce de fixité dans leur attitude pour les faire parler avec les compositeurs et les interprètes ?

R. — Je crois beaucoup plus à l'efficacité des mouvements de mai et juin en ce domaine, parce que cette participation dont nous parlions, peut s'exercer dans le fait que l'auditeur peut être amené, *en tant qu'auditeur,* à poser des questions et à donner son opinion. Il ne se mêle pas à l'œuvre proprement dite, mais il peut se mêler au rituel concert si le concert comporte un débat ; c'est ce qu'on fait souvent maintenant.

A France-Musique, depuis deux ans, on organise dans les grandes villes universitaires de province ce qu'on appelle des concerts-débats, justement, au cours desquels on fait entendre des musiques agressives, à titre de provocation du public qui est estudiantin dans sa grande majorité, de façon à susciter les réactions pour qu'on s'explique sur ce que l'on vient d'entendre. Et qu'on s'explique en toute liberté. En effet, je préviens bien les gens, je leur dis : « Je ne vous fais pas entendre les chefs-d'œuvre impérissables mais simplement des choses qui sont le fruit d'une société et d'une époque données. Voilà ce que l'on fait aujourd'hui. C'est peut-être hideux, c'est peut-être génial, mais voilà ! ». Et alors, on se met à discuter.

Il est évident que depuis les événements, les gens des jeunes générations qui étaient peut-être complexés par leur position d'étudiant par rapport au professeur ou au conférencier, sont beaucoup plus libres de s'exprimer maintenant. Ils n'ont plus cette espèce de complexe d'être parqués de l'autre côté de la barricade. C'est très important. Et je crois fermement que de ces concerts-débats de toute sorte qu'on peut organiser dans cet esprit peuvent sortir des choses très intéressantes, parce que cela met les gens en confiance. Cela leur permet en plus de se documenter. Lorsqu'ils disent que telle chose est monstrueuse, on peut leur donner la raison pour laquelle cela se présente de façon un peu choquante ou aggressive. Parce qu'il faut bien dire que dans le domaine de la musique les gens vivent avec un certain nombre de préjugés. Il n'y a pas que les adultes qui vous disent : « Mais, je ne vois pas où est la mélodie » ou bien « La musique est un art qui est fait pour faire plaisir ». Cela se trouve aussi chez les jeunes. Si l'on considère la musique seulement comme un art d'agrément, évidemment on ne parle plus le même langage. Mais on n'a pas le droit d'enfermer la musique dans l'étroite conception soit-disant hédonique de l'art digestif.

Alors, c'est de discussions comme celles-là que jaillit la possibilité de faire comprendre aux gens que la musique est un art qui

peut aussi amener à exprimer des choses effrayantes, de même que la tragédie antique qui n'exprimait pas que des choses agréables.

Pensez-vous que les auditeurs, jeunes en particulier, perçoivent la musique d'aujourd'hui telle qu'elle a été pensée ?

R. — Je ne le crois pas, car elle est tellement savante que, à part quelques professionnels, il est impossible de l'écouter avec toute la charge d'intellectualité, voire de mathématiques souvent (Xénakis), dont elle est pourvue. Mais vous pourriez m'objecter la même chose pour d'autres musiques : quand Münchinger remplit la salle Pleyel pour faire écouter l'*Art de la Fugue* de Bach, il y a peut-être 2 % des auditeurs qui savent comment est fabriquée une fugue. On ne va pas pour autant discuter la qualité de l'émotion des autres, car, de cette grammaire, le génie de Bach a su dégager un contenu émotionnel — abstrait mais émotionnel.

Il est probable que c'est pareil pour la musique moderne. Les gens ne savent pas comment c'est fait, mais ils écoutent quelque chose qui les touche. Ce qui me frappe depuis quelque temps, c'est que ces œuvres, conçues d'une façon très scientifique, commencent à manifester un refus d'abstraction, et à s'orienter vers une sorte de « message » expressif qui ressemble tout à fait à l'expression romantique. Même chez les compositeurs les plus avancés, comme ceux du groupe de recherche de l'O.R.T.F., on est sur la pente d'une musique plus représentative, plus figurative, plus expressive, présentant une forme de romantisme dans l'expression de sentiments usuels (tristesse, joie, terreur, etc...) bien caractéristique de notre époque... et de tous les temps. Ainsi *l'Apocalypse* de Pierre Henry, qui me fait songer à l'univers de Delacroix...

Les jeunes, eux, viennent à cette musique parce qu'ils s'y trouvent des émotions qui sont en eux, émotions éternelles exprimées dans un langage de notre époque. C'est exactement le système des vases communicants.

Dans la mesure où beaucoup de compositeurs restent très intellectuels, ne pensez-vous pas qu'il risque de se creuser un fossé entre le musicien penché sur ses formules, et l'auditeur qui vient chercher une exaltation romantique en réaction contre la laideur et la banalité de ce qui l'entoure ?

R. — En fait, je crois qu'il n'y a plus tellement de compositeurs à rester purement intellectuels. J'ai parlé l'autre jour avec Boulez à Londres, et j'ai eu alors l'impression de trouver en face

de moi l'un des seuls compositeurs qui reste — avec la force et l'intransigeance de son caractère — dans cette attitude de rigueur et d'intellectualité. Il me parlait de Stockhausen avec un certain scepticisme, car il le voit prendre une direction précisément assez romantique (*Hymnen* ets très romantique !)... Boulez en est inquiet, et trouve cela anormal. On en viendra peut-être bientôt à considérer Boulez comme une vieille lune, parce qu'il s'en tient à cet intellectualisme d'il y a dix, quinze ou vingt ans. (A cette époque, on s'enthousiasmait pour Webern. Aujourd'hui, on préfère Berg ou Schönberg chez les jeunes, car ils sont plus romantiques, plus expressionnistes). Mais on aurait tort : dans des cerveaux complets et bien constitués, il y a place et coexistence possibles, souhaitables, nécessaires, pour l'abstrait et le figuratif.

Pensez-vous que cette évolution ait un caractère général ? Mai a eu un aspect romantique très marqué...

R. — Il est évident qu'il y a eu dans les événements de mai un côté *Trois Glorieuses,* bataille d'Hernani à la Comédie Française... C'est certainement le courant actuel, irrésistible.

Et c'est tant mieux, car cela évite la sclérose que sont en art l'académisme ou l'épigonisme. Du temps de Boulez, il fallait lutter contre les épigones de Ravel ou de Bartok, qui écrivaient mal ce que ces compositeurs avaient écrit d'une manière géniale. Aujourd'hui, il y a les épigones de Boulez qui écrivent des œuvres manièristes : cela donnera un déchet fantastique. Sans parler d'un art pompier renaissant, avec certaines choses de Penderecki...

Dans un récent article, Maurice Fleuret soutenait qu'il y avait aujourd'hui un rapprochement général des formes musicales : le jazz, avec le Free-jazz, devient libre, atonal ; la musique classique voit un retour à l'improvisation et retrouve des formes proches du jazz, et même la musique de variétés, avec des recherches sonores comme celles des Beatles se rapproche des préoccupations des compositeurs dits « sérieux ». Qu'en pensez-vous ?

R. — C'est possible. Il y a toujours eu une interférence entre la musique légère et la musique sérieuse. Les trouvailles harmoniques de Stravinsky ont très vite débordé dans la musique de variétés. La façon d'orchestrer du jazz a souvent par contre inspiré les compositeurs de musique sérieuse. Un certain nombre de techniques sont intercommunicantes... Mais Fleuret posait la question sur un plan esthétique : créer dans l'idéal une écoute unique, un public

unique, une esthétique unique par conséquent, je ne vois pas l'intérêt de rechercher cela. Les choses se différencient d'elles-mêmes, comme les espèces animales ou végétales. Je ne crois pas qu'il faille chercher l'uniformité à ce point-là.

Il y a évidemment un compositeur qui marche dans cette direction, c'est Bério, dont les recherches abordent tous les genres. C'est un esprit baroque au sens éthymologique de ce mot. Mais on ne peut pas demander cela à tout le monde.

N'y a-t-il pas un mouvement de décloisonnement à opérer en musique, aussi bien des musicien (caste réputée fermée et cohérente) vers le public, que du public vers les musiciens ?

R. — Oui, mais le plus efficace est celui des musiciens vers le public. Car, la tour d'ivoire, c'est eux qui l'ont construite, de manière peut-être involontaire, puisque leur art est un art savant, utilisant des secrets cabalistiques. Que le public soit au courant de tous ces secrets, c'est impossible. Composer une fugue ou assembler selon des règles précises des morceaux de bandes magnétiques est un art très complexe. Il est évident qu'il est plus facile de voir agir un peintre, avec des gestes naturels du bras ou de la main, que de voir composer un musicien : assembler des doubles-croches n'a rien de naturel.

Ce cloisonnement doit disparaître dans l'esprit des musiciens. Pendant les événements de mai, les élèves du Conservatoire ont élaboré un plan de réorganisation de la musique, et, dans l'exposé des motifs, ils ont dit : « nous voulons sortir du ghetto de la musique ». Ils avaient l'impression que, au sein-même du monde estudiantin, ils étaient à part. Ils ont demandé à ce qu'on organise un enseignement qui les fasse participer à la vie générale de l'esprit de leur civilisation, au lieu de les enfermer dans une muraille de doubles-croches...

Du point de vue des compositeurs, pensez-vous que certains avaient déjà fait un pas dans ce sens, et que ce qui a suivi mai soit en quelque sorte une confirmation de leurs théories esthétiques ?

R. — Oui, il y avait déjà eu un pas de fait, même dans le cas de compositeurs un peu ésotériques comme Stockhausen. Il y a cinquante ans, on n'aurait pas imaginé un Ravel, un Debussy ou un Prokofieff, venant expliquer au grand public sur l'estrade, comment il avait fait sa symphonie ou son concerto. Au contraire, depuis des années, Stockhausen se promène avec ses musiciens et son

magnétophone, et avant de jouer une œuvre, il explique aux gens ce qu'il a voulu faire.

Par contre, il y a un compositeur que sa sensibilité a amené directement à une très large communication avec le public, c'est encore Luciano Berio. J'ai beaucoup pensé à lui en mai, car il est l'exemple vivant de la destruction des cloisons. Il devrait être, si j'ose dire, l'un des principaux « bénéficiaires » de ce nouvel esprit intercommuniquant qu'il a cherché à instaurer. De même Stockhausen, pour d'autres raisons : Stockhausen aime plaire et convaincre ; il recherche avant tout une communication humaine ; c'est un grand romantique, un petit-fils de Schumann. Boulez, lui, semble vouloir rester dans les altitudes de la tour d'ivoire. Question de tempérament. Et puis Boulez est quelqu'un qui plaît sans s'en donner la peine... Mais rappelez-vous aussi qu'à la Journée Berio les *Folk-Songs* ont été presque sifflées : une partie des jeunes n'a pas marché. On n'est pas mûr pour une complète confusion des genres et des esthétiques. Et cela vaut peut-être mieux.

(propos recueillis par
J.-M. DAMIAN et B. de VOGUE).

"...L'étroite conception de l'art digestif"

"...on consomme du concert,
du théâtre, du disque..."

Antoine LAZARUS

Illustration de cette difficulté, plus haut évoquée, de parler d'avril avec le langage d'après-mai, tel se présente le commentaire que A. LAZARUS, un des membres les plus actifs des comités d'action de la faculté de médecine, nous a livré au sujet de notre questionnaire. Ce n'est pas faire preuve de masochisme outrancier que de le présenter en toute objectivité.

Les renseignements sur le pourcentage de réponses, les âges, les sexes, me paraissent assez cohérents.

J'aimerais m'attacher un peu au paragraphe intitulé « professions des parents ».

Qui sont les parents des étudiants, quelle est leur répartition dans la hiérarchie sociale ? les pourcentages sont connus :

● Patrons du système économique	64,1 %	81 %
● Cadres supérieurs		
● Professions libérales		
● Cadres moyens	16,9 %	
● Paysans + ouvriers + divers		12,5 %

Apparemment tous les étudiants dont les parents ne sont cadres ni de près ni de loin représentent 12,5 %. Les exploitants agricoles qui représentent un petit peu les « cadres moyens ruraux » sont dans ce chiffre.

La notion d'université de classe tellement évoquée en mai peut sembler étonnante, arbitraire, choquante, fabriquée de toutes pièces pour les besoins d'une dialectique gauchiste ; n'empêche qu'elle correspond bien à une réalité sociologique. Que cette réalité soit explicable et « rationnelle » c'est possible ! Il est vrai cependant que la population étudiante est faite dans son immense majorité de fils de bourgeois et que le questionnaire de la revue Montalembert interroge en 1968 des filles et des fils de bourgeois.

Toutes les remarques à propos de ce questionnaire ne concerneront donc malheureusement qu'une petite fraction de la jeunesse française actuelle.

POLITIQUE ET ACTION

Nous pouvons regretter que les termes de « mouvement politique et de mouvement syndical » n'aient pas été plus définis. S'agit-il de jeunes inscrits à la section étudiante d'un parti politique traditionnel style : P.C., S.F.I.O., U.N.R., ou bien d'étudiants militants dans des groupuscules qui font un énorme effort de réflexion politique mais en dehors des vieilles structures trop combinardes et politicardes pour rester un peu vivantes.

Pour certains étudiants (médecine par exemple), le terme de mouvement syndical est très équivoque. En effet beaucoup prennent des cartes de leurs associations pour avoir le droit d'acheter les polycopiés édités par elles et ne savent pas du tout quelles sont les thèses politiques de leurs dirigeants !

47 % des étudiants disent avoir une doctrine politique et 17,5 % sentent le besoin d'un absolu dans cette discipline inquiétante ! ! !

Chiffre énorme et effarant. La moitié presque de la population étudiante aurait une doctrine politique... qu'appellent-ils une « doctrine » ? D'après mon expérience personnelle beaucoup d'étudiants et par la suite un certain nombre d'hommes adultes ont un certain bon sens à propos des affaires de la cité — ils préfèrent tel ou tel homme politique et à travers lui certaines options à court terme ; mais toute leur réflexion politique se fera à l'intérieur du système tel qu'il existe, des institutions telles qu'elles existent.

Pour moi une doctrine politique c'est un choix et au-delà de ce choix la volonté d'appliquer un régime qui comporte une finalité. On n'a pas de doctrine politique si l'on ne sait pas ce que l'on veut. Il y a encore « son pays », il y a les autres pays du monde, il y a des groupes sociaux, il y a des gens qui vivent bien (1) et dont la bonne conscience n'est pas très exigeante pour eux-mêmes ; il y a des gens qui vivent mal, beaucoup ! Il y en a qui sont instruits et dont les enfants seront instruits et il y a des gens qui ne le sont pas et ne possèdent pas la clef qui ouvre la

(1) Les gens qui vivent bien disent avec nous que c'est difficile, que cela prend beaucoup de temps, que le struggle for life est à mort ! Pourquoi ne pas les plaindre.

porte des privilèges matériels et de ce luxe invraisemblable que l'on nomme la culture (2).

Le choix d'une doctrine politique implique forcément la connaissance des thèses différentes et opposées et leur étude faite d'une manière aussi objective que possible. Il faut savoir que les modèles d'institutions sont multiples et qu'il y a diverses possibilités pour la répartition des richesses en fonction du travail, de la classe sociale, on peut choisir le système capitaliste qui favorise ceux qui possèdent déjà, ou un système socialiste qui essaye de répartir plus honnêtement le bien commun entre tous, partant de la considération toute bête que tous les hommes ne sont pas égaux et qu'ils devraient l'être.

J'affirme qu'il n'y a pas 47 *% d'étudiants ou de Français, même en ne prenant que ceux qui sont instruits, sachant ce qu'est une doctrine politique et en ayant une.*

Que l'on soit ou non capable d'en inventer une nouvelle, que l'on soit militant ou simple citoyen spectateur, les doctrines politiques, cela s'apprend et cela s'étudie. Il paraît que l'instruction se dispense dans les écoles. Qui parmi nous se souvient d'avoir appris ce qu'est le communisme, le capitalisme, le travail, le profit sur le travail des autres ?... Je n'étais pas étudiant en droit c'est vrai, mais après presque vingt années d'école communale, de lycée, de fac, les maîtres ne me l'ont jamais dit. Tous mes camarades sont dans le même cas.

23,7 *% des étudiants ont un maître à penser.*

L'expression est étonnante dans la terminologie actuelle et devrait être précisée elle aussi. Faut-il l'entendre au sens du *Disciple* de Paul Bourget ou bien s'agit-il de Jean-Paul Sartre ou de Diogène dans son tonneau qui se masturbe en public face au soleil pour montrer qu'il est pur, qu'il est libre et assez fort pour réduire le sexe à un organe.

Gobineau, et Staline, et Barrès, des philosophes, des romanciers ? Faut-il entendre par maître à penser un de ces hommes qui montrent que le chemin à suivre ne doit pas être la voie la plus facile et que chacun doit faire son propre choix avec sa propre peur et sa propre angoisse sans la moindre délégation de responsabilité.

Je redoute un peu que les garçons et les filles qui disent avoir un maître à penser, ne « pensent » que pour eux tout seuls, et que les AUTRES soient considérés (avec charité) surtout comme un moyen collectif de salut individuel.

---

(2) Le luxe ce n'est pas d'avoir l'argent pour se « payer la culture » même si elle est gratuite, c'est de savoir s'en servir.

72 % des étudiants disent lire des auteurs classiques depuis la fin de leurs études secondaires alors que 36,5 % se disent informés des derniers courants de la pensée et de la philosophie contemporaine.

D'entrée le questionnaire tire un coup de chapeau au programme littéraire des études secondaires. Ce dernier en effet semble un peu avoir oublié que si l'on enseigne les auteurs classiques comme des œuvres d'art figées et immuables, les élèves pourront peut-être continuer à les aimer tendrement toute leur vie comme de vieux fétiches mais qu'ils n'apprendront jamais que tout vit et la littérature aussi. Merveilleuse éducation classique secondaire et supérieure qui fabrique des esprits gavés de nourritures solides jusqu'à la cirrhose de l'intellect, esprits qui ne seront jamais armés (il y a des exceptions) pour comprendre, critiquer réellement et propulser les idées de leur temps.

...vont au théâtre, ...visitent une exposition, ...vont au concert, ...achètent des disques, ...lisent la poésie des autres...

Je suis frappé par le libellé « consommateur » de l'enquête. On consomme du concert, du théâtre, du disque. Nous sommes obligés d'admettre que les questions : jouez-vous d'un instrument de musique, faites-vous de la peinture, savez-vous improviser, écrivez-vous de la poésie, écrivez-vous quelque part dans un canard quelconque ou à vos amis, vous occupez-vous des autres, *savez-vous rêver,* ne se sont pas imposées au même titre que : consommez-vous du concert ou bien lisez-vous la philosophie et la critique musicale prédigérée des autres ? Nulle part, il n'y a de place pour une activité créatrice ! Est-ce exprès parce que les étudiants n'auraient rien eu à répondre ou bien parce que l'équipe de rédaction du questionnaire n'y a pas pensé ce qui me paraîtrait assez grave ?

Est-ce que les jeunes qui ont répondu au questionnaire sont assez responsables pour affronter l'existence, vont-ils subir leur propre vie dirigée par les autres, par un événement toujours étranger, ou bien la conduire eux-mêmes ? Vont-ils s'ennuyer quand ils seront tout seuls et être obligés de chercher la sensation rare comme une partie de la société américaine actuelle ? Rejetteront-ils jusqu'à la perversion sexuelle car elle ne les amuse plus ? Dans dix ou quinze ans vont-ils intéresser leurs enfants et apparaître encore en vie ou bien vieux avant l'âge de la retraite et obligés d'être aussi stupidement immobiles que les conservateurs de tous les temps ? L'immobilisme est souvent proportionnel au vide créateur. La peur d'être mis à découvert tel que l'on est sous le fard du personnage

social explique bien la fragilité et l'aggressivité de ceux qui refusaient qu'on les conteste.

Aujourd'hui ils vont au cinéma, ils vont au théâtre tous ensemble, parfois chez des copains. Que restera-t-il quand ils n'auront plus le temps ? Seront-ils ou non de ces gens qui savent tout et qui disent : « Toute création est médiocre, facile à faire notre époque est décadente et ne fait rien de bon, notre exigence de sublime n'est pas satisfaite, rien ne nous charme vraiment. Nous refusons de porter un jugement de valeur ? C'est très difficile ! Mais vraiment ceci est merveilleux !... »

Je sais bien que ce questionnaire a été rédigé avant mai, aujourd'hui les soucis d'ordre politique ou culturel seraient sûrement exprimés de manière différente.

Il se peut que cet article donne l'impression de critiquer beaucoup de choses sans apporter de réponse. Le but n'était pas là, il ne s'agissait pas de livrer l'idée finie et admirable mais plutôt de faire réfléchir et discuter en posant des questions. Je crois que les certitudes intouchables, les préjugés sont surtout un manque de curiosité. Rien n'est arrêté pour personne, tout marche, tout le monde a peur. J'ajouterai pour finir que l'on ne peut concevoir un monde civilisé sans y inclure les autres que certains appellent leur prochain, si l'on veut vraiment les aider, et sans paternalisme, à être digne de ce qeu l'on voudrait être soi-même, il faut que l'on travaille pour eux. La manière la plus vraie, c'est le socialisme.

A. LAZARUS.

''Je suis frappé par le libellé «consommateur de l'enquête»...''

''...Je me demande ce qui pourrait emporter l'adhésion des jeunes Français''

Philippe de SAINT-ROBERT

Que pensez-vous de la signification politique des événements de mai, comment répondre à certaines inquiétudes qui ont été criées si je puis dire durant ces semaines ?

Philippe de SAINT-ROBERT. — C'est un peu moi qui pourrait retourner la question. Que voulez-vous dire ? N'avez-vous pas tout simplement été pris dans un mouvement que vous ne vouliez pas, et qui a fini par vous dépasser sans que vous sachiez où il allait vous emmener ? Quelle était la part de revendication réelle, ou alors de volonté de vivre d'inspiration dionysiaque de sens un peu nietschéen ?...

Je ne fais partie d'aucun groupe ou groupuscule politique...

S.-R. — Au départ, personne ne faisait partie de rien, il n'y avait que de très petits groupes minoritaires.

Ma position est très individuelle et très subjective. J'ai été engagé dans les événements de mai au comité de grève de la Faculté de droit, puis au collectif du comité de grève c'est-à-dire l'organe exécutif de la faculté, où j'ai été élu en juin. Les raisons de mon engagement sont à peu près les suivantes : un certain nombre de revendications formulées par une partie des étudiants ont rejoint une analyse que je faisais personnellement. Je me suis donc engagé en ayant conscience, non pas d'être emporté par un mouvement violent, mais d'être effectivement obligé d'abandonner un certain nombre de positions auxquelles je tenais plus ou moins, pour essayer de dégager une certaine unité au milieu de tout ce qui se disait et de tout ce qui se faisait. Actuellement c'est une position assez désabusée qui est la mienne : ayant pris un peu de recul par rapport aux événements de mai, j'ai l'impression qu'ils étaient avant tout un cri d'angoisse face à un désarmement moral généralisé très communicatif qui a atteint à peu près toutes les cellules de la société.

S.-R. — Avez-vous l'impression maintenant d'avoir été trompés, ou de vous être vous-mêmes abusés ?

Plus que l'impression d'avoir été trompé, je ressens celle d'une inertie sociale énorme qui va beaucoup plus loin que la peur des bourgeois.

S.-R. — J'avais un peu l'impression que c'était une révolution extrêmement individualiste bien que se présentant sous le couvert d'un communautarisme. N'est-ce pas un masque ? Il y a vraiment dans le monde des problèmes plus importants que les vôtres, et des gens qui souffrent beaucoup plus que les étudiants français. J'ai l'impression que ces gens n'ont reçu aucun message du quartier latin.

Les étudiants se sont réclamés du message de Guevara, mais Guevara est mort pour une lutte dans laquelle il s'était engagé, lutte qui était la sienne et celle de gens pauvres, malheureux, opprimés, ayant besoin de tout. N'y a-t-il pas dans cette façon qu'ont les étudiants de se réclamer de Guevara une espèce de singerie ?

En ébranlant le seul gouvernement du seul Etat occidental à avoir pris position contre la politique impérialiste des Etats-Unis, ne faisiez-vous pas indirectement du tort à ces gens-là au lieu de leur rendre service ? J'admets cependant très bien que vous ne puviez y faire cette analyse sur le moment, elle peut paraître trop politique.

Il y a une singerie dans le choix de Guevara en tant que tel, mais ne faut-il pas tranposer ? Si les gens que voulait libérer Guevara sont effectivement soumis à la violence, n'y a-t-il pas dans notre société une sorte de violence morale, contre la morale même que nous avions besoin de secouer ?

S.-R. — Vous me parlez d'une société oppressive, nous sommes cependant dans une société libérale. Ce qu'il faut arriver à définir, c'est qu'effectivement, le libéralisme est en quelque sorte un impérialisme. Automatiquement la puissance de l'argent dans le libéralisme finit par prendre les commandes de l'expression de la pensée, et par là de la pensée elle-même. Mais à la limite tout système n'est-il pas dictature ? La seule liberté est intérieure. Peut-on l'obtenir par la révolution ? C'est tout-à-fait autre chose ; au fond, c'était, une crise de religion comme l'a vu Matzneff.

Il y a tout de même une action politique à mener pour la permettre. Donner les conditions de la liberté intérieure, c'est le rôle de la politique dans la mesure où elle doit, par exemple, éviter qu'une société industrielle n'aliène peu à peu l'esprit.

S.-R. — Je crois que la révolution existe, qu'il y a un concept révolutionnaire, mais qu'aujourd'hui dans le monde, il n'y a de révo-

lution qu'au niveau universel. Il n'y a pas de révolution au niveau d'un pays comme la France, l'Angleterre ou la Tchécoslovaquie. A partir du moment où vous faites une révolution qui devient individualiste, par le cadre même où elle veut se réaliser, n'êtes-vous pas contre-révolutionnaires au plan de la véritable révolution qui est, à mon avis, celle des peuples prolétariens contre les puissances industrielles qui les exploitent ? Je ne crois pas d'ailleurs que de Gaulle soit un révolutionnaire de ce point de vue. C'est une stratégie qu'il a adoptée, s'étant rendu compte que l'Europe est en train de passer d'un camp dans l'autre, qu'à terme l'Europe devenait sous-développée. Objectivement parlant, il est donc devenu révolutionnaire ; profondément, il ne l'était évidemment pas ou, s'il l'est, c'est dans un sens beaucoup plus spirituel, qui seul compte en définitive.

Quant à la société françasie, de Gaulle est révolutionnaire au sens spirituel ; plus que révolutionnaire, il est réformiste. La société française est extrêmement bourgeoise et capitaliste, elle a gardé comme structure une démocratie formelle dont il est obligé de tenir compte, c'est-à-dire que faisant une politique à gauche de son électorat, il est obligé de tenir compte de cet électorat.

C'est le drame de Pompidou, alibi d'une politique étrangère que l'électorat, sans lui, n'aurait certainement pas ratifiée. Il y a un choix entre politique étrangère et politique intérieure, la politique étrangère primant parce qu'elle a plus d'importance.

Pour quelles raisons les étudiants n'ont-ils pas voulu traduire politiquement leurs idées et leurs aspirations morales qui finalement sont politiques.

S.-R. — Je crois qu'ils l'ont voulu mais sans savoir comment et dans tous les sens, si bien que leurs actions ont fini par s'annuler elles-mêmes. Au stade Charléty, ils ont été obligés d'aller chercher les vieux politiciens de la Quatrième République comme suprême espoir de leurs rêves qui, tout de même, étaient obligés de se faire politiques. On ne peut rêver d'une action ou réformiste, ou révolutionnaire, sans la penser politiquement. Ils ont pensé politiquement leur action, mais d'une manière purement intuitive et négative, comme contestation d'un régime qui est quelque chose de très nouveau par rapport à la société politique formelle de la France depuis un siècle et demi. En confondant dans leurs attaques ce régime nouveau et cette société vieille de cent cinquante ans, ils ont confondu les deux, et ils ont même pris le régime comme cible, pensant atteindre la société à travers lui. En réalité, celui-ci est déjà très mal accepté par cette société.

Depuis 1958, la société bourgeoise française n'a avalé la Cinquième République qu'à coups de guerre d'Algérie, de putsch des généraux, d'attentats contre le chef de l'Etat et d'événements de mai. Il a chaque fois fallu que quelque chose, à travers le régime et au delà du régime, semble la menacer elle-même, pour qu'elle se raccroche à lui. Mais dans une période de calme relatif comme les élections législatives de 1967, on a vu déferler toute cette société, de la gauche à la droite, contre le régime. La droite votait pour une gauche dont elle savait très bien qu'elle était une fausse gauche, et la gauche faisait voter pour M. Frédéric Dupont. On voyait vraiment revenir l'alliance de toutes les forces négatives et de tous les intérêts particuliers, contre l'Etat qui, bien que toujours un peu un monstre froid, est finalement l'arbitre entre ces intérêts particuliers, lesquels sans cela trahissent de telle sorte que la société n'est plus qu'un vaste champ de foire.

Finalement, les événements de mai pouvaient être vus comme la rencontre de deux volontés ,de la masse d'une part et de de Gaulle d'autre part, pour essayer de changer quelque chose.

S.-R. — J'avais écrit dans « *Combat* » à ce moment là que la chose la plus frappante, c'était ces deux forces qui semblaient, se faire face mais en réalité se retrouvaient d'un certain point de vue : la jeunesse dressée dans la révolte, et puis ce vieil homme face à l'histoire et assumant le pays. Entre les deux il n'y avait rien, c'est-à-dire que non seulement il n'y avait pas d'opposition politique, non seulement M. Mitterand et M. Mendès - France n'étaient rien du tout, mais M. Pompidou n'était rien non plus ; c'était le vaste néant.

Les positions du général de Gaulle ne me semblent pas susceptibles d'emporter l'adhésion des jeunes français.

S.-R. — Je me demande ce qui serait susceptible d'emporter l'adhésion des jeunes Français. Ce mouvement ne se réclamait de rien et n'allait à rien. C'était vraiment un mouvement de protestation pure. Même si vous aviez abouti à la prise du pouvoir par M. Mitterand ou M. Waldeck-Rochet, vous auriez été aussi insatisfaits et peut-être encore plus.

Le but des étudiants n'était pas de faire intervenir MM. Mitterand ou Waldeck-Rochet, c'était une pure conséquence.

S.-R. — Mais ce ne pouvait être que cette conséquence. N'y a-t-il pas eu de votre part, intellectuellement parlant, une sorte de fuite devant vos responsabilités réelles dans le refus de voir les seu-

les conséquences possibles, compte tenu de l'état de la société française ?

N'essayez-vous pas de compenser par l'exaltation une absence de réflexion sur les conséquences possibles de ce que vous faisiez ?

C'est assez exact, je ressens beaucoup plus les événements de mai comme une espèce de cri d'angoisse que comme une action politique réfléchie.

S.-R. — La contradiction, c'est que votre mouvement n'aurait rien été s'il n'avait entraîné la grève générale, mais cette grève générale n'allait pas du tout dans votre sens. Elle n'était pas contre la société de consommation, elle représentait au contraire la volonté des ouvriers d'y entrer et d'y participer. Ils ont été entraînés malgré eux dans la grève. Mais à partir du moment où elle était captée, prise en mains par les appareils faits pour détourner les choses de leur sens réel, tout a dégénéré.

Ce ne sont pas des corps intermédiaires comme on en réclame, c'est la ligue. On reproche au gaullisme d'essayer de passer par-dessus ces appareils, mais il n'est pas possible de dialoguer avec de tels intermédiaires qui ne représentent pas véritablement et qui font écran.

S.-R. — Ils font écran et ils truquent. Ce qui était merveilleux dans la grève, c'était le tête-à-tête Pompidou-Séguy, les deux grands tricheurs, les deux grands mystificateurs. Il y a beaucoup d'autres Pompidou possibles, mais il est certain que par sa personne et la manière dont il avait fini par détourner le jeu des institutions et par instaurer véritablement un deuxième pouvoir à l'intérieur de ces institutions qui sont faites pour un seul, il avait fini par causer un tort considérable.

Enfin, vous en êtes venus à une contestation de l'autorité, mais n'était-ce pas un désir d'autorité, une insurrection faisant le procès d'une autorité qui n'était plus ce qu'elle devait être ?

Exactement.

S.-R. — Et comment arriver à faire qu'une autorité puisse se repenser et se purifier, étant donné que toute autorité est exercée dans la société et par la société, et que par là-même elle se pervertit ? A vouloir faire l'ange, n'allez-vous pas faire la bête ? Ce que j'appelle faire l'ange, c'est votre manière de contester une autorité en vue d'une autre forme d'autorité plus pure.

C'est une de vos polémiques contre Maurice Clavel.

S.-R. — Oui, parce que c'est un peu son cas que de vouloir faire l'ange, mais c'est un autre problème. J'aimais bien Maurice Clavel mais, lui, n'a vu dans cette révolution que le côté dyonisiaque et érotique, qui l'a exalté.

Il me semble, sans aucun doute, que Clavel a cristallisé sur un adulte un certain nombre d'aspirations. Même si on ne l'entendait pas, la présence d'un adulte qui était là, qui n'avait pas peur, qui ne reculait pas, était extrêmement importante.

S.-R. — Il me semble être un peu l'homme-lyre de cette révolution, comme Lamartine était l'homme lyre de la révolution de 1848...

Pour les étudiants, il ne pouvait pas avoir d'autre rôle, mais il est très important qu'il l'ait eu et je crois qu'il l'a joué. Notre enquête d'avant mai révélait qu'il y avait dans le milieu étudiant un désert moral, spirituel et culturel. C'est pourquoi au cours des événements, ils n'ont pu trouver immédiatement le souci communautaire, il y a plutôt une espèce de dispersion des consciences et des individualités qui n'ont pas eu le temps peut-être de se retrouver.

S.-R. — Une civilisation crée ses propres valeurs. Malraux dit dans les *Antimémoires,* sur la nôtre : « Voilà la première civilisation qui n'a créé ni ses temples, ni ses tombeaux... » Je retourne la chose et je me demande si vous n'êtes pas une génération qui ne sait plus créer ses propres valeurs, et pourquoi.

Dire qu'il n'y a plus de civilisation depuis vingt ans, c'est un mythe. Il n'y a plus de civilisation depuis cent ans.

S.-R. — Une société se survit pendant un certain temps à elle-même dans ses structures. Elle peut être morte il y a cinquante ou soixante dix ans, et on peut ne s'en apercevoir que soixante dix ans après, parce que pendant un certain temps elle continue par des habitudes et des schémas mentaux à se survivre, à vivre par décalque.

Peut-être ces événements de mai sont-ils la découverte du néant, la prise de conscience d'une absence de civilisation et partant, la fin de cette absence parce que le constat du néant s'accompagne de la volonté d'en réinventer une.

Croyez-vous que la possibilité effective soit donnée aux étudiants et à la jeunesse de créer leurs propres valeurs ?

S.-R. — Tout cela est tragique et peut vouloir dire que, n'ayant pas connu de drame, votre génération est dans une sorte de vacuité. Et à la limite une génération n'arrivera à se définir que par rapport à un drame. Je ne crois pas qu'une guerre serait susceptible de redonner un sens des valeurs, j'espère que non, de toute façon ce n'est pas le problème. Mais cela vous ferait peut-être prendre conscience de la valeur de certaines choses que vous possédez, et dont, faute de les avoir conquises, vous ne savez plus qu'elles ont une véritable valeur.

Ce qui était intéressant pendant ces événements, ce n'était pas tant ce que vous faisiez, que la tête des bourgeois, des générations d'après, qui se disaient le samedi matin sur l'autoroute du sud : « ... mais au fond, quel sens à ma vie ? Qu'est-ce que j'apporte au monde ? Qu'est-ce que j'en retire ? Que suis-je ?... »

Pensez-vous que le gaullisme de gauche soit une réponse satisfaisante sur le plan politique, à cette angoisse ?

S.-R. — Bien sûr, mais le gaullisme de gauche est en un sens très intellectuel. Vous comprenez bien que cela a une portée immédiate assez limitée. A partir du phénomène qui a abouti à une réforme profonde des institutions et qui a rendu à la France un moyen d'agir dans le monde et à l'intérieur de la France même, c'est une espèce d'option intellectuelle pour orienter cela dans un sens progressiste et imaginatif. On a dit des gaullistes de gauche qu'ils ont au moins un allié : le Général de Gaulle. C'est très vrai et j'y crois profondément. Je ne peux pas prendre de pari sur l'avenir, je peux seulement vous dire que je me battrai pour que ces idées continuent, pour que leur esprit continue de faire pression sur ceux qui vont se poser en héritier du gaullisme et qui seront des héritiers abusifs qui n'auront pas besoin d'être des Pompidou pour être quand même des hommes de droite. Ils seront peut-être des conservateurs honnêtes, peut-être des Poincaré, mais totalement dépourvus d'imagination, tout le problème est là.

De la réforme universitaire nous attendons une dynamique socialiste où le cadre ne soit pas une fin.

En langage humaniste, nous dirions « un cadre humain pour la personne ». Il faudra sans doute l'arracher à nos professeurs qui sont un peu des Louis XVI coiffés de bonnets phrygiens.

S.-R. — Je connais des professeurs qui dialoguaient avec leurs étudiants et qui, à ce moment-là, ne se sont pas crus obligés d'en rajouter. Certains autres ont pris le train en marche avec acharnement, surtout ceux qui avaient mauvaise conscience. Finale-

ment, votre révolution était le drame des adultes autant que le vôtre.

Pendant ces événements, j'ai enregistré des phénomènes sociologiques très curieux à la Faculté de Droit. Les autorités en place n'ont rien fait, on a vu alors des professeurs « pousser » d'une manière inattendue et supporter tout l'édifice. Certains, dont on ne s'attendait pas à ce qu'ils prennent ces responsabilités, ont maintenu pendant les événements une certaine cohérence dans les Facultés. Ils vont disparaître maintenant parce qu'on n'en veut plus. Je redoute un désarroi moral total dans l'Université.

S.-R. — Cela va certainement déboucher sur un appauvrissement au niveau des professeurs, et c'est effrayant. Mais je voudrais vous dire qu'il ne faut pas que vous ayez une vue trop sombre. Je crois qu'il peut sortir quelque chose de cette crise. Vous allez traverser un désert, être déçus et avoir l'impression d'être trompés. Mais vous avez tort, cela n'a pas d'importance, ce que vous avez fait s'inscrit dans une dialectique et aura quand même un résultat. Vous ne serez pas décorés et vous n'aurez pas l'impression que le progrès vous est directement imputable, la société vous le volera, elle se l'attribuera à elle-même ; elle aura absorbée votre contestation mais se sera quand même changée à travers elle.

La présence du général de Gaulle n'est-elle pas pour vous une raison d'espérer ?

S.-R. — Oui, mais il ne peut pas tout faire. Voilà vingt-cinq ans que cet homme prend des responsabilités pour la France toute entière et la porte à bout de bras. Cela ne peut pas toujours durer, il faudra qu'un jour les Français prennent les leurs pour la France non pas en se mettant à imiter les Américains ou les Allemands, mais en cherchant à être eux-mêmes et en n'ayant pas mauvaise conscience d'être des Français en 1970. Un de mes amis faisait remarquer au général de Gaulle que les hommes politiques, même gaullistes, ne parlent jamais de la France, et le Général lui a répondu : « C'est parce qu'ils ont honte ». Je sais que Clavel avait été assez choqué par ce qui lui semblait antipatriotique et antifrançais dans la révolution de mai ; de ce point de vue, il est assez traditionnaliste, ou du moins l'était.

Si l'on n'a pas parlé du phénomène national, c'est à cause d'un manque de conscience politique certain de l'ensemble des étudiants. F.E.R. et J.C.R. eux, ne parlent pas de tout ce qui peut être national pour des raisons idéologiques. Cependant dans les facultés, il y a eu un travail énorme pour donner aux gens une conscience politi-

que. Mais, ceci dit, il y a un phénomène inouï de solitude dans notre société contemporaine.

S.-R. — C'est pour cela qu'une des choses qui m'avaient paru les plus positives au moment de mai, c'est que les gens se parlaient et qu'ils étaient un peu sortis de leur silence. Dans la rue, c'était une chose belle et nouvelle, j'en conviens, mais j'aime trop la solitude pour en avoir été personnellement touché.

Comment expliquez-vous que les étudiants aient refusé l'engagement au niveau des responsabilités politiques nationales, dans les élections, par exemple ?

S.-R. — Cela faisait partie de la contestation : à partir du moment où l'on est obligé de passer par une forme de démocratie purement formelle, ils ne pouvaient pas s'exprimer, Ce qui me frappait, c'était l'aspect généreux de cette révolte, mais une générosité qui ne va qu'à soi-même. J'étais un peu choqué par cette jeunesse qui prétendait se concevoir comme une sorte de classe. Alors que la jeunesse, ce n'est rien, c'est comme la mort. Tout d'un coup, il y avait le « pouvoir étudiant », comme si c'était quelque chose qui existe en soi, qui n'est pas seulement un moment de la vie. Vous prétendiez faire une république de la jeunesse en dehors de la réalité de la vie. La jeunesse peut-elle être une république en soi ? La contestation peut-elle être une valeur en soi ? Vous en arrivez à construire un système à partir de valeurs qui n'en sont pas, sauf à être des soutiens.

Comme vous le disiez, nous inscrivions la contestation dans un mouvement dialectique.

Non, vous ne l'inscriviez pas, ce sont les événements qui l'ont inscrite. Quand vous avez agi, vous n'y avez pas songé, et c'est normal.

Je pourrais cependant vous donner certains documents sortis de la Faculté de Droit au cours des événements ; dont le livre blanc, où il y a une analyse de la contestation s'inscrivant dans un phénomène dialectique extrêmement précis.

S.-R. — Ne croyez-vous pas que le plus grave, c'est d'être devenu un objet de réflexion pour vous-même ? Vous ne viviez plus qu'à moitié, mais n'êtes-vous pas, par ce dédoublement, les premiers responsables de ce manque à vivre que vous avez ressenti ? Les gens vivent et se regardent vivre, ce sont maintenant des voyeurs.

Je ne suis pas absolument d'accord avec vous. J'ai lu il n'y a pas longtemps, une nouvelle de Dostoïewski : « Le Journal d'un

Homme Ridicule » qui se terminait ainsi : « ...ils (les hommes) préfèrent la conscience de la vie à la vie ». Loin de moi l'idée de dire que la conscience de la vie n'est pas nécessaire, mais ce qui est important, c'est la vie en fait.

S.-R. — N'était-on pas arrivé à un point où vous étiez beaucoup plus préoccupés par la conscience de votre vie que par votre vie elle-même ?

Non, il y a chez les étudiants la revendication de ne pas rester de purs intellectuels sans prise sur la vie, ce qui les contraignait à se réfugier dans cette conscience de la vie plus que dans la vie elle-même. Ce n'est pas pour rien qu'on les voit faire un exercice de conscience. Ils réclament à cette conscience une vie beaucoup plus réelle, je ne crois pas que les deux soient dissociés.

Pensez-vous que le cri d'angoisse ait été entendu, et dans quelle mesure a-t-il déjà pu changer quelque chose ?

Il aura certainement changé quelque chose en bien et en mal. Il y avait le risque d'aboutir, si le Général de Gaulle n'avait pas été là, à une espèce de réaction versaillaise. Vous ne l'avez pas eue parce que cet homme, à la tête de l'Etat, était le seul capable de maintenir les choses. En profondeur, ce cri d'angoisse n'a pas été seulement entendu, il a été ressenti. Certes, très rapidement les gens se sont rassurés par un réflexe d'auto-défense. Mais de toute façon une société n'avance pas par la conscience que ses membres prennent des choses mais par celle de quelques-uns. Sur le plan de la traduction politique, c'est plus difficile à dire. Les politiciens sont ennuyeux et tristes, ils ont une très forte propension à se créer une réalité artificielle. Le drame de nos sociétés contemporaines, c'est d'être politiquement gouvernées par des politiciens ; par l'histoire, le Général de Gaulle, lui, est en dehors de cette classe politicienne. L'idée de sa réforme constitutionnelle de 1962 est d'essayer de donner à son successeur ce dont il n'a pas besoin lui-même car il a l'histoire derrière lui : quelque chose qui vaille le sacre de Reims. Etant donné les pouvoirs dévolus au Chef de l'Etat, on ne pouvait décemment le faire élire par des notables. L'homme élu par la nation devient « autre », c'est-à-dire qu'il devient l'« homme de la nation » ; il est beaucoup plus indépendant de ses électeurs que ne peut l'être un président des Etats-Unis qui est d'abord le candidat fabriqué, entièrement produit et laminé par un appareil partisan, et il a ce caractère souverain si nécessaire à nos sociétés que ménace gravement un néo-féodalisme anarchisant. Ainsi la France, peut-être, saura encore rester elle-même, et survivre.

(Propos recueillis par F.-X. de GUIBERT,
D. DESOUCHES et M. CHABIN).

Conclusion

Une enquête..., mai..., une enquête interprétée, des gens qui parlent de mai et parfois de l'enquête ; la revue est-elle terminée ? Est-elle le début d'une réflexion ou le début d'une action ? Notre revue n'est pas systématique, rien n'est encore dit. Heureusement que rien n'est dit.

Quelques pensées s'agitent comme des bulles autour de mai, autour des étudiants, autour de moi, le lecteur, et je sens bien que rien n'est fini, que tout continue, que « le combat continue », qu'on ne se débarrasse pas de mai avec une revue.

On a parlé en mai, puis on a parlé de mai. Nous voulions parler avant mai et si nous l'avions fait, nous aurions eu la voix blanche de ceux qui découvrent une faille qui ne leur permet que de se réfugier sur le rocher précaire où ils se trouvaient en proclamant le scepticisme ou en attendant..., mais en attendant mai justement.

Et qu'y a-t-il de neuf après mai ? Vous voulez toujours du nouveau, il n'y a rien de neuf après mai ! Les engrenages de la raison, les rouages du fatalisme ont recommencé à tourner, après la grève. Le train-train file sur sa voie ferrée, nous savons qu'il existe un plaie, elle y était déjà avant. Mai nous a simplement mis des lunettes sur le nez. Que faites-vous de notre blessure de liberté et de justice ? Vous la cachez sous les chiffres.

Les commissions ont été nos lunettes pour mieux voir les plaies, et puis il y avait les discussions dans la rue. Maintenant, il y a les revues pour parler les discussions et des commissions. Il y a notre revue, et dans un article personne ne se rencontre ; mais il y a le lecteur, il y a le lecteur auquel cela rendrait bien service d'avoir une conclusion, mais là est le dilemne : nous ne pouvons ni ne voulons en donner une.

Car la conclusion, c'est à nous de l'inventer, de l'imaginer, de la créer, de la solliciter afin de ne pas être esclave d'un livre. Ç'aurait été tellement pratique une conclusion, tellement pratique que nous aurions pu exercer notre esprit critique et l'exerçant nous aurions facilement envoyé promener le livre : c'est mauvais pour

des raisons de style ou en raison des positions prises, mais les problèmes posés par l'événement, nous n'allons pas nous en débarrasser avec bonne conscience en exerçant notre esprit critique, ce serait trop facile : pas de conclusion ! Ce livre est seulement une invitation à regarder nos plaies, à les lécher, pour avoir dans la bouche le goût du sang d'injustice.

[*Ici s'arrête la conclusion voulue par certains membres du comité de rédaction.*
D'autres ont estimé devoir y ajouter les paragraphes suivants]

Terminons surtout par deux mots : justice et imagination. Le premier mot, c'est la soif, le second, c'est la force, et si nous avons soif, nous serons forts, et si nous sommes forts, nous aurons soif. Nous aurons la force de croire à la justice, à la paix et à l'harmonie sociale.

Sinon, après la mort de Dieu, ce serait bien la mort de l'homme : l'homme oublié par mégarde. Qu'est-ce qu'une conscience qui n'objecte plus, qui ne conteste plus ? En apprenant la conscience, on approche l'injustice et le fatalisme ambiants, en sachant bien que la pensée, l'intelligence peuvent toujours confectionner un habit bien taillé à l'injustice et au fatalisme social, en les expliquant et en les commentant, en les démontrant dans leur inéluctable caractère nécessaire. Mais nécessaire à quoi et à qui ?

Prends ton joug d'harmonie et suis-Moi !

Revue MONTALEMBERT.

Table des Matières

Avant-propos 7

PREMIERE PARTIE : *RESULTATS D'UNE ENQUETE* 11

PRESENTATION TECHNIQUE DE L'ENQUETE 15
Questionnaire distribué en avril 68 23
Principaux résultats 25

RESULTATS GENERAUX SUR L'ENGAGEMENT POLITIQUE ET ET SYNDICAL 29

L'ETUDIANT ET L'ACTION 39
Données générales 40
Ventilation par sexe 41
Ventilation par âge 44
Ventilation par branches d'études 47
Ventilation par origines sociales 51
Les militants 54
Les causes du désengagement 61

L'ETUDIANT ET LA POLITIQUE 71
Attitude en face de la politique 72
Incidence de la doctrine politique 77
Le maître à penser 81

ART ET PENSEE
L'étudiant et le théâtre 91
L'étudiant et la peinture 99
L'étudiant et la musique 105
L'étudiant et la littérature classique 113
L'étudiant et la poésie 117
Pensée contemporaine et Etudes comparatives 121

QUELQUES PROPOS DE NOUS-MEMES 129

D. DESOUCHES 131
J.-M. DAMIAN 135
B. CLUZEL 139
D. DESOUCHES 145
F.-X. de GUIBERT 151

DEUXIEME PARTIE : *ENTRETIENS ET POSITIONS* 155

M. CLAVEL 159
A. ROBBE-GRILLET 167
F. MAURIAC 174
E. PISANI 180
J. CAU 185
J.-M. DOMENACH 189
J. GUITTON 195
M. de CERTEAU 201
L. HAMON 217
G. LAVAU 223
R. BURON 229
P. BOUTANG 237
P. BLANQUART 247
J. DANIELOU 267
P. MARCILHACY 273
S. LIGIER 281
C. ROSTAND 289
A. LAZARUS 301
Ph. de SAINT ROBERT 309

CONCLUSION 321

Imprimerie « *La Renaissance* » - Troyes
Dépôt légal : 1er trimestre 1969 - N° 20.088

revue montalembert

directeur-gérant	*révérend père rey-herme*
rédacteur en chef	*jean-michel damian*
secrétaire général	*françois-xavier de guibert*
comité de rédaction	*françois biais* *michel chabin* *bertrand cluzel* *hubert delaume* *dominique desouches* *françois lacroix* *claude malhuret* *claude pannetier* *patrick szersnovicz* *béraud de vogüé*
conseillers techniques	*denis tesson* *françois sainmont*
illustrations	*jacques debiesse*
dessins des schémas et graphiques	*jean-paul saupique*
secrétariat	*bertrand schwerer*

dépouillement du questionnaire assuré par les étudiants du foyer du 104 rue de Vaugirard.

le traitement des résultats a été effectué sur machine 10.070 grâce à l'aimable collaboration de la compagnie internationale pour l'informatique.

25.00 all 215/69

AVRIL 1968. Douze étudiants distribuent un questionnaire dans les facultés. QUESTIONS POSEES : opinion politique, adhésion à un mouvement, maîtres à penser, attitude face à l'art et à la culture...

2 000 réponses, réparties dans toutes les branches d'études.

MAI. L'explosion qui divise la France. Les étudiants y ont un rôle prépondérant.

AUJOURD'HUI, au moment des bilans, on mesure l'intérêt de ce TABLEAU DES TENDANCES IDEOLOGIQUES, POLITIQUES, CULTURELLES DES ETUDIANTS PARISIENS, UN MOIS AVANT LA REVOLTE.

Des intellectuels, des hommes politiques, des philosophes de toutes tendances parlent de ces résultats. Ils sont interrogés sans ménagement par des étudiants qui les forcent à clarifier leur position, à justifier leur comportement...

EN DEFINITIVE. Un document encore inédit pour comprendre la révolte d'hier et peut-être de demain. Une confrontation très large des attitudes et lignes de clivage des intellectuels français, telles qu'elles ont été cristallisées par la révolte de Mai.

La Revue Montalembert a édité ce volume.
Desclée de Brouwer en assure la diffusion.